

BULLETIN INTÉRIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS & DÉBATS

Hommage à Edmundo Gómez Mango



N° 101
mars 2020

DOCUMENTS & DÉBATS
est un bulletin intérieur de l'APF.
Sa diffusion est réservée même par voie de citation.
Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.

DOCUMENTS & DÉBATS est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Leopoldo Bleger et Gilberte Gensel.

SOMMAIRE

<i>Lautréamontévideo</i>	Gilberte Gensel.....	5
<i>Corps, langues en séance</i>	Edmundo Gómez Mango.....	8
<i>L'amitié, l'exil et leurs destins</i>	Marcelo Viñar.....	14
<i>Querido Edmundo</i>	Miguel de Azambuja.....	16
<i>Se taire en deux langues</i>	Michel Gribinski.....	18
<i>L'aventure de la parole</i>	André Beetschen.....	19
<i>La « Vivance »</i>	Jean-Yves Tamet.....	21
<i>La Célestine</i>	Catherine Chabert.....	23
<i>Présentation : Un muet dans la langue</i>	Jean-Claude Bourdet.....	25
<i>Subtil combattant</i>	Élisabeth Cialdella.....	27
<i>Cher Edmundo</i>	Françoise Dejour.....	31
<i>Notes pour dialoguer avec Jorge Canestri et Laurence Kahn</i>	Edmundo Gómez Mango.....	33
<i>L'exil et le poème</i>	Laurence Kahn.....	36
<i>« La culture elle-même »</i>	Leopoldo Bleger.....	40
<i>Évocation du poète</i>	Milagros Cid.....	44
<i>Celui qui a habité poétiquement le monde</i>	Athanasios Alexandridis.....	46
<i>Avec les écrivains</i>	Françoise Neau.....	50
<i>Avec les vivants et les morts</i>	Martin Reca.....	55
<i>Sentiers du natal</i>	Houria Abdelouahed.....	58
CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF.....		65

Lautréamontévideo

En guise de présentation

Gilberte Gensel

Le Conseil nous ayant confié, à Leopoldo Bleger et à moi-même, la préparation d'un numéro de *Documents & Débats* dédié à la pensée et aux travaux d'Edmundo Gómez Mango, nous remercions vivement tous ceux qui, en écrivant ici, ont su garder à son œuvre sa fraîcheur et aux modulations familières de sa voix son animation, avec leurs mots personnels, sincères et justes.

Vivance rime avec survivance, avec militance, avec dissonance et en lisant les différentes contributions, le retour insistant de ce vocable – « vivance » – m'a frappée.

Point de départ pour Jean-Yves Tamet, qui avait « choisi d'écrire à partir d'un terme [que Edmundo] avait mis en avant, la vivance, terme d'origine espagnole, *vivencia*, si difficile à rendre en français qu'il l'avait gardé ainsi, l'habitant de ses propres représentations » (p. 21).

Nodal pour Laurence Kahn, qui souligne : « Rien de sentimental ni de brumeux dans [sa] vue sur la création où la « vivance » – ce mot inventé par lui pour traduire *Erlebnis* – s'inscrit dans le plus vif de l'activité du sexuel infantile, au carrefour du dynamisme autoérotique et de "l'effroi auquel le désordre de la pulsion sexuelle expose l'âme enfantine" » (p. 37).

Un peu agaçant pour Michel Gribinski, son éditeur : « N'empêche, c'est à chaque fois que j'aurais bien raturé la "vivance" : "vécu" me semblait suffisant et simple – drôle de discussion, ici, sur le verbe vivre » (p. 18), tandis que Élisabeth Cialdella trouve ce mot « encore plus mystérieux dans la pénombre de l'entre-deux langues » (p. 29).

« Traduction désormais reconnue » pour André Beetschen : « des mots où la résonnance métaphorique et poétique rend présente l'expérience infantile ancienne » (p. 20).

Le néologisme avait été forgé par José Ortega y Gasset en espagnol (en 1923), Elza Ribeiro Hawelka, la traductrice lusophone l'a francisé et introduit dans sa traduction du *Journal de l'Homme aux rats* de Freud, parue en 1974. En effet, la traduction de l'*Erlebnis* allemand posait problème car, est-il expliqué en note, « "expérience vécue" ou "vécu" rendent imparfaitement l'allemand *Erlebnis*, mot de la langue courante signifiant aussi "événement" ». Elle propose donc « le néologisme "vivance" qui, par sa consonnance ne choque pas (cf. survivance), et pour lequel, dit-elle, nous nous inspirons de deux langues ibéroromanes : esp. *vivencia* ; port. *vivência*. »¹. Or dans le texte freudien en regard, puisque c'est une édition bilingue, *Erlebnis* est prononcé par le patient, dès la deuxième séance : « *ich will heute mit dem Erlebnis beginnen, welches der direkte Anlaß für mich war, Sie aufzusuchen* ». « Aujourd'hui je vais commencer par la vivance qui a été pour moi l'occasion décisive de venir vous trouver ». Cet *Erlebnis*, que « vécu » ne rendrait pas, ni « expérience vécue », ni « événement », cette vivance, on le sait, c'est la rencontre du « capitaine au nom tchèque, mais Viennois », qui allait prendre une grande importance pour le célèbre patient de Freud, parce que « manifestement » le capitaine « aimait la cruauté » et que le patient disait en avoir peur. Davantage, l'*Erlebnis* dont il s'agit, la vivance qu'il a à communiquer à Freud, c'est ce dernier qui va l'aider à en accoucher, si j'ose m'exprimer ainsi, en complétant à la place du patient la description de l'insoutenable évocation du supplice aux rats. Lorsque l'on sait que cette

1. Freud S., *L'homme aux rats. Journal d'une analyse*, PUF, 1974, p. 41.

analyse de l'homme aux rats a inauguré dans la pratique freudienne l'application de la libre association d'idées, on ne peut dénier au mot *Erlebnis* la valeur d'événement, non plus que celle de vécu ou d'expérience vécue. L'homme aux rats n'a pas dû laisser indifférent Edmundo, qui avait donné à entendre à l'APF la saisissante conférence – *L'enfant aux rats, une scène infantile* – qui a fourni le chapitre VI de son ouvrage, *La mort enfant*². Mais il n'est sans doute pas indifférent non plus que les militaires tortionnaires latino-américains aient, on le sait, procédé à ce type d'exactions, et la vivance edmundienne a acquis son indépendance par rapport à la traduction de *Erlebnis*, se déployant avec une envergure de concept, devenant non seulement le représentant au « plus vif de l'activité du sexuel infantile », mais aussi, comme les foulards blancs des mères de la *Plaza de Mayo* évoqués par Leopoldo Bleger (p. 40), l'insigne de la résistance et un symbole de la complexe douleur de l'exil. Marcelo Viñar (p. 14), dans son texte bref et vif, en décline l'ambivalence.

Ainsi, avec son côté à la fois amical et dérangeant, la vivance nous signifie – au sens fort : nous fait signe et nous présente – l'exil. Dans un agir performatif de la parole, ce mot nous fait éprouver son propre exil dans la langue française. Ce qui résonne tout particulièrement dans le statut de néologisme de ce mot – vivance – étranger au français, alors que, tant *Erlebnis* en allemand que *vivência* en portugais et *vivencia* en espagnol sont devenus des mots de la langue courante – tout comme la *celestina*, qui, dans la langue courante castillane, signifie « entremetteuse », et que Catherine Chabert épingle comme « incarnation vivante de la séduction, magicienne plus que sorcière » dans l'histoire d'amour entre Calixte et Mélibée (p. 23).

En psychanalyste, en Sud-américain exilé, en homme de lettres épris de la langue française, Edmundo Gómez Mango était traversé par les questions de traduction et il aimait tout particulièrement le texte de Walter Benjamin *La tâche du traducteur*³. « Aucun poème ne s'adresse au lecteur, aucun tableau au spectateur, aucune symphonie à l'auditeur », assure Benjamin. Et « une traduction, poursuit-il, est-elle faite pour les lecteurs qui ne comprennent pas l'original ? » L'insaisissable, le mystérieux, le poétique, qui sont l'essentiel de l'œuvre littéraire, « le traducteur ne peut [les] rendre qu'en faisant lui-même œuvre de poète » et, puisque l'original n'est pas destiné au lecteur, « comment pourrait-on comprendre » une traduction qui prétendrait « servir le lecteur » ?

« Ainsi, la finalité de la traduction consiste, en fin de compte, à exprimer le rapport le plus intime entre les langues. » Et la personne en exil se trouve aussi, comme un mot d'une langue exilé dans une autre, un peu en porte à faux entre le désir de « servir » les accueillants de cette terre étrangère et celui de s'affirmer comme *n'étant pas « pour eux »*. Milagros Cid en témoigne dans son texte (p. 45). Et c'est toute la question de l'intégration – ou l'assimilation – des étrangers, à l'écoute desquels Edmundo s'est toujours attelé et bien après la disparition de la terreur des dictatures en Amérique latine. Le rapport entre les langues et le rapport entre les étrangers, même s'il est amical, le rapport entre l'analysant et l'analyste, dans la cure, ne passent pas par la communication, pas par la compréhension ou l'information, bien plutôt il travaille dans ce muet de la langue d'André Du Bouchet qui a tant touché Edmundo, et dans l'*infans* polyglotte⁴ que Elias Canetti et sa *Langue sauvée* lui ont inspiré. Le muet, le silencieux, le polyglotte entretiennent de mystérieux rapports dans la psychanalyse... et c'est une importante aire de jeu pour Edmundo. Un terrain de jeu où, comme le rappelle Françoise Neau (p. 50), « l'on rencontre Baudelaire, Bonnefoy, Borges, Celan, Cervantes, Char, Conrad, Du Bouchet, Espínola, Hoffmanstahl, Proust, Lautréamont, Novalis, Juan Rulfo, Supervielle, et bien d'autres » faiseurs d'éloquents mutismes.

Lautréamontévideo, ce titre que j'ai choisi mérite une petite explication et c'est que je suis l'autre, née à Montevideo, comme me le rappelait plaisamment Edmundo : « nous sommes les deux seuls apéfiens nés à

2. Gómez Mango E., *La mort Enfant*, Gallimard, 2003, p. 142.

3. Benjamin W., *Œuvres I*, traduit par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Gallimard, 2000, p. 244.

4. Gómez Mango E., *Un muet dans la langue*, Gallimard, 2009, p. 223.

Montevideo ». Peut-être est-ce à ce titre qu'il m'avait fait l'honneur de m'inviter à la Maison de l'Amérique Latine – la MAL – pour présenter son livre – *Un muet dans la langue*, aux côtés de J.-B. Pontalis, de François Gantheret et de Miguel de Azambuja. Avec immodestie, je cite pour conclure un passage de ma présentation, car mes mots s'adressaient à Edmundo, alias Lautréamot, cet adolescent en exil de lui-même :

« Crier, chanter, c'est vaincre le silence : écrire, c'est, pour Lautréamont, vaincre “la paralysie qui veut immobiliser [sa] main”. N'importe, proclame-t-il, j'aurai cependant la force de soulever le porte-plume et le courage de creuser ma pensée. » Porte-plume pourrait définir pour un cruciverbiste un mot en six lettres : “oiseau”... Les oiseaux volètent partout dans les Chants de Maldoror, du pyrargue roux, rapace aquilin emprunté à Hugo, à l'étourneau, du pivert à la chouette.

Envol du poème, des strophes, de la voix silencieuse du chant.

Le courage de creuser la pensée, comme le sculpteur, en creusant la matière, *per via di levare*, fait émerger la forme, lui permet de naître, mais aussi le courage de creuser... sa tombe ? A-t-il, en écrivant, creusé sa tombe, cet adolescent à peine ressuscité de son enfance, dans un corps nouveau, un corps d'homme, comme un adolescent en deuil de son enfance et dans l'élan vital d'une jeunesse vigoureuse ? Lautréamont n'a peur de rien, ni de la férocité du lecteur, qui le protège, peut-être, de la sienne, ni du mal, ni de la douleur du sexuel ou du sang répandu, ni de l'horreur, ni de la mort : Maldoror. Lautréamont a pourtant peur de dormir : Maldormir ? Il a peur de rêver les yeux fermés, c'est les yeux ouverts qu'il voit ses rêves. »

Votre voix et votre prose, cher Edmundo, sont présentes en ouverture et au milieu de ce recueil, dans deux textes inédits, le premier, traduit de l'espagnol. Vos collègues et amis « apéfiens », leurs contributions émouvantes, celles que j'ai déjà eu l'occasion de citer ci-dessus, mais aussi celles de Houria Abdelouahed, d'Athanasios Alexandridis, de Miguel de Azambuja, de Jean-Claude Bourdet, de Françoise Dejour, de Martin Reça témoignent – est-il besoin de le dire ? – du fait que vous avez été bien entendu.

Corps, langues en séance

Notes pour un dialogue avec Marcelo Viñar¹

Edmundo Gómez-Mango
Cartagena, Septembre 2016

1. Sensorialité et voix

Pour commencer, je voudrais citer Ortega y Gasset, le grand philosophe espagnol qui introduisit, entre autres, la phénoménologie dans la philosophie hispanique : « Les mots, mesdames et messieurs, sont de minuscules ampoules mystiques et incorporelles qui se détachent des seins de l'âme et qui **se brisent dans l'air vibratile en répandant leurs essences d'intimité** ; porteurs de nos pensées et de nos **tremblements sentimentaux**, particules de nous-mêmes, ils s'attardent et imprègnent l'atmosphère dont ils se font une demeure qui résonne comme une extension de l'âme. La parole est aveu. »²

Ce qu'il m'importe de souligner de cette citation, c'est l'aspect sensible que, en bon phénoménologue, Ortega distingue dans la parole, sa matérialité et à la fois son extraordinaire résonance animique. Comme des bulles, les vocables surgissent de la bouche, des lèvres et de la langue du corps qui les prononce. Ils parviennent jusqu'à l'autre, l'interlocuteur à qui ils sont adressés, à travers les vibrations sonores de la voix qui résonne dans l'air. Il n'est pour ainsi dire pas possible de distinguer la parole humaine, le corps et ce qu'il produit, les organes de la phonation et l'énonciation, de la réception active qui s'en effectue dans l'autre corps, dans le corps de cet autre qui écoute et qui ne perçoit pas seulement des contenus, des idées, des pensées, des noms ou des concepts, mais aussi des vibrations, des affects, sentiments, soupirs, tremblements. Je trouve que c'est une belle description, poétique et par là même réaliste, de la sensorialité, de la sensualité de la parole humaine, en séance analytique ou hors d'elle.

Le moment structuraliste qui a tant apporté aux recherches sur le langage, initiées par Ferdinand de Saussure, reprises par des linguistes importants comme Roman Jakobson, Émile Benveniste ou, plus récemment, Roland Barthes, fut sans doute une avancée extraordinaire pour les sciences du langage, exportées vers tant d'autres disciplines des sciences humaines, telles que l'histoire, la sociologie, la psychanalyse et la critique littéraire. J'ai été intellectuellement éduqué dans les milieux de ces deux dernières disciplines, les études littéraires et la psychanalyse : ce furent des chemins que je ne me suis jamais lassé d'arpenter. Elles ont été, pour ma sensibilité personnelle, les voies les plus accessibles dans mon approche de l'énigme de la névrose, de la souffrance psychique, de la folie, mais aussi de la poésie. Le livre que j'ai eu l'honneur d'écrire avec J.-B. Pontalis, *Freud avec les écrivains*, est dédié à Jean Starobinski, un ami personnel de J.-B. et une étoile qui a illuminé ma démarche entre la psychiatrie, la psychanalyse et la critique littéraire.

1. Un congrès de la FEPAL avait invité Edmundo Gómez Mango et Marcelo Viñar à Cartagena, en Colombie, pour un dialogue sur l'actualité de la psychanalyse – voir le lien pour écouter cet échange, ci-dessous.

2. Ortega y Gasset J., *Meditación del pueblo joven y otros ensayos sobre América*, 1934 (ma traduction ndlt.).

2. Corps

Je préfère le pluriel pour me référer à « corps et langues » en séance d'analyse. Souvent les pluriels modifient la perspective d'une problématique. Didier Anzieu remarquait avec humour qu'il n'est pas indifférent de parler d'un sein ou des seins. Le singulier invite à en rester au concept, à la généralité, à l'abstrait. « Le sein » peut être bon ou mauvais. Le pluriel, « les seins », convoque le corporel, les corps féminins, évoque le sensible. De même, « le phallus » risque de faire oublier la sexualité génitale des hommes et des femmes. « Les corps » appellent des images qui ne sont pas sollicitées lorsque nous disons « le corps ». Les corps me font penser à des corps de femmes et d'hommes, à des corps où les genres sont confondus dans une indécision, elle-même corporelle. « Les corps » me font imaginer ceux que la terreur d'état a fait disparaître, les corps errants des réfugiés de guerre qui parcourent, au moment même où je m'adresse à vous, les chemins de la vieille Europe ou qui, chaque semaine, font naufrage par milliers dans la Méditerranée qui sépare et réunit tant de civilisations et de barbaries. Le *Mare nostrum* devient un océan de corps morts, un cimetière marin que Paul Valéry n'aurait pu imaginer. **Le pluriel nomme des corps adolescents et des corps âgés, des corps vivants et des corps morts, des corps qui jouissent sous les caresses sexuelles ou qui tressaillent sous le supplice de la torture.**

3. Corps en analyse, dire, parler, langues...

Les corps de la séance d'analyse sont au repos, l'un assis, l'autre allongé, par moments sereins, par moments inquiets, troublés (*desasosegados*). Ce sont des corps parlants, disants, écoutants. Comme tous les corps ils sont immergés dans un medium, en suspens dans une atmosphère ou dans un élément, faits de voix, de gestes, de mots. Un pacte parolier énoncé dès le début par l'analyste (c'est ce que je continue à faire, bien que je sache que cela peut être interrogé) invite celui qui est venu solliciter de l'aide à dire tout ce qui lui passe par la tête (et non par l'esprit ou par l'âme).

Dire ou parler ? Là encore, Ortega y Gasset avait introduit une différence qui n'a peut-être pas de validité pour les experts en linguistique. Pour Ortega y Gasset, parler, c'est faire usage de la langue (ou se laisser user/utiliser par elle [N. B. *usar* signifie tant « user » que « utiliser » – ndlt]), langue native ou langue maternelle, langue intime et sociale à la fois, qu'il conçoit comme un système, un ensemble extraordinairement étendu, fait d'usages ou de gestes verbaux, un « répertoire gigantesque » qui se transmet, qui se forme et se déforme dans la traversée des générations. Lacan parlait du Trésor de la langue. Les corps humains naissent en lui et parler signifie pour eux de s'abandonner activement à ce débit ou à ce torrent sonore qui les traverse. Les corps humains parlent ou sont parlés par des langues. Les langues étaient là avant eux, sont hors d'eux et en eux, qui construisent le monde interne. Dire, c'est adresser intentionnellement la parole à un interlocuteur, avec une intention circonstancielle ou particulière. C'est donner forme à la parole, la rendre personnelle. La parole verbale est toujours dite par quelqu'un à quelqu'un. C'est un des actes spécifiques – propres à l'« espèce » humaine. Les humains se parlent, c'est pourquoi ils peuvent aussi se taire. **Ainsi la parole proférée est inséparable de la voix qui la profère – et de la circonstance dans laquelle elle est proférée – ainsi que du destinataire à qui elle est adressée, l'interlocuteur. Ce n'est qu'une partie, insiste Ortega, d'une réalité complexe : les gestes du corps qui dit, la « tête que fait » le diseur, l'inflexion, le ton, la tonalité de la voix qui en disent tant sur la trempe, sur l'esprit de celui qui l'émet.**³

Ainsi, dire suppose une actualisation de la langue dans sa fonction référentielle. Mais c'est aussi une expression d'affects, de sentiments, de gestes corporels qui la réalisent. On peut, dans les séances d'analyse, entendre cette différenciation – parler et dire – dans un autre sens. C'est lorsque le patient parle pour parler, ou qu'il se laisse aller à dire sans poursuivre un but précis – dire ceci ou cela – qu'il s'avoisine le plus de ce qui, à l'oreille de l'analyste, résonne comme proche de l'inconscient. C'est la *Einfall* freudienne, ce mot ou cette

3. Voir entre autres textes de l'auteur, J. Ortega y Gasset, *Él hombre y la gente*, Obras Completass, T. VII, Madrid, 1983.

idée dits incidents en français (comme en espagnol, ndlt). Peut-être que traduire *Einfall* par « mot qui fait irruption » – qui tombe de la langue de celui qui parle, sans qu’il se le soit proposé – serait plus fidèle à la racine latine *cadere*, tomber : le « cas ».

Je me demande alors : l’interprétation de l’analyste, cette parole qui parfois se dit inopinément, comme si elle se découvrait en se proférant, est-elle aussi une *Einfall* ? Est-elle parole qui vient et qui tombe sans se l’être proposé, parlée, alors, plutôt que dite ?

Le poète allemand romantique qui s’est tellement intéressé à ce qu’il appelait « l’acoustique de l’âme » – Novalis – avait déjà présenté le fait de parler pour parler, la parole qui parle pour se parler à elle-même et d’elle-même, comme la plus proche de la parole poétique. Bien plus tard, le Russe Jakobson ira dans le même sens, lorsqu’il décrira la parole poétique comme celle qui parle essentiellement de la parole elle-même.

Le psychanalyste n’est pas un expert du langage. Certes, il peut utiliser des notions qui proviennent de la linguistique – signifiant ou signifié, énonciation ou énoncé, ou bien la différenciation énoncée ci-dessus entre parler et dire – pour tenter de comprendre ce qu’il se passe en séance, lorsque l’on parle ou que l’on se tait. L’analyste est toujours au plus proche de ce qui refuse toute expertise, toute expertisation. Il est dans l’expérience de quelque chose qui ne se peut « auditer », mais seulement se vivre, tenter de se penser dans le doute et l’hésitation. Je pense qu’en séance, patient et analyste occupent – de façons différentes – un espace qui leur est commun, que leurs corps éprouvent comme ce qui angoisse, ce qui inquiète, ce qui « intranquillise » (*desasosiega*). Mais l’inquiétant, et l’« intranquillité », *desassossego* de Pessoa, sont également ce qui pousse le poète à travailler dans l’écriture.

Freud a décrit l’espace de la séance comme le « royaume intermédiaire » entre le patient et l’analyste, un espace, remarque-t-il, traversé par le transfert, cette modalité singulière de relation, incomparable avec d’autres formes de liens paroliers, qui s’élabore et qui travaille l’analyste et l’analysant. Ce royaume intermédiaire, *Zwischenreich*, est une expression freudienne qui signale le cœur-même de l’expérience psychanalytique et que J.-B. Pontalis affectionnait tout particulièrement⁴. C’est l’espace entre « la maladie et la vie réelle » où se crée le transfert.

L’amour ou la haine de transfert se tissent entre la vie et la mort, entre la santé et la maladie. En un sens élargi, c’est aussi dans un royaume intermédiaire que les poètes écrivent et que ceux qui cherchent lisent. C’est le lieu partagé où cohabitent l’analyste et le poète, la marge où s’éprouvent le malaise, le mal de vivre, l’angoissant, la joie de vivre et la douleur d’exister que la société humaine secrète.

Je pense que la conception freudienne du corps comme pulsionnel, animé, en tant que corps vivant, emprunte la voie ouverte par Nietzsche, le poète philosophe. Nous savons que Freud avouait craindre de le lire parce qu’il risquait de rencontrer dans ses pages des pensées trop proches des siennes propres, qui l’auraient troublé dans sa recherche. Mais il est presque inévitable de citer Nietzsche dès lors qu’il s’agit d’accorder aux corps la dignité qui leur est due. Dans le passage « Des contempteurs du corps » de *Ainsi parlait Zarathoustra*, il écrit :

« “Je suis corps et âme” – ainsi parle l’enfant. Et pourquoi ne parlerait-on pas comme les enfants ? »

« Tu dis “moi” et tu es fier de ce mot. Mais ce qui est plus grand, c’est – ce à quoi tu ne veux pas croire – ton corps et son grand système de raison : il ne dit pas *moi*, mais il est *moi*. »

Le corps fait le moi et l’âme. Il est nécessaire de se rappeler que l’allemand a deux mots, là où le français (comme l’espagnol, ndlt) n’en a qu’un, pour le corps : *Korp* et *Leib*. Le premier pour le corps anatomique, le second pour le corps « vécu », le corps humain.

Nous savons que les accusations de biologisme dont Nietzsche fut victime lorsque les idéologues nazis s’approprièrent son vocabulaire pour tenter de le travestir en national socialiste sont infondées. Heidegger aussi dénie

4. *Le Royaume intermédiaire. Psychanalyse, littérature, autour de J. B. Pontalis*, collectif, « Folio essais », Gallimard, 2007.

la valeur révolutionnaire du corps nietzschéen, lorsqu'il affirme, de façon réductrice : « Que Nietzsche mette le corps vivant (*Leib*) à la place de l'âme et de la conscience ne change en rien la position fondamentale établie par Descartes »⁵.

Je dirais que cela change tout.

Freud resta toujours fidèle à une conception laïque de l'âme, *Seele*, qui n'avait pas pour lui une signification religieuse. C'est une façon de désigner la *psychè* des Grecs, ou *psuchè*, le souffle qui anime les vivants, fréquente dans la langue allemande courante. « Appareil de l'âme » est une expression freudienne réaliste qui associe le souffle, l'esprit, l'invisible ou l'impalpable du psychisme avec « appareil », ce qu'il est possible de désarticuler, de décomposer en ses parties, en ses fonctions.

Je pense que, dans le royaume intermédiaire, l'analyste tente de se défaire de l'habitude courante dans d'autres disciplines de s'en tenir à un protocole, ce qui transformerait la séance d'analyse en une expérimentation où la théorie servirait à prévoir ou à ordonner, au risque de laisser de côté le « nouveau », ce qui fait irruption, *Einfall*, « drôle d'idée » (*ocurrencia*), cet événement imprévu dans la langue interne, dans son dire d'analyste, ou de le dénier.

La théorie – métapsychologie freudienne – a évité de se fermer en un système achevé, clôturé, comme dans certaines théorisations philosophiques. Un danger qui menace aussi certaines façons de théoriser, pour moi trop abstraites, de la psychanalyse contemporaine. Toute théorie risque de se transformer en dogme. Freud a évité autant que possible les moments de synthèse définitive et s'est efforcé de maintenir ouverte la théorie aux apports des autres sciences humaines et disciplines scientifiques. Dans les rayonnages de sa bibliothèque il avait plus d'ouvrages d'histoire, d'anthropologie et de littérature que de psychologie, avouait-il. Je pense que cette tendance prend sa source dans l'étonnante fidélité de Freud – qui traverse son œuvre de part en part – à la parole du poète. Dans le royaume intermédiaire de son œuvre, les savoirs les plus importants de son temps se donnent rendez-vous. Mais le plus précieux et le plus présent de ses interlocuteurs a été le *Dichter*, le poète, créateur ou faiseur – comme dirait Borges – d'œuvres de fiction. Dans notre ouvrage commun, *Freud avec les écrivains* (2012), J.-B. Pontalis et moi avons cherché à explorer cet « avec », cet être « contre » l'autre, en prenant appui sur lui, mais aussi en supportant les ambivalences et en pensant parfois « contre » cet interlocuteur privilégié.

Cette tentative de demeurer dans l'ouverture, dans l'imprévu, face à ce qui vient, est une façon d'habiter les séances qui m'apparaît comme la plus satisfaisante et adéquate. Ce qui me fait penser à la réponse bien connue de Itzig, le cavalier cité par Freud, alors que quelqu'un l'interroge sur ses cavalcades matinales : « – **Où vas-tu, Itzig ? – Je n'en ai pas la moindre idée. Demande plutôt à mon cheval.** » C'est ainsi, comme se laissant porter là où l'emmenait son cheval – l'inconscient – que Freud rédigeait les chapitres de son livre, le *Livre de la Psychanalyse*, la *Traumdeutung*, *L'Interprétation du rêve* (1900), ce livre rêve. C'est ce qu'il a expliqué à son ami Fliess : il commençait un chapitre sans savoir quel en était l'aboutissement⁶.

Être à l'écoute de l'*Einfall*, de ce qui arrive, de ce qui fait irruption, de l'événement, serait impossible si l'écoute de l'analyste était orientée vers une finalité préfixée, vers une « représentation méta ». C'est pourquoi je me méfie des protocoles qui ont été proposés au cours de ces dernières années pour tenter d'investiguer, par exemple, quelles théories l'analyste utilise lorsqu'il interprète, ou d'autres aspects du même acabit.

Cela ne m'intéresse pas, en tant qu'analyste en séance, d'être « convaincu » de ce que je vais dire, que je dis ou ne dis pas. Je ne prétends pas non plus convaincre le patient de la véracité d'une interprétation. En séance, mon corps d'analyste pensant, sensible, parlant, refuse de convaincre ou d'être convaincu par le corps qui me parle et dont j'entends la voix. Je l'écoute en ma propre voix qui parle en moi. Parfois je ne puis déterminer quand ou comment la mienne se dit à haute voix et se noue à la voix de l'autre, pour – expliquer, comprendre, accompagner, deviner ? Toutes possibilités qui s'ouvrent à l'horizon du dire en analyse. Mais je crois que d'autres directions telles que démontrer, convaincre ou affirmer ne sont pas opérantes dans la relation analytique.

5. Heidegger M., *Nietzsche*, (ma traduction ndlt).

6. « Lettre de Freud à Fliess du 7 juillet 1898 » : « Je ne savais pas, quand je commençais un paragraphe, où j'aboutirais ». ndlt.

La parole de l'analyste ne saurait être celle d'un expert, mais celle d'un corps parlant qui balbutie auprès d'un autre, pour avancer dans et avec les mots, pour poursuivre le voyage parolier, la traversée et l'errance des langues, la mienne, la sienne, à elle ou à lui. Je pense souvent au vers de René Char qui me semble illuminer le dire analytique : "Les mots qui vont surgir savent de nous des choses que nous ignorons d'eux".

Parler en langues : c'est une expression qui signifie, comme dans la légende évangélique de la Pentecôte – fête pascale, commémoration de la résurrection – êtres habités par des langues de feu qui descendent sur un groupe de croyants. En elles brûlent et se consomment les langues distinctes et différentes pour se transformer en une seule flamme qui les parle et les dit toutes.

Les langues diverses et différentes sont capables de se parler les unes dans les autres en une sorte de traduction simultanée, qui surgit comme aux antipodes de la malédiction de Babel. Parler en langues serait come d'abolir la traduction. Menace terrible pour toutes les langues, puisque n'est pas concevable une langue qui ne tende à se traduire en une autre. La pluralité des langues garantit la liberté de chacune et promeut le désir de traduire, si fréquent chez les grands poètes (c'était le cas pour Yves Bonnefoy, grand poète français disparu voici seulement quelques mois, qui consacra beaucoup de son temps à la traduction de Shakespeare). Ceux qui avons vécu dans l'exil, nous savons que l'exilé se transforme en un traducteur quasi permanent, allant de sa langue native à celle du pays d'accueil où il se voit obligé de vivre. Constamment il va d'ici là, de l'idiome de départ à l'idiome d'arrivée. L'activité de traduction se fait également présence dans les corps et dans les parlers de ceux qui habitent la scène analytique. *Un muet dans la langue* (2009). Ce livre, son titre et la presque totalité du projet furent déclenchés par l'étonnement que produisit en moi un vers d'André du Bouchet. Se référant à *L'emportement du muet* (2000), un de ses recueils de poèmes, il écrit : « pour peu que je sois dans la langue...- moi, non la personne de l'autre – invariablement je suis dans la langue le muet ». Mon étonnement surgissait de la déclaration du poète d'être, dans sa propre langue, le muet. J'ai alors imaginé que l'*infans*, l'enfant sans mots, muet, l'enfant primitif qu'il continue d'être bien qu'il entre ou qu'il tombe dans le langage, l'enfant qui conserve toute la sensorialité et la sensualité qui l'enveloppaient et l'imprégnaient dans l'archaïque imaginaire se cogne contre les mots ou les caresse, et que de ce tremblement et de ce tressaillement de l'infantile, lorsqu'il rencontre et se confronte avec le langage, surgit le chant de la poésie.

Le motif de l'*infans*, qui apparaît déjà chez Freud et aussi chez Melanie Klein – qui faisait usage de ce terme habituellement traduit comme « le bébé » – fut surtout réactualisé par J.-B. Pontalis dans la psychanalyse contemporaine. *Infans* ne désigne pas une étape chronologique dans le développement de l'évolution de l'enfant. *Infans* essaie de signifier un mode d'existence de l'infantile qui traverse constitutivement la vie psychique. « Donner la parole à l'*infans* » est une expression chère à Pontalis, avec laquelle il tentait d'insinuer un des aspects importants du travail analytique : prendre en compte l'infantile muet qui habite et flotte dans les séances, créer les conditions pour que le mutisme de l'enfance puisse encore être entendu et valorisé. De la sorte, il ouvrait un horizon du travail analytique qui ne se limitait pas à rester cloîtré dans le « tout langage ». Il invitait les analystes à être sensibles aux aspects non linguistiques ou qui parviennent à peine – ou « sur la pointe de la langue » -, au dire de l'analyse. Le langage a toujours, bien sûr, une importance capitale, qui reste en vigueur sans faire disparaître les autres aspects que les registres des corps et des langues rendent manifestes. Cette tendance réaffirme une caractéristique que je crois essentielle de l'expérience analytique : l'inquiétante étrangeté, *Unheimlichkeit* freudienne. Le temps est insuffisant pour entrer dans les riches nuances que les différentes traductions ont suscitées et suscitent encore. Je rappelle seulement que *Un* est un préfixe privatif et que *heimlich* aborde une gamme d'affects et de tonalités qui va de ce qui est familier, le foyer, le secret, le privé, à ce qui est à nous par opposition à ce qui est à autrui, à l'étranger. Après avoir revisité l'évolution en diverses langues de cette expression, Freud s'arrête au moment poétique créé par Schelling, lorsqu'il remarque que le plus spécifique de l'expérience se détache lorsque ce qui devait demeurer dans le non-dit, dans le secret ou le silence, parvient par quelque moyen à se rendre manifeste. Le fond de l'expérience analytique se trouve là aussi, lorsque le mot ou l'expression courante ou familière deviennent étranges. Lorsque la présence des deux corps parlants est envahie par quelque chose qui leur est étranger, qui ne leur appartient pas, mais qui surgit

du familier et de l'intime. C'est pourquoi je crois qu'une empathie exagérée, une familiarité excessive perturbent et empêchent l'étrangeté de la relation de se maintenir, une relation entre deux inconnus qui ont pourtant décidé de voyager ensemble, parfois pour un long temps, sans avoir fixé de fin, d'itinéraire ni de temps pour arriver. C'est peut-être le plus difficile, mais indispensable : que les corps langues qui travaillent en analyse se sentent étonnés (*extrañados*), qu'ils ne perdent pas le sentiment de l'étrangeté du mouvement propre à l'analyse, la distance et la tension qui permettent la traversée des mots par le transfert. C'est dans la zone silencieuse, sous-jacente au langage, mais qui sans cesse affleure dans le frémissement, dans les vibrations du corps, que s'incarne et se déroule l'analyse comme expérience. J.-B. Pontalis le disait ainsi : « Avec l'épreuve de l'inquiétante étrangeté, l'Inconscient cesse d'être un *objet* d'analyse, ce qui le maintient à distance, il s'exprime *en acte*, nous lui sommes, pour ainsi dire, livrés. »⁷

Les corps de l'analyste et du patient, présents, qui s'écoutent et se parlent sans voir les visages, dans ce qui se passe entre eux, – des mots, mais aussi des affects, des sentiments, des actes manqués et des lapsus, des moments brefs mais souvent intenses où ils se retrouvent debout ou marchant l'un derrière l'autre, dans la salutation de l'accueil ou dans l'au revoir, ils forment un véritable essaim d'où surgit le langage actualisé par les langues parlantes et par les oreilles qui les reçoivent. De cette présence en commun et aussi de la préservation de la distance adéquate entre les deux scènes – celle du patient et celle de l'analyste – dépend que se trame et soit possible le travail du transfert. Cette constatation de base me fait douter de la possibilité des analyses à distance, des supervisions en ligne. Il m'est très difficile d'imaginer un transfert qui ne soit vécu dans la chair des corps en présence, soutenu par les mots prononcés et entendus. Comment imaginer la production de l'angoisse (*congoja*) dans le médium virtuel ? Et tant de fois où un sanglot, un rire intempestif réussissent à donner sens à ce qui ne se peut articuler dans le langage, à ce qui ne se peut dire que par un tressaillement ou un sursaut des corps. Ici encore, la parole analytique et la parole poétique qui ne peuvent se confondre semblent pourtant s'approcher jusqu'à se toucher presque. Car le poète cherche bien des fois à effleurer avec les mots l'indicible, à ce que dans le poème puissent vibrer le sanglot, le soupir ou l'éclat d'un sourire. L'inquiétante étrangeté de l'analyse correspond, bien que dans un autre espace et avec d'autres moyens, à l'inquiétante étrangeté de la poésie. Dans l'analyse on fait l'expérience de ce qui d'autrui est pourtant comme incrusté dans le plus proprement à soi. L'humain disant en analyse ose reconnaître qu'il n'est pas maître en sa propre demeure, que le moi conscient est porté et supporté par des pulsions obscures qu'il commence à entrevoir.

Il reconnaît que quelque chose de très étrange habite son intimité, qui ne se manifeste qu'en rêve ou dans la fantaisie, mais aussi dans le bouleversement charnel de son corps. Il devine, enfin, qu'une altérité radicale est là qui constitue son identité énigmatique et incertaine. Le poète se sait, lui aussi, traversé par le torrent des mots qu'il essaie de déchiffrer, de capter, ou juste de noter. Il sent parfois que la voix qui dicte, bien qu'elle semble venir de très loin, surgit pourtant tout près de son oreille. C'est peut-être lorsque la voix susurre, ou qu'elle parle à voix basse, qu'il trouve le bonheur sonore du dire de ses vers. Il se livre lui aussi à un dire qu'il ne domine pas mais avec lequel il lutte. Il sait qu'il ne peut atteindre avec le langage ce que le langage lui a obligé à abandonner, le temps de l'*infans*, où il se confondait infiniment dans le monde sensoriel dont il ne s'était pas encore totalement séparé. Mais il ne peut cesser de désirer, de se consumer dans la nostalgie ardente d'un chant où il puisse se rapatrier, retrouver ses amis, les poètes qui, comme lui, parlent face à la nuit pour apaiser la douleur d'exister dans laquelle ils vivent. Le poète découvre, et l'analyse permet aussi, parfois, de le découvrir, que l'étranger, c'est l'enfant que nous fûmes, qui vit encore et qui rêve dans les adultes que nous sommes devenus.

Heinrich Heine, que Freud aimait comme un frère, vécut à Paris de longues années, et jusqu'à sa mort. Un seul de ses poèmes a un titre en français : « Enfant perdu ». L'enfant perdu qui ne peut se retrouver que dans ces langues intimes et étrangères, celle de l'analyse et celle de la poésie.

Traduit de l'espagnol par Gilberte Gensel

7. Pontalis J.-B., *Traversée des ombres*, Gallimard, 2003, p. 184.

L'amitié, l'exil et leurs destins

Marcelo Viñar

En souvenir d'Edmundo Gómez Mango

Là-bas, loin dans l'espace et le temps, je faisais partie du Comité d'admission pour les postulants à la formation psychanalytique à l'APU (*Asociación Psicoanalítica del Uruguay*).

Là-bas, je fis la connaissance d'Edmundo Gómez Mango, un émigré de la littérature et de la psychiatrie. Nous avions près de trente ans et deux ans à peine d'écart, mais à ces âges-là, c'est un intervalle significatif. Je fus impressionné par l'intellect riche et lucide de ce bel homme viril.

La tâche amorcée resta incomplète, car, l'un comme l'autre, nous étions traqués par la dictature militaire et nous dûmes abandonner le pays... le fuir.

Au début, Paris nous éloigna car nous étions concurrents – voire rivaux – dans la recherche de ressources, autant matérielles qu'animiques. Mais aussi, probablement, parce que nous avions des lectures différentes de ce qui avait déchaîné l'essor du terrorisme d'état en Amérique Latine.

Seul le temps sut mitiger progressivement les aspérités, en nous convoquant pour des tâches solidaires avec le *paisito* (petit pays), lointain et souffrant. Les échanges épistolaires avec des amis communs qui supportaient l'exil à l'intérieur – en particulier Daniel Gil – nous rapprochèrent peu à peu.

J'enviais probablement la francophilie précoce d'Edmundo – ma deuxième langue était l'anglais – et, qui plus est, j'étais incommodé par le ciel gris et l'hiver interminable... cela m'a coûté un lustre de quitter des yeux la chaussée et découvrir la beauté architecturale de la Ville Lumière.

En revanche j'étais touché par la disponibilité des nouveaux amis parisiens dans l'accueil de l'altérité de l'étranger. Pourtant cela me dérangeait de l'être – étranger – moi-même, c'est pourquoi ma reconnaissance fut longtemps ambivalente.

Il n'est ni simple ni facile de savoir comment le sentiment du « chez soi » (en français dans le texte) se construit ; (*Heimat* en allemand, *querencia* en espagnol). Walter Benjamin contraste le discours sédentaire du paysan et le récit itinérant du marin pour mettre en évidence la facilité ou la difficulté à assumer les transplantations. À l'aide de quels ingrédients fabrique-t-on le « chez soi » ? Car elles sont infinies, les variantes, dans la genèse des appartenances et des loyautés. La langue et la qualité de l'accueil sont des facteurs décisifs. On dit parfois « ma patrie », « ma langue », comme si nous en étions les propriétaires alors que nous en sommes, en vérité, chacun de nous, les possédés.

Ce que l'on possède « naturellement » n'est pas perçu. Il nous faut manquer d'oxygène pour percevoir la respiration, et alors, l'insignifiant tourne au péremptoire. Ainsi va le deuil du pays perdu.

Il est habituel de penser l'exil comme une expérience douloureuse, traumatique, un dépouillement. Sans doute est-ce un versant infaillible... mais non exclusif. Paradoxalement la découverte d'un monde nouveau, géographique, humain et culturel peut donner lieu à un étonnement inespéré et agréable, qui fonctionne comme un antidote à des opulences qui anesthésient ; l'exil opère comme des endorphines à action prolongée. Eliane Brum, l'auteur de *As vidas que ninguém vê*, soutient que le sujet ne souffre pas seulement de ses traumatismes ; il est ses traumatismes.

Trois lustres plus tard, les militaires se virent dans l'obligation de restituer le gouvernement aux partis politiques. Le retour était devenu possible, nécessaire parfois, comme une dette de loyauté envers ses origines. Le départ avait été décidé par d'« autres » : la dictature ; le retour fut une affaire intime, personnelle et familiale, en général tourmentée.

C'est alors que ma relation avec Edmundo Gómez Mango prit un tour inattendu. Sans l'avoir jamais décrété comme une intention rationnelle et explicite, mon amitié avec lui entama un chapitre inédit : nous commençâmes à nous rencontrer plus fréquemment et à user nos semelles au cours d'interminables marches dans Paris ; avec ou sans intention, nous aboutîmes quelques fois sur l'Île de la Cité – au Mémorial des Martyrs de la Déportation -, sous prétexte d'aller déguster un sorbet chez Berthillon.

Nous savions depuis le début que mon projet était de partir et le sien de rester en terre d'asile, pourtant ce savoir résolutif ne raccourcit pas – bien plutôt il les prolongea – nos rencontres, comme si d'en connaître le dénouement nous obligeait – dans la complicité ou l'opposition – à parcourir les méandres et les détails de nos déterminations opposées.

Je conserve aujourd'hui ce débat comme un trésor dans la valise de mes souvenirs. Mes quatorze années en France m'ont laissé des marques profondes, moins celles des musées ou des objets culturels que celles des expériences vécues, des amitiés et des rencontres.

Ce n'est qu'après-coup que nous nous rendîmes compte que l'intensité et la fraîcheur qui avaient caractérisé nos rencontres, l'année de mon départ, étaient une façon de signifier en acte son aspiration à rentrer au pays avec moi et mon propre désir de rester pour toujours en France. L'exil, une fois commencé, n'en finit jamais.

Quinze ans après, le Comité d'organisation d'un congrès de la FEPAL¹ nous a convoqués à Cartagena, en Colombie, pour un dialogue sur l'actualité de la psychanalyse. Chacun de son côté, nous avons écrit des textes pleins d'application mais, le moment venu, nous nous sommes livrés à une conversation faite d'interpellations réciproques. Par bonheur, les documents écrits nous sont restés, qui en conservent le souvenir.

L'absence d'Edmundo se fait sentir profondément ; là-bas comme ici, il sera l'illustre citoyen de deux patries.

Traduit de l'espagnol par Gilberte Gensel

1. L'enregistrement de l'échange est disponible sur le site de FEPAL : <http://www.fepal.org/31o-congresso-latino-americano-de-psicoanalise-edmundo-gomez-mango-y-marcelo-vinar/> (note des responsables du numéro).

Querido Edmundo

Miguel de Azambuja

Edmundo ouvrait la porte à la littérature, la poésie, la psychanalyse. Lorsque nous nous sommes rencontrés la première fois, je venais d'arriver en France depuis quelques semaines ; un analyste ami m'avait donné son nom, « il pourra t'orienter dans tes démarches » m'avait-il dit. Ce jour-là, je me souviens, nous n'avons parlé que de poésie, de littérature, de psychanalyse. Il connaissait par cœur son Vallejo, son Arguedas, son Borges, son Goethe, il connaissait encore mieux son Freud. Il m'a appris que l'on pouvait penser la psychanalyse avec la littérature, que la littérature pouvait m'aider à mieux saisir, à mieux explorer la vie psychique.

Dans le sillage freudien, Edmundo donne ses lettres de noblesse à la littérature. Elle ne nous sert pas à illustrer, à dire avec d'autres mots, à confirmer la trouvaille analytique. La littérature la rend possible, participe à sa construction. Edmundo dit à ce propos que « la parole poétique est une tentative de penser autrement que par le concept ». La poésie nous permet de penser différemment. On oublie parfois cette place de la pensée au centre même de la poésie. Et pourtant, le rêve c'est aussi « une tentative de penser autrement que par le concept » pour reprendre les mots d'Edmundo. La notion de pensée rêvante, proposée par J.-B. Pontalis, nous invite à conduire le chariot avec les deux chevaux. Nous maltraitons les mots lorsque nous disons d'un texte qu'il est « poétique », en sous-entendant qu'il n'est que cela et on oublie qu'il est irrigué par une autre forme de pensée. L'image poétique est le résultat d'une longue série d'opérations complexes ; elle est le résultat d'une bataille, à l'instar de l'image du rêve. Il faut pouvoir tenir ensemble et le rêve et la pensée, la poésie et la pensée, cet « attachement presque sensuel de la pensée au monde de la vie ». Je crois que c'est un des fils rouges de l'œuvre d'Edmundo. Je pense maintenant à un de ses textes ou plus particulièrement, à la citation de Nietzsche qu'il y fait. Le philosophe parle de la métaphore et dit qu'elle est « une image substitutive qui (...) vient effectivement à l'esprit à la place d'un concept ». La métaphore n'est pas seulement, remarque Edmundo, « une figure de rhétorique qui viendrait, comme un ornement, embellir un objet déjà constitué ». La métaphore est ici « activité de la pensée autant que de l'imagination ». C'est justement à propos de Nietzsche que Freud se refuse « l'éminent plaisir » de lire son œuvre, « dans l'intention délibérée de ne pas me laisser entraver, dans l'élaboration des impressions reçues en psychanalyse, par aucune sorte d'idées anticipatrices ».

Edmundo ne s'éloignait pas de la psychanalyse en allant vers la littérature. Il s'en approchait plutôt, c'était sa manière à lui d'être au plus près de la pensée freudienne et de son exigence. Comme Goethe, il pensait que les frontières entre les formes de la vie et de la poésie étaient « difficilement discernables » et il rappelait que « Freud, comme Goethe, s'est efforcé de maintenir la pensée scientifique au plus près de la vie ». Je comprends maintenant les propos de Merleau-Ponty dans *L'œil et l'Esprit* quand il qualifie la science de « désinvolté ». Il s'agirait d'un devenir possible de la pensée scientifique lorsqu'elle s'éloigne de la vie...

L'autre chose dont on parlait avec Edmundo, peut-être même plus que de littérature et de psychanalyse, c'était de foot. Je ne sais pas comment on a découvert qu'on partageait cette passion commune. C'était peut-être à Romainmôtier, cette fois où un groupe d'amis s'était réuni pour travailler autour de l'autographie. Ces réunions avaient lieu pendant le mondial de football et Edmundo et moi nous éclipsions discrètement des réunions pour aller regarder les matchs. Je ne sais pas, je sais seulement qu'on aimait parler du foot, des matchs du Barça, de Iniesta, de Messi. C'est chez Edmundo qu'on avait regardé le match entre le Barça et la Juventus, lorsque le Barça gagna la Ligue des champions. Nous étions deux enfants heureux. J'ai l'occasion de parler de foot avec quelques amis, fort peu nombreux. Mais avec Edmundo il y avait quelque chose de spécial. Peut-être

Miguel de Azambuja

parce qu'on discutait en espagnol, peut-être parce que c'était quelque chose qu'on avait rapporté de là-bas, de l'autre côté. C'était comme si nous savions, secrètement, que le foot était notre accent, notre blessure, notre joie.

Un fuerte fuerte abrazo querido Edmundo, hermano uruguayo.

Se taire en deux langues

Michel Gribinski

Les morts laissent derrière eux, à notre adresse, une blessure particulière, moitié à eux, moitié à nous. Edmundo en a laissé deux. Celle relative à l'exil – il m'avait appris une phrase de Brecht qui s'est plantée dans mon oreille : un exilé est quelqu'un qui apprend à se taire en deux langues (« est quelqu'un qui » : je me coule dans la phrase edmundienne ronde comme une colline) – et le silence m'aurait semblé un hommage plus intime et plus vrai, mais je n'ai pas su le maintenir. Et celle paradoxale de la paix, vraie blessure partagée avec lui, la paix en silence qui tient la mélancolie un peu à distance. Je me souviens que devant un paysage silencieux de campagne, avec des échos lointains de voix, d'aboiements, dans la lumière de la fin de journée, Edmundo m'a appris que la beauté était mélancolique. Je n'y avais jamais pensé. Pour moi, la beauté était belle, la mélancolie était entre chien et loup, l'été était pour la joie, pleine des paroles que l'on s'adresse *in petto* quand on le peut. Il avait raison et le paysage trop beau, civilisé, sorte de morceau ancien, comme d'avant-guerre, s'est retourné.

J'ai connu Edmundo Gómez Mango à son arrivée à l'APF. C'était un homme jeune et mince, réservé, qui portait la barbe et un regard gris bleu ; nous avions le même analyste. Il écrivait un français avec des mots vibrants qui n'existaient pas et que je corrigeais. Notre analyste protestait : il faut lui laisser ses mots, ils disent quelque chose de plus, de moins, d'autre. Indirectement grâce à Edmundo, j'ai appris à tolérer les idiosyncrasies de papier et autres barbarismes éditoriaux. (N'empêche, c'est à chaque fois que j'aurais bien raturé la « vivance » : « vécu » me semblait suffisant et simple – drôle de discussion, ici, sur le verbe vivre.)

Edmundo avait participé à la création du *Fait de l'analyse*, en 1995, puis de *penser/rêver* six ans plus tard. Il a quitté *penser/rêver* en 2004, après quelques fusées – je me souviens par exemple qu'il ne voulait pas du mot « champ » dans un titre parce que ça lui rappelait Auchan, la grande surface qu'il détestait. Il avait introduit un humour particulier dans nos élucubrations, mais aussi la poésie, et comme nous en avions assez de parler des auteurs « non-analystes », il a lâché des « Sylvestres » – gens des bois – et c'est resté. C'est très tard qu'il nous a appris qu'il avait traduit les *Fleurs du mal* en espagnol – Edmundo était discret. Et il ne m'a jamais dit un mot des dangers qu'il a courus en luttant contre la dictature – raison de sa venue en France : lors de ses obsèques, l'ambassadeur d'Uruguay (Edmundo est une personnalité dans son pays) a rendu hommage à son engagement pour la liberté *au nom du peuple uruguayen*.

Donc, un jour de 2004, Marie Desplechin et sa fantaisie ont quitté *penser/rêver* et Edmundo s'est ennuyé. Il est parti de la Rédaction, aspiré dans le même temps par l'amitié de Pontalis, par l'écriture littéraire – c'était devenu un essayiste – et par la passion de l'élaboration de *l'infans* : je me suis retrouvé comme exilé, loin et on ne s'est plus beaucoup parlé sans savoir pourquoi. Et comme je n'ai pas envie de savoir, je garde le silence, l'amitié en silence.

Aventures de la parole

André Beetschen

« J’ai essayé de confronter deux aventures de la parole humaine : celle de la poésie et celle de la psychanalyse. Rien ne semble *a priori* les rapprocher mais je crois que toutes les deux se rejoignent quand elles explorent les confins du langage et de la psyché, les fondements du sujet parlant »¹. Une confrontation, ou plutôt une féconde et incessante rencontre car Edmundo fut à tous égards un homme de la rencontre : dans l’amitié, dans les lectures partagées comme dans l’échange de travail. Et l’œuvre généreuse qu’il nous transmet, où se mêlent comme dans les eaux d’un fleuve les puissants courants de *lire, écrire et analyser*, nous laisse héritiers nostalgiques et endettés de la profonde culture qui l’habitait.

Une confrontation, une rencontre, une tension aussi qu’Edmundo mettra sans cesse sur le métier. D’abord chez Freud, entre *Dichter* et *Forscher* (l’écrivain-poète et l’explorateur de l’âme) et dans le texte freudien-même, entre récit « romanesque » et spéculation métapsychologique. Certes, Edmundo n’ignore pas la difficulté du rapprochement entre parole poétique (qui ne peut sans doute pas se prêter à une généralisation excessive) et parole analytique, même s’il s’agit dans les deux situations de parole, comme il l’écrit, de « s’abandonner à l’activité de la langue ». La poésie ne communique pas, elle sonde et travaille l’obscur de la langue, cherchant à l’ouvrir, quand la parole en analyse, explorant la réalité psychique, n’a pas le souci de faire œuvre : elle est une parole éphémère, passagère, et surtout l’associativité qui la commande détermine son surgissement ou son empêchement. « Elle ne sait pas où elle va, ne sait pas ce qu’elle fait quand elle parle, ignore ce qu’elle dit quand elle semble s’adresser à l’analyste »².

Mais ce qui réunit étroitement les deux situations est l’effet de l’écoute : comment parole poétique et parole analytique touchent et bouleversent, dans le surgissement ou la répétition, comment déclenchent-elles une interrogation, une inquiétude, mais un élan, aussi, vers « la vérité humaine » à explorer dans la résistance-même qui s’oppose à cette exploration. Car l’élan vers la « vérité humaine ou vérité de l’âme » – ces mots qui viennent si souvent sous la plume d’Edmundo³ – est plus qu’un désir : une « force d’attraction », une *ananké* qui anime le travail de la parole.

Faire entrer la figure du *Dichter* dans l’espace du savoir scientifique : Edmundo souhaite avec constance que l’on n’oublie pas le Freud écrivain-poète au profit du penseur. « L’écrivain n’est jamais loin du penseur ». Et l’écriture d’Edmundo elle-même, qui se tient loin de la théorisation conceptuelle, témoigne de ce souci : toujours s’y associent, sans que l’on sache bien quelle impulsion ou quelle nécessité ont poussé à l’écriture, une lecture littéraire et une réflexion sur l’expérience analytique ou tel moment de l’œuvre freudienne. De Freud, d’ailleurs, il écrit le récit des découvertes plutôt que le commentaire savant. Ainsi la lecture de l’œuvre n’est-elle jamais ramenée à la sécheresse du « texte », à la dissection anatomique et métapsychologique des processus ou des concepts : car il s’agit avant tout et cela commence pour Edmundo avec le Freud de « L’interprétation du rêve », que la tâche de pensée se fonde sur une expérience.

Expérience vécue, expérience de mots : « Un mot se lève » en poésie et c’est un premier surgissement poétique dans l’enthousiasme du jeune Hölderlin. Et pour Edmundo, certains des mots de Freud vont avoir cette valeur

1. Gómez Mango E., « Avant-propos », *Un muet dans la langue*, Gallimard, coll. « Tracés », NRF, 2009, p. 10.

2. Gómez-Mango E., *ibidem*, p. 29.

3. Gómez Mango E., « Freud, le *Dichter* et la vérité humaine », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 25, *Vies amoureuses*, printemps 2012, In Press, pp. 95-109.

de surgissement et d'énigme insistante. Il va les relever et les interroger, ils se tiennent à distance de la théorie mais sont toujours porteurs d'une intense charge psychique : *Untergang* (pour la disparition du complexe d'Édipe), *Verganglichkeit* (passagèreté), *Unheimliche* (l'inquiétante étrangeté) et bien sûr *Erlebnis* (l'expérience vécue) pour lequel Edmundo proposera la traduction désormais reconnue de « vivance ». Des mots où la résonnance métaphorique et poétique rend présente l'expérience infantile ancienne.

Mais qu'advient-il à l'aventure poétique ou analytique quand elle est habitée par la défaillance du langage ? Quand elle rencontre la butée des mots ou cette « aphasia secrète de l'*infans* » qu'Edmundo reprend de J.-B. Pontalis, comme il s'est inspiré d'André du Bouchet avec *Un muet dans la langue* ? S'impose alors l'expérience de la douleur, depuis l'arrachement à la terre et à la langue natales, depuis l'éloignement du monde maternel, l'expérience de l'exil et de la désolation du migrant parfois. Cet exil hors de la langue maternelle, cet éloignement d'une présence maternelle qui s'est absentée, les mots qu'Edmundo choisit en poésie font en percevoir la douleur ou la nostalgie, en restituent la « vérité », dessinant ainsi un « Arrière-pays » de l'analyse, pour reprendre les mots d'Yves Bonnefoy, ce poète qu'aimait Edmundo. Yves Bonnefoy écrivant que la poésie a charge d'aller vers cet « indéfait » de l'expérience infantile première, maternelle, que « la pensée conceptuelle » a tragiquement congédié. « L'indéfait » et le « muet dans la langue » se répondent-ils secrètement ?

Retrouver ainsi dans la parole poétique et la parole analytique ce qui est resté indicible ou ce qui s'est soustrait à la pleine satisfaction des mots, c'est retrouver toujours la douleur et la déception de l'enfant : douleur de l'arrachement et de la perte, douleur de l'impuissance œdipienne dans sa violence-même. Depuis longtemps dans les écrits d'Edmundo, l'enfant et sa douleur – plus que l'angoisse liée aux impasses de l'accomplissement de désir – ne cessent d'être présents : « le muet des mots », « la mort enfant », « un enfant entêté », « l'*infans* polyglotte », jusqu'à l'écoute de l'extrême souffrance de vivre chez Alejandra Pizarnik adolescente... L'écoute de la parole poétique donne ainsi forme et représentation, pour l'analyste, à la singularité absolue d'une expérience vécue de passion, de douleur ou de dérégulation : il peut s'appuyer sur elle, laisser se déployer ses échos. Telle est bien l'invitation d'Edmundo.

Car même lorsque ces aventures de la parole poétique et de la parole analytique butent sur le réel qu'elles tentent d'explorer, elles en appellent à l'écoute et aux mots de l'autre, qui lit ou qui entend et qui s'identifie : de la puissance de l'identification chez Edmundo lecteur et analyste, de cet élan vers l'autre témoignent magnifiquement ses écrits. Et sans doute le désir de traduction (Edmundo traduit dans sa langue le Baudelaire des *Fleurs du mal*) s'enracine-t-il autant dans la douleur de l'exil que dans l'élan amoureux pour la langue nouvelle, quand l'enthousiasme se mêle à l'inquiétude de l'inconnu.

Mais l'élan appelle aussi la lenteur, celle qui permet de « voir et entendre pendant les séances », celle qui laisse l'analyste, dans la cure, soutenir le travail des mots au sein du silence où se met en œuvre, avec la capacité d'identification, le devinement des agissements du transfert et de l'inconscient de l'autre. Recevoir la parole poétique ou la parole analytique dans les mouvements de transfert, c'est entrer au plus intime du monde de l'autre : une pénétration par et dans le monde étranger, par les mots et les affects. Edmundo parlait souvent de la forêt du langage et de l'inquiétante étrangeté qu'on devait laisser s'installer, au risque que l'on perde temporairement ses repères. Cette lenteur nécessaire est bien un enfouissement consenti par lequel se découvrent des voies nouvelles et fécondes pour la « vivance » du transfert (amoureux et haineux) et les destins de la parole.

J'aurais aimé, en quittant ici Edmundo, écrire avec l'intensité de la douleur aimante dont témoigne « De la douleur d'écrire »⁴. Écrit magnifique à l'adresse de l'ami disparu, où la violence de la perte et de la douleur sont aussi les retrouvailles au présent de ses mots et le devinement intime de son histoire d'*infans*. Un tombeau et une célébration, en somme. Mais toute l'œuvre d'Edmundo Gómez Mango, son amour pour la poésie, pour Freud et la psychanalyse, ne relèvent-ils pas d'une célébration, celle de la quête d'une « vérité humaine » ?

4. Gómez Mango E., « Freud, le *Dichter* et la vérité humaine », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 25, *Vies amoureuses*, printemps 2012, In Press, pp. 95-109.

La « Vivance »

Jean-Yves Tamet

En 2013 j'ai sollicité Edmundo Gómez Mango pour l'ouvrage que Laurent Danon-Boileau et moi préparions : Des analystes en séance nous souhaitions réaliser une entrée afin de lui rendre hommage. Pour les besoins de cet ouvrage, il s'agissait de recueillir de courts textes cliniques qui montreraient la richesse et l'invention des analystes quand ils pensent et transmettent leur expérience. Souhaitant donner une place à la voix si singulière d'Edmundo, j'avais choisi d'écrire à partir d'un terme qu'il avait mis en avant, la vivance, terme d'origine espagnole, vivencia, si difficile à rendre en français qu'il l'avait gardé ainsi, l'habitant de ses propres représentations. Ce mot figurait tout le parcours délicat qui existe entre la langue de l'enfance et son usage ultérieur quand les impressions doivent être traduites dans une autre langue à l'âge adulte. J'écrivis mon texte et, un rien inquiet craignant des contresens, je le lui soumis, sa réponse fut directe, à l'image de sa généreuse disponibilité « Je suis très touché par l'article, tu as illustré par la vignette clinique de manière très fine et délicate, la "vivance" en question. Rien à ajouter... ». Tel était Edmundo dans les rapports amicaux, simple d'approche et toujours disponible. J'ai proposé à Leopoldo Bleger et Gilberte Gensel de reprendre ce court écrit en hommage à notre collègue et ami, le voici.

Le train file. La fillette, hagarde, arrachée à sa mère, regarde celle-ci restée sur le quai de la gare ; plus tard, mère à son tour, elle lui laissera sa propre fille, alors qu'elle-même fut délaissée sans en comprendre les raisons. Pourquoi était-elle si souvent tapée et rejetée ? Pourquoi l'a-t-on séparée de cette mère certes maltraitante... mais follement aimée ? Ces événements ont lieu entre femmes, dans un monde tenu à l'écart, loin des hommes qui ne semblent pas concernés par ce qu'il se passe, mais un monde qui est pourtant si proche d'eux. Sa vie s'écoule alors dans des foyers tenus par d'autres femmes avec des filles comme elles, isolées, silencieuses, souvent violentes. Puis un jour, retour à la maison et reprise de l'ordinaire de la violence. Bientôt, plus grande, c'est elle qui partira, seule et à son heure. Jusqu'à ce retour, toujours seule mais avec sa propre fille et le sentiment insupportable d'une répétition à l'œuvre.

Il en fallut du temps et des séances pour que ce récit puisse se dire aussi simplement et trouver le rythme de sa chronologie. Les mots ont dû franchir des blancs et des pleurs, des silences angoissés et des rages soudaines contre elle, la mère battante, contre lui, le père oublieux et contre elle, la fillette soumise, trop soumise. La cure lui a permis de trouver du temps et d'en faire son temps, un temps où elle puisse s'écouter et ordonner tant soit peu les différentes images en désordre présentes dans sa tête, où les séparations et les arrachements se bousculaient. Elle a ainsi établi sa temporalité, compris un peu le poids des forces obscures et a enfin commencé un peu à s'aimer.

L'analyste et sa méthode ont été les garants de cette lente mise en forme des expériences déstructurantes : les séances ont accueilli pas à pas, mot après mot le lent travail de figuration langagière. Quand les mots défailent ou quand ils imposent la perception du « muet de la langue », j'ai eu recours au terme de « vivance » utilisé souvent par Edmundo Gómez Mango. Ce terme donne la force de poursuivre l'écoute sans céder au défaitisme ou à l'épuisement. Avec courage et obstination, trouvant dans la cure la force de se confronter à des images présentes mais effrayantes, certains patients construisent le récit de leur parcours interrompu et laissent s'éveiller « la masse des sensations sans paroles de la mémoire affective, la vie souterraine et frémillante des Erlebnisse, les "vivances" ou "expériences vécues" ».

E. Gómez Mango lie les mots fragiles du patient à l'écoute silencieuse de l'analyse qui établit ainsi un dispositif où l'enfant primitif, *infans* au langage peu établi, est confronté à la multitude de traces d'expériences sensorielles, sensuelles, loin des processus de pensée. Ces expériences sont constitutives des « vivances » qui, parfois comme éprouvé violent et déstabilisant mais aussi comme découvertes du monde, constituent les soubassements de l'assomption de la parole à venir. Du coup en associant ces expériences au muet de la langue¹, E. Gómez Mango ouvre là un espoir que puissent se libérer les captifs et se dénouer les entraves.

On comprend alors comment l'expérience de l'exil, surtout s'il est subi plus que choisi, est placée en écho avec cette expérience de passage entre le monde de l'enfance et celui de l'âge adulte, entre des modalités de fonctionnement psychique telles que Freud les a décrites sous les termes de processus primaires ou secondaires. Car, dans ces cures si souvent marquées par l'épreuve de la désolation et des expériences de déprivations sensorielles, le transfert favorise une saisie nouvelle des traces psychiques en pouvant supporter le caractère primitif et sauvage de leur expression. Le propos inaugural, bref résumé d'un contexte clinique délicat, ne dit pas les épreuves que cette femme dut affronter pour qu'au décours de cette cure puissent s'établir sur le mode du récit les différentes séquences des souvenirs éparpillés en autant de fragments douloureux. L'analyse, le temps passant, a été sollicitée par des patients qui avaient traversé des moments de vie où leur capacité de vivre avait été atteinte et où des effondrements les avaient conduits au côtoiement de l'inhumanité. « Cette langue muette » que découvrent ensemble analyste et analysant comme spécifique de cette cure « *est la métaphore de ce que le langage ne peut pas rejoindre et qu'il s'efforce obstinément de dire* ».

Tel est un des enseignements précieux que nous pouvons tirer de ce mot – « vivance » – qui arrache, grâce à l'usage qu'en propose E. Gómez Mango, des mots à l'informe.

1. Gómez Mango E., *Un muet dans la langue*, Gallimard, 2009 p. 195.

Edmundo Gomez Mango et la Célestine

Catherine Chabert

L'amour, la langue, la mort : à ces trois objets de passion, Edmundo Gómez Mango apporte sa marque comme écrivain et comme psychanalyste. La marque d'un homme profondément engagé dans son combat pour la liberté – un combat politique d'abord qui donne définitivement sa forme à la lutte pour la liberté de créer, d'écouter, de construire. Oui, Edmundo Gómez Mango était un homme épris de liberté et cet attachement confère une rigueur tranquille à ses positions épistémologiques, éthiques et cliniques.

Pour témoigner de sa présence, j'ai pensé à un texte, re-publié dans le premier numéro du *Présent, Meurtre de la mère*¹, très peu de temps avant sa mort. Le souvenir de ma lecture récente avait laissé des traces suffisamment énigmatiques pour que l'attraction demeure. Mes relectures successives ont failli me faire abandonner mon projet : j'avais cru déceler dans la reprise et le déploiement de *La Célestine*, une interprétation analogique de la psychanalyse qui assignerait à ce personnage baroque de la comédie tragique de Fernando Rojas (1499) une place et une fonction emblématiques. Il est vrai que l'histoire d'amour de Calixte et de Mélibée croise le sacré et le profane, voire la profanation car l'idée qui la fonde est que l'amour humain côtoie d'emblée l'amour divin. Une théologie blasphématoire qui s'ouvre sur la « gloire » au sens pictural du terme, un trou, une déchirure de l'espace céleste, où séjournent Dieu, les anges et les saints. Mais, au-delà ou à côté de la tendance excessive à la profanation indissolublement liée au sentiment amoureux, une autre énigme s'impose : Célestine la maquerelle, vieille sorcière entremetteuse, indigne, répulsive, est bien sûr celle qui agit scandaleusement la profanation de l'amour. Et pourtant, Edmundo Gómez Mango la considère aussi comme l'incarnation vivante de la séduction, une magicienne plus qu'une sorcière et de ce personnage « accessoire » il fait une figure centrale de l'œuvre : figure double, « Vénus dégradée », édentée, déguenillée et en même temps coquette et fardée ; une juive errante, une femme vivante toujours en mouvement. Circulant sans cesse, faiseuse de liens et de liaisons, excitante et provocante, elle met en œuvre le *carpe diem* dont elle pourrait être l'initiatrice inlassable. Professionnelle de la chose érotique, elle est fière de son métier, l'amour est son affaire, « l'objet de son savoir et de sa technique. (...) elle indique la cure érotique à tous ceux qui la consultent : elle aime son remède plus que ses patients » (p. 139).

Pourtant, le plaisir le plus puissant, la jouissance la plus compulsive, c'est sa langue qui les produit : elle maîtrise les âmes par la parole, c'est là son pouvoir magique. À l'affût de la voix, de l'aveu, du mot, elle déclare : « Enfin, parole, je te tiens, il était bien temps ! »

Car Célestine, la séductrice, c'est aussi la mère, « une mère ancestrale et primitive, une mère en folie d'amour, impitoyable (...) Serait-elle l'emblème de la passion originaire, de la passion-mère, de la folie première et constitutive de l'amour humain ? » (p. 140).

La langue, l'amour, la mort, oui, c'est cela qu'Edmundo Gómez Mango, a cherché et peut-être trouvé dans son analyse de *La Célestine* : peut-être seulement car l'œuvre conserve une part suffisante de mystère et d'ombre, elle recèle tant de secrets, révèle tant de vertiges et d'écarts qu'elle échappe sans cesse comme cette Célestine horrible et enchanteresse tout à la fois, misérable et splendide, sordide et divine, insupportable et indispensable. Edmundo Gómez Mango, en s'attachant à elle, laisse-t-il entrevoir ce que la psychanalyse veut

1. Gómez Mango E., « Célestine », *Le présent de la psychanalyse*, n° 1, *Meurtre de la mère*, PUF, pp. 157-179. Toutes les citations se rapportent à ce texte.

dire pour lui ? Au-delà de la figuration qu'elle propose, l'analogie dérange : elle souligne le trouble, le scandale créé par la psychanalyse et qui ne doit pas être oublié.

De mes échanges avec Edmundo, je garde la mémoire vive d'un engagement analytique sans compromis, d'une pensée entière et insoumise aux effets du temps. C'est avec lui que mes doutes pouvaient s'apaiser, c'est lui qui maintenait l'exigence confiante de l'expérience de la cure. Son amour pour la langue s'y retrouvait mais il s'exaltait davantage dans sa passion pour la littérature. C'est peut-être ce détour qui lui permettait de dire son tourment.

Présentation de : Un muet dans la langue **à Bordeaux en présence de Jean-Philippe Dubois, Anne Serisé-Dupuis**

Jean-Claude Bourdet

J'ai lu votre livre comme on remonte un fleuve inconnu à la recherche d'une source qui se dérobe sans cesse. La contrée, parfois paisible, familière même, tumultueuse, tourmentée le plus souvent, sans concession en tout cas pour l'explorateur que j'étais, savait créer ce sentiment d'étrangeté relativement banal si on veut bien le reconnaître en soi. En tout cas j'étais obligé de quitter mes repères habituels, mes défenses théoriques ou métapsychologiques, mes automatismes d'analyste, prêts-à-porter, si faciles à revêtir pour s'engager dans un parcours dont il est toujours présomptueux d'imaginer la trajectoire.

C'est comme cela que votre livre s'est donné à ma lecture, comme une analyse qui se déploie. J'ai choisi pour en parler cette métaphore inspirée du livre de Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*, que vous citez en bas de page dans le chapitre sur le muet des mots.

Le muet c'est le poète, dit André Du Bouchet mais c'est aussi l'analyste qui, par son silence, son écoute « flottante », laisse advenir l'*infans*, l'énigme du muet dans la langue.

La poésie, la psychanalyse, la langue, ce sont les fils d'Ariane de votre livre.

« La langue (selon Novalis) est totalement libre et autonome », dit Gilles Jallet dans un essai intitulé *Le crâne de Schiller, la langue incomparable de la tête de mort*. Mais vous tempérez fortement, avec Freud, cette représentation idéalisante de la langue à laquelle aspire le poète. Vous nous montrez comment Freud « se méfiait » du langage toujours déformé par le refoulement, la censure, tout en en reconnaissant une autre dimension, celle d'une forme d'enracinement dans l'histoire du sujet et de l'espèce, qui permet le dévoilement des aspects sensibles du réel.

Cet aspect-là de votre travail m'est précieux car il se rapproche, je trouve, du rapport au langage poétique d'un poète contemporain que j'apprécie beaucoup et que vous connaissiez je crois, Antonio Gamoneda. D'origine espagnole modeste, il a su créer une œuvre originale, tardivement reconnue car un peu marginale par rapport aux mouvements poétiques en cours en Espagne. Pour Gamoneda, la poésie est « la création d'objets d'art dont la matière est le langage », art du temps, qui permet le maniement musical du langage et art de la mémoire, et plus précisément de la mémoire des sens, la syntaxe poétique est une syntaxe de la sensibilité et conscience d'une perte. Il se réfère à Aristote en tentant de « pénétrer dans le genre qui *manque de nom* ».

Il est très proche du thème de l'*infans* et de la mort qui parcourt l'ensemble de votre travail.

Vous ouvrez le chapitre « Entre les morts et les vivants », le poème, avec l'évocation d'une marche silencieuse à Montevideo, qui a lieu tous les 20 mai depuis 1984, en hommage aux disparus dont les noms résonnent un à un. (Cette scène m'a rappelé les 11 novembre de mon enfance avec la liste des morts pour la France déclamés dans le froid et le vent qui les emportait.)

Freud, dites-vous, a découvert l'ambivalence fondamentale vis-à-vis du mort aimé, découverte qui est aux fondements de la psychanalyse et la différencie radicalement de la psychologie. Le mort aimé est le héros, à la base de la fondation de l'idéal. Une fois intériorisé, il peut donner lieu à une forme de tyrannie du surmoi qui devient « avide de sacrifice et de mort ».

La métaphore qui trouve une de ses sources dans la sépulture de l'aimé serait pour Freud une activité de pensée qui « crée l'objet ou la scène psychique, ce n'est que dans un deuxième temps que cet objet

métaphoriquement créé pourrait être saisi par la pensée de façon conceptuelle », « on est à la frontière féconde entre le poétiser, l'activité de la pensée poétique et le théoriser, l'activité de la pensée conceptuelle ».

Alors vous posez la question : *à quoi bon la douleur ?* Énigme pour la psychanalyse qui l'a essentiellement abordée, avec Freud, sous l'angle de la douleur psychique du mélancolique dans son aspect productif je dirais, les lamentations. Mais il existe des douleurs muettes.

M'étant intéressé à la psychosomatique c'est un aspect particulier de la douleur, dans son expression négative qui se présentait le plus souvent sans bruit, le patient douloureux tombait malade plus ou moins gravement somatiquement, il restait confondu par sa souffrance, ne pouvant ni la penser, ni la parler, même dans ses formes primitives. Vous donnez cette image à la fois belle et terrible du « cri, de la lamentation, du gémissement de l'endeuillé » qui se transforme en chant, j'ajoute en poème, en l'associant, avec vous, à Alejo Carpentier, qui, dans *Les pas perdus*, voit la naissance de la musique.

C'est toute la question de l'accès à une forme psychique de la douleur, à une forme métaphorique qui deviendrait le point d'appui d'une représentation de la douleur, vous nous donnez des pistes avec la poésie, qui peut permettre de mettre en mots ce qui nous rend muet. « La douleur est à même la langue » dites-vous, à propos de la poésie de Juan Gelman, pour qui le poème *Lettre ouverte* vient dénouer cette douleur liée à la perte du fils. Poème de l'exil qui le pousse à chercher les « racines les plus profondes et exilées de la langue », dans l'enfance, dans « la mère-femme ». Vous nous entraînez alors, avec un autre aspect, oh combien complexe, du rapport que Juan Gelman entretient avec le passé et la tradition dans son expression poétique, vers le sacré et le mystique que Freud explore dans *Les nouvelles conférences*.

« Le chant commémore ses morts et célèbre la fraîcheur de la vie dans la tendresse native de sa langue ». C'est avec cette phrase qui condense le sens et la sensibilité de votre écriture que je terminerai l'affleurement de ce livre si riche qui reste à découvrir pour tous les lecteurs à venir. Encore merci d'être avec nous à Bordeaux en ce jours gris d'hiver pour réveiller en nous cet « *infans polyglotte* qui nous habite. »

Edmundo Gómez Mango : un subtil combattant

Élisabeth Cialdella Ravet

La rencontre avec Edmundo Gómez Mango constitue pour moi un événement psychique à l'origine de profondes transformations internes. Cet homme exceptionnel m'a encore davantage liée à l'APF, comme ce fut le cas pour de nombreux analystes de ma génération.

Chef de clinique en psychiatrie et professeur de littérature à l'université de Montevideo, c'était déjà un homme hors du commun avant de s'exiler hors de son Uruguay natal. Plus tard, il aimerait à dire que, bien que la précipitation de son départ l'ait contraint à n'emporter que très peu d'affaires, il avait absolument tenu à prendre dans ses bagages, comme un talisman, un exemplaire de la *Nouvelle revue de psychanalyse*. Il ignorait encore qu'une amitié profonde allait le lier à J.-B. Pontalis et que lui-même deviendrait une figure phare de l'APF.

Même en dehors de l'analyse ou de la supervision, comme lors des Samedi-débats, ou des invitations par le groupe de Lyon, l'écoute analytique d'Edmundo était extraordinaire. Il avait une vraie générosité qui le portait à toujours soutenir les analystes en formation, n'était jamais suffisant et ne montrait ni morgue ni arrogance envers les autres. Il avait d'ailleurs joliment appliqué au parcours de formation analytique le terme de *Bildungsroman*, inspiré de *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, où Goethe décrit la formation intime d'un individu qui se confronte avec la société, accepte la loi et le respect de la communauté et devient le type-même de l'homme idéaliste, capable de concilier l'art et la vie pratique, la vie privée et collective. Edmundo transposait au cheminement de l'analyste ce beau modèle humaniste. Ses inclinations profondes le portaient à percevoir avec acuité les liens entre littérature, poésie, philosophie, art, et psychanalyse.

Bien que je ne l'aie pas connu intimement, il me semblait marqué de manière indélébile du sceau de l'exil, habité par une puissante nostalgie de la perte de sa langue natale et de son *Heimat*. Il écrivit à plusieurs reprises que tout exilé se trouve obligé de vivre à la frontière entre deux langues, situation qui lui était source permanente de douleur, mais aussi de fécondité : obligeant à une activité de traduction constante, elle favorisait l'aptitude à la psychanalyse.

Edmundo Gómez Mango était habité par un combat de longue haleine contre toute forme de dictature et ses méthodes : l'exil, le meurtre, la torture et les disparitions sans retour ni sépulture. Dans *La place des mères*, il évoque la façon dont ces crimes enfantent des deuils impossibles. Ce refus explique pourquoi il était plus généralement opposé à tout système autoritaire et clos. Ainsi se positionnait-il contre la pensée lacanienne, en laquelle il lisait une volonté de dominer la psychanalyse. Pour lui, la célèbre expression « l'inconscient est structuré comme un langage » constituait une exagération et une déformation des métaphores linguistiques de la pensée freudienne, menant à une erreur fondamentale : confondre les patients avec des textes à déchiffrer. Pour Edmundo, ce qu'il se passe dans une séance d'analyse ne pouvait se réduire au seul élément langagier ou à l'examen d'un ensemble fini.

Et pourtant la langue, sous sa forme poétique, était son arme principale, sa manière subtile de résister. Ses livres, parus dans la collection *Connaissance de l'inconscient* (série Tracés) chez Gallimard, lui conférèrent une reconnaissance internationale qui lui permit de s'affirmer comme opposant aux dictatures d'Amérique du Sud qui suivirent celle de Franco en Espagne.

Sa seconde arme se fondait sur le pouvoir que la culture doit à sa richesse et à sa diversité. Profondément cosmopolite, il pouvait évoquer dans le même texte aussi bien les traditions amérindiennes que le *Traité des couleurs* ou le *Voyage en Italie* de Goethe.

Ses liens privilégiés avec J.-B. Pontalis ont potentialisé ce goût pour la langue et la littérature, et abouti à l'écriture en commun de ce merveilleux livre : *Freud avec les écrivains*¹. Le projet des deux auteurs était de montrer à la fois tout ce que la psychanalyse devait à la littérature et ce que son fondateur avait fait d'elle dans le cadre de sa pensée propre. Pour Freud, les écrivains étaient les devanciers de la connaissance et de l'expression des événements de l'âme.

Edmundo insistait sur l'importance des mots allemands *Dichter* et *Dichtung*, celui qui « invente », « imagine », « crée » et « fantasme », mais que traduisent plus succinctement « poète » et « poésie ». Il affectionnait particulièrement le texte de Freud « Un souvenir d'enfance dans *Fictions et Vérité* de Goethe »² qu'il évoque dans « Autour de Goethe »³. Il y rappelle qu'une autobiographie n'est pas calquée sur une prétendue vérité de faits réellement vécus. Bien plutôt, elle comporte un caractère imaginatif, une sorte d'approfondissement de celle-ci qui l'oriente vers une vérité plus haute, que seul peut atteindre l'écrit littéraire ou poétique : une vérité de sens. Pour le chercheur scientifique, le *Naturforscher* qui veut pénétrer l'intime de la vie psychique et la production de fantasmes, cette imagination est un vaste phénomène qui s'étend de l'œuvre du poète jusqu'au rêve diurne. Edmundo nous montre dans son œuvre à quel point le *phantasieren* était important pour l'élaboration métapsychologique de Freud. La *Dichtung* est l'élaboration psychique qui transforme les images sensorielles, les sentiments, les affections de l'âme humaine en images langagières, en un dire poétique qui préserve en lui-même la fraîcheur de ces expériences primitives premières. Elle est non seulement en intimité avec les « fantasmes de désir » de chaque individu, mais aussi étroitement liée aux légendes et mythes, ces vestiges déformés de fantasmes, de désirs et de rêves séculaires propres à des nations entières, voire à l'humanité.

Selon Edmundo Gómez Mango, le poète devient un allié du chercheur Freud : il équilibre et transforme sa « pulsion de savoir » en y introduisant le *phantasieren*. Il nous fait remarquer que Freud a eu le courage de faire entrer la figure du *Dichter* dans l'espace scientifique, à une époque où elle était tenue à l'écart par un milieu académique positiviste.

Shakespeare et Goethe représentaient pour Freud l'alliance idéale entre le *Dichter* et le *Forsher*. D'un côté, la langue shakespearienne est porteuse d'une énergie verbale qui donne à la langue une puissance inégalée. De l'autre, Edmundo nous montre que Goethe, avec son Faust, a conduit Freud au cœur-même de sa description du travail du rêve et au point nodal du rêve de la Monographie botanique, où s'entrecroisent d'innombrables cheminements de sa pensée. Le très beau poème de Goethe, *Selige Sehnsucht*, qui contient le vers « Meurs et deviens », a aussi inspiré la célèbre maxime de Freud : *Wo Es war, soll Ich werden*. C'est aussi l'influence du grand écrivain romantique qui inspire à Freud la conclusion de *Totem et Tabou* : « Au commencement était l'acte ».

Edmundo note l'adhésion de Freud à certaines idées de Schiller, comme dans cette lettre à Fliess :

« Un homme comme moi, ne peut vivre sans dada, sans une passion ardente, sans tyran. Ce type, je l'ai trouvé et lui suis asservi corps et âme. Il s'appelle psychologie et j'en ai fait mon but lointain, le plus attirant, celui dont je me rapproche depuis que je me suis heurté aux névroses »⁴.

Freud se serait également reposé sur une pensée schillérienne, lorsque sa fille Sophie mourut brutalement de la grippe espagnole, âgée de vingt-six ans et qu'il écrivit à Ferenczi : « Comme je suis profondément incroyant, je ne peux incriminer personne et je sais qu'il n'existe aucun lieu où l'on puisse déposer une plainte ». L'heure du « devoir éternellement le même » et « la douce habitude de l'être feront le reste, pour que tout puisse

1. Gómez Mango E. et Pontalis J.-B., *Freud avec les écrivains*, 2012.

2. Freud S., « Un souvenir d'enfance dans *Fiction et Vérité* de Goethe », 1917.

3. Gómez Mango E. et Pontalis J.-B., *Freud avec les écrivains*, 2012.

4. Freud S., Lettre à Fliess du 5 mai 1895.

continuer comme avant ». Dans cette phrase, il retrouve les souvenirs littéraires de Schiller autour du sentiment du devoir, de l'exigence éthique vis-à-vis des autres et la réconciliation avec la vie malgré la douleur de la perte⁵.

Certes, Edmundo affectionnait les textes freudiens dans lesquels apparaissaient des références aux écrivains, mais il aimait aussi particulièrement les petits articles périphériques qui ne participaient pas à l'édifice métapsychologique. Ceux-ci témoignaient pour lui d'une plus grande proximité avec l'inconscient, en particulier « Passagèreté » ou « Grande est la Diane des Éphésiens » un écrit dont le titre reprenait encore un vers de Goethe, où l'on retrouve le goût profond de Freud pour l'antiquité gréco-romaine, dont témoignait sa collection de statuettes. Dans le poème de Goethe, contrairement au récit biblique du même épisode⁶, l'artisan qui les fabrique ne se trouble pas face aux émeutes et à l'interdiction par Saint Paul de Tarse de réaliser des représentations des dieux antiques. En continuant son activité, il devient le symbole de l'indifférence du créateur à tout militantisme religieux.

Edmundo Gómez Mango se positionnait contre toute religion. Il était profondément laïque. Lors de nos réunions, je me souviens de l'avoir entendu dire à plusieurs reprises, à propos de la querelle entre Romain Rolland et Freud sur le sentiment océanique, que la dimension « mystique » devait être remplacée par le terme « laïque ». On peut de même déceler une pointe d'humour lorsque Edmundo se « penche sur le cas de Sainte Thérèse d'Avila »⁷, traduisant par jeu son opposition à la religion. Il en fait la résistante « par excellence », car elle était d'origine juive et dit de sa littérature mystique qu'elle est la plus belle des littératures érotiques car elle s'inspire de la convergence des cultures, à savoir des feux bibliques du *Cantique des cantiques*, de ceux de la tradition du Moyen-Âge, et des figures de la culture arabe. Il nous signale que de nombreux *conversos* en Espagne avaient trouvé là le moyen de résister à l'Inquisition dans une quête intelligente de Dieu.

Edmundo se référait souvent à « L'inquiétante étrangeté », le texte qui déploie le mieux l'existence de l'inconscient et de ses manifestations dans la cure analytique. L'*Unheimlich* y est rapproché de l'expression goethéenne : « Le royaume des mères », qui représente la mère primitive par excellence, porteuse de l'ambivalence essentielle de la vie et de la mort, de l'engendrement et de la disparition. Edmundo utilise les pensées freudienne et hoffmannienne pour lutter contre les conceptions heideggeriennes qui ont dominé la vie intellectuelle allemande pendant le nazisme⁸. Ces dernières idéalisant une toute autre vision du paysage natal, relation première et primordiale à une terre fermée sur elle-même, noyau dur du récit mortifère d'Hitler. Cette terre y est perçue comme le socle sur lequel s'édifie une identité close, qui dénie toute articulation signifiante essentielle du deuil et de la dette, pour seulement mettre en avant l'origine, source de la *Fremdenhass* : la haine de l'étranger. Le retour du natal dans la langue allemande du nazisme est une irruption violente du refoulé archaïque. On est bien loin de la douceur nostalgique de la *saudade* portugaise.

La nostalgie véritable, elle, en appelle aux traces anciennes qui apparaissent dans ce qu'Edmundo définissait comme la « vivance », en s'inspirant du terme romantique goethéen d'*Erlebnis*. Il s'agit d'un mot difficile à traduire, un de ces mots qui ont un éclat fascinant et qu'on entrevoit comme encore plus mystérieux dans la pénombre de l'entre-deux langues. Ortega y Gasset proposa le néologisme *vivencia*, que l'on traduit en français par vivance.

La « vivance » évoque des réminiscences vivantes qui surviennent lorsque la déroute des souvenirs permet de se rapprocher non d'une mémoire amnésique mais d'une mémoire réminiscente sans souvenirs, une *mnémè* remémorante originaire, où la perception et l'agir deviennent mémoire et où l'infantile se présente de lui-même.

5. Lettre de Freud à Ferenczi, 4 février 1920, S. Freud, *S. Ferenczi 1920-1933*, Calmann-Levy, 2000, p. 8. Les passages évoqués approximativement par Freud sont les suivants : « Dans le retour monotone des heures de service » (Schiller, *Wallenstein, Les Piccolomini*).

6. Actes des apôtres, 19, Paul à Éphèse.

7. Gómez-Mango E., « L'intime pensée », *La Place des Mères*, p. 120, p. 154.

8. Gómez-Mango E., « Une reprise perdue », *La Place des Mères*, p. 288.

Elle excite et éveille la puissance évocatrice et imaginative originaire de la langue, la liberté d'association des mots et des pensées, qui permet au sujet d'accéder à la parole dans la cure. C'est peut-être le contraste le plus saisissant de l'expérience du transfert : tout l'infantile est là mais ce que nous pouvons approcher par nos représentations conscientes est rare, fugitif et pour cela même précieux. La vivance, c'est l'expérience vécue qui semble rapprocher la réalité psychique des commencements et l'expérience des messages énigmatiques envoyés par l'autre. La « vivance freudienne » est à la fois expérience de l'autre et expérience de soi, dans le germe de la psyché naissante et la chair de l'enfance. Elle est l'acte charnel par lequel naît le psychisme.

On retrouve la vivance dans la passion amoureuse, sur laquelle Edmundo Gómez Mango a écrit un texte magnifique intitulé « Célestine »⁹. Il y évoque une amante qui s'abandonne totalement à l'être aimé : elle veut lui ressembler, paraître comme lui, être lui. Elle veut être dans l'autre plus qu'en elle-même et guette partout infiniment les signes de sa présence inexistante. La soumission amoureuse – qui atteint ici la souffrance masochique extrême – devient une mission : récupérer coûte que coûte l'enchantement de la tendresse infantile, s'égarer dans la mémoire de l'aimé pour se souvenir d'une enfance retrouvée. La joie érotique de s'égarer magiquement dans l'autre (l'idéalisation amoureuse) s'est transformée en douleur irrémédiable de s'être perdu à soi-même. Le moi ne sait plus où il est, divisé en lui-même et errant dans l'autre aimé quand ce dernier s'éloigne et l'abandonne. La passion est la plus mystérieuse, la plus fluide et la plus violente des contaminations. Elle est le revers de la prohibition du toucher. Elle ne peut admettre, surtout quand elle le dénie, son caractère factice voué à la mort et la finitude. Elle appelle le primordial du lien, elle résonne dans la folle angoisse d'Éros. Elle trouve en retrouvant. Elle est rappel, évocation du *furor* jouissif du maternel. L'idéal d'une plénitude pure et entière, brillante et sans faille, porte en lui la mort, l'exigence cruelle du sacrifice et la menace de castration. Elle recèle le fonds des sentiments négatifs et haineux qui pointent dans toute intimité et la sous-tendent. « L'amour est au deuil ce que la passion est à la mélancolie. »

Edmundo s'opposait en permanence à toute forme de haine, que ce soit dans la passion, qu'il décrivait magnifiquement, ou dans la guerre. Aussi restait-il profondément admiratif de la pensée freudienne qui ne s'était pas fermée à l'horreur de celle-ci, et qui avait eu le courage d'en analyser les différents mobiles.

Ce bref survol de l'œuvre d'Edmundo Gómez Mango montre à quel point il nous encourageait toujours à la relecture incessante des textes freudiens. Passer et repasser, traverser et retraverser ces textes est une modalité nécessaire à la vie interne du psychanalyste. Ma dette personnelle envers Edmundo reste immense et le deuil, douloureux. Il m'a permis de comprendre la psychanalyse, de mieux percevoir la présence et les tours de l'inconscient chez les patients, mais aussi en moi-même. Il m'a donné les ruses pour résister aux difficultés de la vie. Enfin il m'a ouvert à d'autres cultures et m'a permis de renouer avec les voix venues d'Espagne, qui vibraient au fond de mon inconscient mais que j'avais pendant longtemps réduites au silence.

9. Gómez Mango, « Célestine », *La place des mères*, 1999.

Cher Edmundo

Françoise Dejour

Cette lettre pour vous dire combien je – nous – sommes tristes de votre disparition, mais surtout pour vous remercier infiniment de l'héritage que vous nous laissez et de cette belle transmission de la psychanalyse. J'alterne le « je » et le « nous » car je n'écris pas seule cette lettre, les collègues de Lyon m'accompagnent en pensée.

Un week-end d'octobre 2016, nous vous avons invité à travailler avec nous autour de certains de vos écrits. En amont, nous avons préparé ce week-end pendant un an sur six soirées de travail. Nous étions dix : Claude Arlès, Sandrine Boivin, Loïc Brancart, Valérie De Oliveira Burnier, Hélène Do Ich, Nathalie Janas, Françoise Laurent, Isabelle Pays, François Royer et moi-même. Ils se joignent à moi pour cet hommage. Nous avons eu un grand plaisir à préparer votre venue à Lyon.

Durant ces deux journées, Jacques Le Dem et Jean-Claude Rolland ont généreusement accepté de partager ce moment de travail avec vous. Fafia Djardem, notre secrétaire du groupe à Lyon de l'APF, en fit une belle introduction. Ce fut un moment formidable. Notre groupe d'organisation a découvert vos profondes attaches à la littérature et la psychanalyse – en écrivant « attaches » je pense à « port d'attache », à l'Uruguay votre pays natal. Vous y étiez professeur de littérature, psychiatre et psychanalyste. La dictature vous a fait fuir. Cet exil est tellement présent dans vos livres. Ce long chemin vous amènera à Paris et à l'APF. Un voyage qui parcourt votre pensée et vous en faites l'analogie avec le voyage analytique de la cure. La cure est un voyage, un exil et avec les langues, la langue parlée, celle de la mère, de l'amour, du transfert. La littérature, la poésie, le *poïesis*, terme qui vous est si cher, la psychanalyse avec Freud et tous les auteurs, romanciers, philosophes, psychanalystes... vous accompagnent, vous discutez sans cesse avec eux ; Freud avec les écrivains, Freud avec vous, vous avec eux, une correspondance des pensées. Cette correspondance psychique tisse votre œuvre. Je pense en vous écrivant à *L'enfant aux rats*, un souvenir d'enfance de l'écrivain Uruguayen Francisco Espínola, *Las ratas*, que vous avez traduit et analysé comme une scène infantile, un rêve, la scène primitive. Vous nous avez fait découvrir une poétesse, Alejandra Pizarnik ! Quelle émotion à la lecture de sa correspondance avec León Ostrov son psychanalyste. Vous avez préfacé ce livre en 2015, analysé ce transfert avec son analyste, décrit cette femme, poète, son histoire et sa douleur.

Je reviens un peu sur ma rencontre avec vous, une histoire de tous, analystes en formation à l'APF, l'histoire de nos transferts.

Lors de mon entrée à l'APF, j'ai participé pendant deux ans au groupe d'accueil que vous animiez avec Marie-José Célié. Vous nous avez fait parcourir l'histoire de l'APF depuis la scission avec Lacan. J'entendais une certaine nostalgie, vous nous avez fait partager votre enthousiasme à travailler à l'APF et votre engagement. Comment ne pas avoir envie de nous y engager à notre tour ? La transmission commence dès le premier jour. Vous nous racontiez discrètement un peu de votre histoire personnelle en évoquant votre parcours d'analyste. Votre formation littéraire a nourri celle de l'analyste. J'insiste : ce groupe d'accueil fut important pour moi, riche de rencontres et de liens avec des collègues. Et nous avons toujours plaisir à nous remémorer ces moments.

J'aimais parler avec vous lorsque nous nous croisions à Paris, vous étiez toujours à notre écoute, vigilant, bienveillant, soucieux de nous. Vous nous demandiez des nouvelles de notre parcours, où nous en étions dans notre formation. Nous parlions librement avec vous, avec aisance.

Edmundo, vous nous manquez, nous n'oublierons pas votre voix chantante, mélodieuse, nous lirons et relirons vos textes. Ils nous aident à avancer, à penser, à écouter nos patients. La transmission de la psychanalyse est assurée. Enfin oui ! Comment vous dire encore merci pour ce texte (pour moi, fondateur) écrit récemment « La formation d'une expérience ». Je vous cite : « La formation analytique est toujours exil : de la médecine, de la pédiatrie, de la philosophie, de la littérature, de la psychiatrie, de la théologie, de la psychologie.... L'analyste en formation est un exilé : ayant perdu une patrie, il va à la recherche d'une origine exclue qui est à la fois promesse d'une terre inconnue ». Ce texte m'accompagne dans la poursuite de ce long chemin du devenir analyste, de l'être, comme l'est celui d'une cure.

La vie continue, la psychanalyse, notre travail, nos rencontres et débats avec nos et vos collègues à l'APF et les autres.

Vous êtes « vivant » en moi, en nous.

Notes pour une intervention que je n'ai pas pu faire au débat de Laurence Kahn et Jorge Canestri (samedi 8 décembre 2018)

Edmundo Gómez-Mango

Je voudrais saluer d'abord les derniers livres de Laurence Kahn, si importants pour le débat psychanalytique français et européen. En s'appuyant sur une étude précise de la littérature psychanalytique de l'après-guerre aux États-Unis, produite en grande partie par des psychanalystes qui ont dû s'exiler en fuyant le nazisme, elle caractérise la tonalité générale de plusieurs tendances de pensée qui se sont développées au sein du mouvement psychanalytique contemporain. (Je ferai surtout des commentaires sur *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*).

J'ai trouvé très intéressant le travail de contextualisation historique qu'elle nous propose, de ce qu'on a appelé la « psychologie du moi », ou des courants qui ont accentué le rôle de l'« intersubjectivité », ou de la « narrativité ». Laurence Kahn y voit un affaiblissement de la métapsychologie freudienne, de la dynamique du transfert. Elle critique cet appauvrissement généralisé du conflit tragique œdipien et de son corrélat sexuel infantile. Le psychanalyste engagé dans le transfert entend le *polémos* affectif, tout en évitant d'être emporté par lui. L'« empathie » peut troubler l'écoute analytique et sa capacité à accueillir authentiquement la douleur, les affects du patient. Elle propose de revenir aux sources de la pensée freudienne, pour y trouver un renouveau, une revitalisation de la pensée métapsychologique, toujours nécessaire au maintien en vie d'une praxis critique de la clinique.

Maintenir donc vivante la théorisation de la psychanalyse et revenir sans cesse au « conflit psychique », fondateur de l'humain. Laurence Kahn s'adonne à cette tâche. Elle conteste les tendances qui essaient de le refouler ou réticents à reconnaître la vivacité, le caractère pulsionnel « sauvage » ou primitif, du sexuel infantile. Les premiers psychanalystes qui s'occupent des rescapés, des victimes de la Shoah, ont eu, bien sûr, le grand mérite de le faire. Mais ils ont été traversés par de fortes tendances à méconnaître le fondement tragique de la douleur psychique. *L'Ego Psychology* essayait d'aider ces personnes dévastées par la violence inouïe de la « psychose de masse » du nazisme, par le renforcement du moi, par le rétablissement des fonctions rationnelles de l'individu souffrant face à la menace du chaos. L'adaptation du moi à la vie sociale et à la réalité devenait presque une consigne. Ils négligèrent ainsi les aspects de la douleur psychique de chaque individu, toujours soutenue par le conflit pulsionnel inconscient.

Je ne peux que me joindre à Laurence Kahn dans ses vœux. C'est ce que l'APF et ses fondateurs ont soutenu : ne jamais abandonner l'essentiel du legs freudien. La *Nouvelle revue de psychanalyse*, dirigée par cet inlassable remueur de la pensée, J.-B. Pontalis, était, elle aussi orientée par ce désir de raviver sans cesse la « nouvelle » science, en la confrontant au « nouveau », au « neuf », découvert par les sciences humaines contemporaines.

La pensée originnaire de la psychanalyse est profondément marquée par la figure d'Œdipe, l'homme tragique. Freud a trouvé en lui une sorte d'incarnation, de révélation à travers le langage poétique de la tragédie, du conflit psychique. Il signalait, en la découvrant à la source de ses rêves les plus singuliers, sa valeur universelle.

Il est remarquable que l'itinéraire freudien, qui commence avec l'homme Œdipe, le Tyran, à Thèbes, exilé tragique parce qu'il court sans le savoir vers sa perte, en croyant qu'il atteindra son salut, se termine déjà vers la fin, avec un autre exilé, l'homme Moïse, selon lui l'Égyptien, rédempteur du peuple juif et fondateur de la loi. Laurence Kahn rappelle la pensée de Jean-Pierre Vernant, ce grand historien et anthropologue et son formidable travail de déconstruction de ce qu'on tenait pour le « miracle grec ». Il a exploré les liens existants

entre la *polis*, la cité, et l'instauration de la démocratie athénienne. Il nous a ainsi dévoilé comment le tragique était à la fois une représentation littéraire – qui n'a pas pu se répéter dans l'histoire de la littérature – et une production sociale de la démocratie athénienne. La tragédie, cette formation inédite de la culture grecque, avait été précédée par une avancée inouïe de la pensée humaine. À partir du mythe, à travers la philosophie première ou philosophie « poétique » – parce qu'elle s'exprimait par le poème ou par le fragment – les ébauches de la pensée scientifique, mathématique et historique, se sont développées, constituant un véritable socle de la civilisation. Il ne s'agissait pas d'un miracle, mais d'une des plus belles réalisations de la communauté des humains. L'aube d'un procès fondamental de la vie de l'esprit.

La recherche de Laurence Kahn va encore plus loin dans son effort de penser « historiquement » les modifications, souvent profondes, de la théorisation et de la pratique psychanalytique de cette époque. Le mal fait par le nazisme à la psychanalyse est beaucoup plus étendu. Il fait partie de l'œuvre de destruction de la barbarie nazie contre toute manifestation culturelle. Le rappel que Laurence Kahn nous propose de la figure et de l'œuvre de Karl Schmitt, est exemplaire. Le projet nazi ne consistait pas seulement à abolir le système des lois qui réglait la vie sociale allemande, mais à nier jusqu'à la valeur de toute loi. Il opposait au jeu démocratique traditionnel de la vie institutionnelle, sa théorie politique d'un état total, qui concentrait tous les pouvoirs dans la figure du chef suprême, reconnue dans la personne même de Hitler. Le « principe du Chef », la *Führerschaft*, c'est le Chef lui-même.

On sait maintenant que la collaboration de Schmitt et de Heidegger a été durable et persistante. Ils adhèrent le même jour au parti nazi (le 1^{er} mai 1933). Ils participèrent tous les deux à la « commission pour la philosophie du droit », jusqu'à la fin du régime.

Laurence Kahn se confronte alors avec la pensée de Heidegger, l'intellectuel nazi qui a essayé de justifier radicalement la politique du Troisième Reich. Non seulement par sa participation active au mouvement national socialiste pendant l'épisode funeste du Rectorat mais aussi par la tentative obsessionnelle de donner un fondement de type idéologique à la violence la plus extrême.

L'auteur cite les travaux d'Emmanuel Faye, publiés en 2005 et qui n'ont pas eu, je pense, encore la résonance qu'ils méritent, au moins dans le milieu psychanalytique. Faye explore aussi historiquement la pensée de Heidegger. Il évoque de nombreux philosophes et historiens allemands nazis contemporains pour comparer et préciser leurs différents apports. Il montre comment l'adhésion de Heidegger au nazisme s'accompagne d'une réflexion soutenue qui traverse toute son œuvre. Dans ce sens, la notion de « peuple », de communauté nationale allemande, dépasse les limites d'un simple nationalisme exacerbé. Le « nous » des Allemands, selon Heidegger, renvoie à l'existence authentique enracinée dans le fonds historique du peuple. Cet enracinement dans la terre et le sang de l'existence de la communauté se transforme en une mission, en un destin. L'existence propre, authentique, appartient toujours, selon lui, à la communauté. L'existence individuelle ne vaut rien à côté du *Mit Dasein*, l'être en commun. Ce « soi-même authentique » commun est séparé par un abîme du « moi-je » superficiel du sujet. C'est uniquement le peuple allemand qui est appelé par le projet politique nazi, excluant tous les autres. Par là s'introduit la notion délirante et raciale du principe *völkisch*. C'est seulement par l'appartenance à la race aryenne (inventée de toutes pièces par le « mythe nazi ») que le peuple « philosophe » allemand devient une communauté élue, la seule capable de dialoguer avec les Grecs, la seule à pouvoir parler la vraie philosophie de l'Être.

Enfin, un autre aspect essentiel du nazisme et de la philosophie heideggérienne qui le soutient, qui a fait énormément de mal à la psychanalyse et à toute l'œuvre de civilisation, se manifeste dans l'immense trouble qu'il a introduit dans notre rapport à la mort. C'est pour cela que la Shoah est une véritable atteinte, non seulement au peuple juif, mais à l'humanité tout entière. Heidegger le dit lui-même dans des mots si difficiles à lire et à entendre : « L'agriculture est aujourd'hui une industrie motorisée, dans son essence la même chose que la fabrication des cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'anéantissement, que le blocus et la

réduction de pays à la famine, que la fabrique des bombes à hydrogène ». Ce n'est pas la science et « la technique » (comme le suggèrent souvent Heidegger et ses disciples) qui ont permis et construit les chambres à gaz, mais le National socialisme nazi auquel il n'a jamais renoncé et qu'il n'a pas non plus condamné. Heidegger, dans ses « Conférences de Brême » [1949], en vient à se demander si *vraiment* les juifs – mais tout autant les dégénérés et les « demi hommes asiatiques de l'est » – étaient *capables de mourir*. « Meurent-ils ? Ils périssent. Ils sont tués. ». Et le philosophe existentialiste de l'« être pour la mort » explique ensuite : « Mourir signifie cependant – je souligne – porter à bout la mort dans son essence... La mort appartient au *Dasein* de l'homme qui survient à partir de l'essence de l'Être [...] L'homme peut mourir, si et seulement si, l'être lui-même s'approprie l'essence de l'homme dans l'essence de l'être... »...

Ce jargon est-il encore de la philosophie ? Il est en tout cas la manifestation d'un antisémitisme extrême, d'un déni – d'un « négationnisme » – insoutenables. Dans les « camps de la mort » nazis il n'y avait pas des morts, mais des cadavres. Pour les « ennemis », les « étrangers », les déracinés, les « sans-*Heimat* », il n'y a pas de relation à la mort. Ils ne connaissent que la « cadavérisation », ils sont des morts déchets, des morts superflus. C'est la terrible blessure provoquée par le nazisme et ses philosophes qui atteint notre rapport humain à la mort.

Encore un mot à propos de la poésie et de la pensée, motif que Heidegger a voulu confisquer. Son commentaire de Hölderlin, n'a fait qu'utiliser l'œuvre du grand poète pour développer sa « métaphysique » de l'« être-là » et ses convictions politiques nazies. Laurence Kahn instaure dans son livre un riche dialogue avec Kertész, un des écrivains de langue allemande qui a persisté dans sa tâche d'écrire, après Auschwitz. Il l'a fait en élaborant ce qu'il appelle une écriture atonale. D'autres écrivains ont aussi relancé l'inépuisable travail de la poésie. Paul Celan, malheureux interlocuteur de Heidegger, qui a toujours attendu en vain un mot de « reconnaissance » venant du « maître », l'a fait avec sa poétique de la « contre-parole ». On a trouvé parmi ses notes la transcription d'un paragraphe de Heidegger qui commente un mot de Nietzsche : « L'Allemagne n'a produit qu'un seul poète à part Goethe : Heinrich Heine – et en outre un juif... ». Ce mot jette (poursuit Heidegger¹) une lumière étrange sur le poète Goethe. Goethe-Heine, « le » poète de l'Allemagne. Où se trouve Hölderlin ?

Goethe, l'auteur du *Divan occidental – oriental* et l'inventeur de la notion de la « littérature mondiale », était un vrai « étranger » pour le philosophe du national socialisme. Heine, poète juif allemand, ne lui inspire aucun commentaire. Goethe et Heine ont toujours été « avec » Freud.

1. Les citations de Heidegger proviennent du livre de Emmanuel Faye, *Heidegger. L'introduction du nazisme dans la philosophie*, Albin Michel, 2005.

L'exil et le poème Hommage à Edmundo

Laurence Kahn

Le jeune uruguayen, interne en psychiatrie et professeur de littérature, préparait un concours pour devenir « chef de clinique ». Il écoutait tout au long des journées les délires paraphréniques, fantastiques, fabuleux et exubérants comme des mythes, les constructions systématiques, soutenues par une conviction sans faille des paranoïaques ; il entendait les schizophrènes et leurs « salades de mots », hantés par les hallucinations auditives qui venaient parfois du dehors, ou qui se formaient sur les lèvres de celui qui en même temps les écoutait. Le soir, déjà chez lui, il lisait des poèmes de Baudelaire à voix haute, il essayait de les dire ensuite en espagnol, il voulait reproduire le rythme et la musique du poème original dans celui qu'il traduisait. L'échec inévitable l'encourageait, et quand il ressentait dans la langue espagnole un peu de la musique baudelairienne, quand il pouvait d'une certaine façon chantonner Baudelaire en castillan, il était gagné par un soulagement calme et apaisant.

Edmundo fut un homme énigmatique en sa profondeur même. Silencieux, retenu, il était pénétré de la passion du *Dichter* et de la détermination d'un voyageur s'embarquant chaque fois vers l'énigmatique. Poète, psychanalyste, rigoureux lecteur des œuvres, il était de ceux qui, à l'aube, dans le silence de la ville, allait à la rencontre de cette espérance : que les vocables soient capables de faire vaciller les abscisses et les ordonnées de nos intelligences si effrayées par l'excès. « Les mots qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d'eux ». Ce vers de René Char, cité par lui, dit combien à ses yeux la tâche du psychanalyste était proche de celle du poète : fréquenter ce « trop », cet immaîtrisable, mettre son expérience à l'épreuve de l'étrangement inquiétant, circuler en bordure du sauvage.

C'est cela que Edmundo aimait tant chez Hölderlin, de n'en jamais finir avec l'étonnement fondamental. Et qui l'a lié si profondément à J.-B. Pontalis dès le jour de 1971 où il découvrit la *Nouvelle revue de psychanalyse* sur les rayons d'une librairie de Montevideo : cet idéal de la vie de l'esprit, qui cherche à évoluer sans cesse, à s'animer d'elle-même dans le questionnement de son contenu autant que de sa forme. J.-B. comme lui ne concevaient la chose psychique que comme mouvement, passage, traduction en langages incertains d'eux-mêmes, oscillations entre langue maternelle et langue de l'exil. « La langue est un organe d'exploration du réel, elle est un palpeur, un pseudopode perceptif et sensible avec lequel l'enfant et plus tard l'analysant et l'analyste explorent le monde », écrivait Edmundo et c'est ainsi qu'il comprenait le recours de Freud aux poètes dans les moments cruciaux de sa découverte : la saisie d'une vérité de la vie psychique que le poète doit à son courage d'avancer vers l'inconnu qui l'attire et l'effraie, et qui devient l'âme même du *phantasieren*.

L'amour de la solitude d'Edmundo fut sans doute la forme de son amour des commencements, quand l'hymne poétique à son orée dit « l'étreinte passionnée du mot et de la chose, les noces de la sensibilité de la langue et de l'énergie irradiante du monde », quand cette parole se fait en même temps rupture et continuité, quand elle a dans le même moment les accents du trône et le rythme de la vie joyeuse. « Pourquoi le poème intéresse-t-il le psychanalyste ? Pourquoi le poème semble-t-il parvenir à une parole essentielle, originaire, qui trouve en lui le pays natal que les autres formes littéraires ne peuvent atteindre que plus rarement ? » demandait Edmundo Gómez Mango qui rendait hommage à Pierre Fédida. L'*infans*, le muet qui nous habite, n'est-il pas notre plus intime contrée ?

Ainsi la force du travail d'Edmundo a-t-elle été d'explorer inlassablement la relation entre l'activité remémorante du transfert, la puissance imaginative originaire de la langue et la liaison fantasmatique qui débouche parfois sur la beauté de l'œuvre. Rien de sentimental ni de brumeux dans cette vue sur la création où la « vivance » - ce mot inventé par lui pour traduire *Erlebnis* - s'inscrit dans le plus vif de l'activité du sexuel infantile, au carrefour du dynamisme autoérotique et de « l'effroi auquel le désordre de la pulsion sexuelle expose l'âme enfantine ». Le trouble psychique est là, *polémos*, une guerre dont le territoire fut d'abord le tremblement du corps de l'enfant au contact de l'autre, puis ce que l'agir de l'infantile dans le transfert réincarne comme de « petits éclairs dans l'actuel, qui rejoignent en l'intensifiant le reflet du passé », ce qu'enfin la civilisation tente de recomposer : tantôt sauvagerie destructrice, tantôt transmutation pulsionnelle ; tantôt « délicatesse éthique » du repentir, tantôt exacerbation des idéaux de pureté menant au carnage ; toujours défi silencieux de la perte.

Certes, à ses yeux, le *lento* du rythme analytique renâcle-t-il parfois face au tohu-bohu des mots, car les mots peuvent être trompeurs et saisir au lieu de dessaisir. C'est lorsque « la tendance générale de méconnaissance langagière se renverse qu'on accède à une expérience qui la dépasse, qui touche et éveille la masse des sensations sans paroles de la mémoire affective ». Des moments où la chose muette se laisse deviner et où l'inouï au sens propre surgit.

Mais que l'analyse se mette à l'épreuve de la poésie pour soutenir l'étonnement ou pour répondre du désemparement infligé à l'esprit, que ce fût là l'âme même de sa quête, de son inlassable curiosité, de son amour de l'écriture puisant à la même source que sa quête d'analyste – ou plutôt à la même rage au sens où Ponge, qu'il aimait tant citer, parlait de la « rage de l'expression » – ne dit rien d'Edmundo, l'homme soucieux de la souffrance humaine. « Combien de folie dans le monde ! » m'écrivait-il à la fin d'un de ses messages de Président. « Je serai au Centre Minkowska avec mes pauvres réfugiés jusqu'à 14 h. Après quoi nous pourrions nous rencontrer. » Car, oui, ils étaient devenus pauvres, ces réfugiés, au fil du temps, depuis le moment où, pourchassé par la junte militaire uruguayenne, ayant dû fuir en toute hâte son pays natal, Edmundo fut introduit au centre Minkowska par Georges Daumézon. C'est là, dans cette consultation de langue espagnole qu'il assura sans relâche jusqu'à sa retraite, que s'exprimait son implication politique, à la mesure de sa dignité et de son éthique. Il y vit le profond changement des patients réunis dans la salle d'attente au cours de ces années. Et il a témoigné à plusieurs reprises de la désolation nouvelle qui affectait les exilés. Alors qu'au début il rencontrait, parmi les immigrés hispaniques venus comme main-d'œuvre, des enfants de l'exil de la guerre civile espagnole et des exilés du cône sud de l'Amérique latine – des Argentins, des Chiliens, des Uruguayens chassés par la violence des dictatures -, dans les dernières années il ne recevait que très rarement des réfugiés politiques. Peu à peu, le Centre Minkowska n'accueillit plus que des sans-papiers originaires du nord de l'Amérique latine – de la Colombie, du Pérou, de l'Équateur et du Venezuela : des pays qui, après avoir appliqué au pied de la lettre le modèle économique du libéralisme capitaliste, voyaient leurs sociétés s'effondrer.

« Pendant ces dernières années, l'étranger qui se tenait là, à la consultation, devant moi, n'avait pas d'existence sociale, ou celle-ci était minime. C'étaient des parias de la modernité », écrit Edmundo qui n'a pas de mots assez cinglants pour dire l'ironie effrayante et inconsciente qui a conduit les pays méditerranéens d'Europe à nommer l'opération destinée à garder leurs frontières de l'« invasion » des clandestins venus d'Afrique *Opération Ulysse*. Les misérables navigateurs de ces traversées mortelles, disait-il, ne s'apparentent en rien au héros du retour. La nécessité de fuir la famine et la maladie barre précisément le chemin de la nostalgie, comme le besoin barre la route au désir douloureux de retrouver le lieu natal. Pas de place ici pour le *nostos*, pas plus que pour l'hospitalité. Ces parias, ces « déboutés » ne connaissent que la désolation, celle qu'Arendt décrit si soigneusement – et Edmundo la cite fréquemment.

Sa critique de la « superstition idéologique », celle qui insuffle la haine de l'étranger comme cause de tous les maux, sa crainte d'un retour à bas bruit de mesures dont l'odeur totalitaire pourrait à nouveau envahir l'air, la profondeur de déracinements que tout rapproche de la « superfluité » de l'humain abandonné, ces formes de perte du sol s'accordaient à peine avec ce qu'il élaborait de la rupture engendrée par l'expérience de l'immigration qu'il connut : celle d'une tension essentielle entre l'homme qui parlait en français et le Montévidéen qui rêvait en espagnol. Double vie qui ne se résout jamais dans un deuil, car tout ce qui a été abandonné par le migrant – les lieux, les liens sociaux et affectifs, les idéaux, les habitudes, la langue – est certes perdu, mais la vie de cet objet nostalgique se poursuit dans l'ailleurs lointain. La douleur de la nostalgie est celle-là : que ce qui a existé dans le passé, si intensifié par l'absence, demeure comme espoir futur d'hypothétiques retrouvailles, source de la rêverie, parfois de la création.

Mais là ne s'est pas arrêté pas son engagement. Edmundo Gómez Mango, qui n'ignorait rien de ce qu'opposition politique veut dire, s'y frotta autrement lorsqu'il accepta d'être Président de l'APF et ce fut un plaisir pour moi d'être son Secrétaire scientifique. Certes, cette collaboration dans son Conseil ne fut pas exempte de disputes car accorder la vie d'une société psychanalytique avec l'entreprise asociale de la cure est une gageure. Mais Edmundo était un compagnon de travail généreux, dont l'amitié et la solidarité permirent toujours de surmonter les obstacles.

Durant les deux années de sa présidence, nous avons ainsi partagé un même projet, on pourrait même dire un « programme de lutte » – il me parlait aussi de « manifeste combatif » – contre ce « masque de la résistance à la psychanalyse » qu'est la professionnalisation. Dangereusement liée à « l'affaiblissement de la rigueur métapsychologique », sa tendance empirique risquait, selon lui, de transformer la méthode en une technique et de dépouiller la pratique analytique de son caractère libre et incertain. C'est ainsi que vit le jour le cycle de conférences *Temps et narration*, qui s'inscrivait dans une solide tradition de l'APF : celle de maintenir le dialogue ouvert entre les psychanalystes et d'autres chercheurs des sciences humaines. Daniel Arasse y prononça sa dernière conférence, sur *La légende de la Vraie Croix* de Piero della Francesca, dont l'intensité conduisit Edmundo à lui rendre vivement hommage dans « L'émotion poétique ».

La perte est cruelle et il est douloureux d'admettre que cette voix s'est éteinte. Elle nous disait la constante traversée de cet homme en bordure de ce que le langage, en nous octroyant la parole, nous fait perdre à tout jamais. Traducteur des *Fleurs du mal*, il le demeurait quand il écrivait : « Le livre et moi, nous sommes seuls, et peut-être encore plus quand il s'agit d'un recueil de poèmes. Pas de personnages, pas de récits ou d'histoires, rien que des mots emportés par leur chant ». Il fut ainsi l'admirable passeur de l'œuvre de Juan Gelman, ce « primitif du langage, sculptant ses vers dans la pierre, peignant des images avec ses mains sur les parois rocheuses ». Dans cette caverne, écrivait Edmundo, résonne sa voix, « mélange de tant de voix, langue de tant de langues, déformant des vocables, les entrechoquant » pour dire les disparus, les enfants disparus. Pour approcher, comme le fit autrement Edmundo, « la vérité humaine ».

Merci à toi, cher Edmundo, d'avoir, comme Gelman, si bien « gratté nos tympan d'entendeur ». Autour de toi, nous aussi, nous murmurons un adieu ininterrompu.

Les citations sont issues de « L'infantile en langues », *Annuel de l'APF*, PUF, 2010 ; « L'enfant aux rats », *La mort enfant*, Gallimard, 2003 ; *Freud avec les écrivains*, avec J.-B. Pontalis, Gallimard, 2012 ; « La première fois », *Annuel de l'APF*, PUF, 2014 ; « Géologies du langage », *Documents & Débats* n° 62 ; « La clairière des mots », in F. Gantheret, J.-M. Delacomptée (dir.), *Le royaume intermédiaire : psychanalyse, littérature autour de J.-B. Pontalis*, Paris Gallimard, 2007 ; « Le muet des mots », *Un muet dans la langue*, Gallimard, 2009 ; « La désolation : l'étranger à la frontière de l'inhumain », *Les Temps Modernes*, vol. 629, n° 1, 2005, pp. 234-247 ; « Pour une clinique de la désolation », in M. Sassolas (dir.), *Conflits et conflictualités*

dans le soin psychique, Toulouse, Erès, 2008 ; « L'émotion poétique », *Un muet dans la langue* ; « Lettre de présentation du cycle de conférences "Temps et narration" », 4 déc. 2002 ; « L'Argentin Juan Gelman, poète des "disparus" », trad. de l'espagnol en collaboration avec Gilberte Gensel, *Le Monde*, le 20 janvier 2014 <http://america-latina.blog.lemonde.fr/2014/01/20/largentini-juan-gelman-poete-des-disparus/> ; « Freud, le Dichter et la vérité humaine », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 2012.

« *La culture elle-même* »

Leopoldo Bleger

Pour Edmundo

Edmundo avait la rare capacité de faire tenir ensemble la force de l'engagement avec le pouvoir d'une véritable parole, une capacité qui lui permettait d'élever le combat désespéré de « *las madres de Plaza de Mayo* » à la hauteur de la tragédie grecque.

Je suis souvent revenu à ce livre, à ce texte en particulier, « La place des mères », pour tenter de saisir le secret qui lui permettait de nouer, en un seul fil, le combat politique, la saisie psychanalytique et un lyrisme sans emphase.

C'est peut-être pour cela que sa rencontre avec la poésie de Juan Gelman et son destin était en quelque sorte inévitable. Gelman respirait la poésie, son destin *était* la poésie bien qu'il n'ait pas hésité à s'engager à fond dans la lutte armée. Si Gelman n'hésitait pas à tordre la syntaxe de la langue castillane pour faire entendre sa voix, Edmundo avait réussi à s'en tenir à la syntaxe de cette endiablée de langue française qu'il aimait tant, en exploitant toutes les ressources. Comment ? En écoutant, simplement : ainsi cet intraduisible « la place des mères », qui joue sur le double sens en français du mot « place » et l'assonance du mot « mères » avec le mois de mai pour rebaptiser la « Plaza de Mayo » (tour de force impossible dans la langue d'origine !). Cette place où aujourd'hui encore, tous les jeudis en début d'après-midi, des femmes, un fichu blanc sur la tête, tournent autour de la Pyramide de Mai pour réclamer l'apparition en vie de leurs disparus. Plus de quarante ans après ! Une demande impossible dont Edmundo a su trouver le modèle chez Antigone.

La rédaction de la *Nouvelle revue de psychanalyse* ne s'est pas trompée qui avait mis ce texte en ouverture de son numéro « Les Mères » en 1992 !¹

Edmundo, comme bien d'autres collègues latino-américains, a été très travaillé par la répression et la situation des pays de la région. On ne le rappellera jamais assez : dans ces pays, la politique traverse tous les aspects de la vie quotidienne, la politique est partout. En fait, c'est tout autant le cas en Europe de l'ouest et en France – sauf que l'on voudrait croire qu'il existe des espaces plus ou moins autonomes vis-à-vis de la politique. Par politique j'entends la lutte idéologique, économique et, au fond, la lutte de pouvoirs qui se livre principalement à l'avant-scène de la vie sociale et gouvernementale, mais qui déborde sur tous les autres aspects de la vie.

Le politique traverse tous les espaces de la vie en société. On peut vouloir croire que les espaces sont, sinon étanches, du moins séparés : qu'on le veuille ou pas, notre pratique d'analystes – autant le positionnement de l'APF que notre positionnement personnel – sont aussi politiques.

Politique, psychanalyse et littérature : Edmundo ne voulait lâcher aucun de ces fils.

Dans son livre, les mères sont plus un motif qu'un thème, elles se présentent chaque fois sous une forme différente : les Folles, les Furies, les Euménides, les Heures, les Fileuses, les Mélancoliques, la Mère nature, entre autres. Comme le dit Edmundo, ces figurations de la mythologie, de l'art et de la religion « ne se confondent pas avec *ma* mère, mais c'est bien en elle qu'elles m'ont frôlé ».

1. Le texte a été repris tel quel dans le livre qui porte le même nom, *La place des mères*, avec un nom différent « Que tu aies le corps », traduction donc de la première section de l'article dans la *NRP* « Habeas corpus ». Je cite ici d'après le livre.

Son recours aux œuvres littéraires et culturelles ne vise pas une psychanalyse appliquée. « Pour tenter d'éclairer des notions et des expériences psychanalytiques, écrit-il, [...] je ressens le nécessité de m'exiler hors du cadre conceptuel de la psychanalyse ». Mais, en fait, comment s'arrange-t-il dans ce texte pour faire entendre l'enjeu politique depuis un point de vue psychanalytique ? Parce que, je pense, seul un psychanalyste pouvait écrire ce texte. D'abord, en faisant ressortir toutes les figures fortement condensées dans celle des mères de la Place de mai comme, par exemple, celle du cortège funéraire. Mais surtout en soulignant celle de la Place elle-même, lieu de la fondation civique. La place, écrit Edmundo, « ouvre la cité au ciel et à l'origine ». C'est le principe de la cité par opposition à la raison d'État, transgressant l'intimité de la douleur. De nouvelles Antigone, donc, que ces « Mères [qui] rappelaient que le dialogue avec les morts est un des lieux culturels constitutifs de la cité, et nécessaire à sa survie ».

Force tragique des enjeux, ces enjeux de la culture entendus dans le sens que Freud leur donne dans son livre sur le malaise. C'est le soubassement de toute vie humaine. Non. Pas un soubassement. Une partie toujours présente dans la vie de chacun, sauf que l'on choisit souvent de ne pas le voir. En ce sens, la figure des Mères de la Place de mai devient une figure essentielle de la vie psychique, autant que de la vie politique.

Les facettes multiples de ces figures mythiques – de tragédie : des Furies, des Grâces, des mères en colère, en furie, sont portées par une idée de sainteté. « Elles devenaient mythiques ». Mais surtout celle de la figure de la mère pour tout un chacun, et de la folie maternelle : « les Soucieuses, les Soigneuses, les Séductrices, les éveilleuses » du premier amour.

Edmundo cite une lettre à Ferenczi où Freud écrit que « pour chacun de nous le destin prend la forme d'une femme ». C'est bien ça, le destin et sa dimension double : piège de la névrose de destin (vouloir se croire avoir un destin, même néfaste) et enjeu.

Je soupçonne les textes d'Edmundo d'être tous animés et soutenus par ce lien à la culture. Ces textes rendent audible la dimension du tragique qui se cache dans la vie quotidienne.

Dans « La parole menacée », deuxième chapitre du livre qui prolonge le premier, Edmundo se propose un défi pour la pensée : la question du travail analytique dans les dictatures en Amérique latine et plus particulièrement la relation de la séance analytique avec la réalité, la réalité de la séance analytique elle-même.

Et une fois encore c'est la référence à la culture, entendue ici comme système symbolique, qu'Edmundo repère comme enjeu. La terreur d'état des années 1970 dans plusieurs pays d'Amérique latine fonctionnait sur un triple recours : la torture, la disparition et l'exil. Edmundo avait dû lui-même quitter l'Uruguay, au début de l'année 1976, pour échapper à la répression de la dictature militaire.

Si la torture vise la destruction psychique de la personne victime, son effet se décuple au niveau social. C'est une scène en partie secrète ou du moins dérobée aux yeux de la société et son effet n'en est que plus dévastateur. Edmundo remarque que des figures ancestrales, archaïques, ressurgissent dans l'affrontement entre bourreau et victime, un affrontement qui vise le secret de penser. La haine du secret est aussi une folle volonté de tout contrôler, de tout voir.

Et c'est probablement ici que se dégage l'enseignement fondamental de la manière dont Edmundo aborde le problème. Difficile de supposer à la pratique de la torture un projet – ou la visée d'un effet. De même – et la comparaison a quelque chose de choquant – on ne peut pas imaginer les mères de la Place de mai mesurant d'emblée l'impact et la portée de leur acte.

Car le bourreau ne porte pas seulement atteinte à la personne qu'il torture, mais il s'attaque aussi à l'un des éléments constitutifs du corps social, le secret de la pensée – le secret de l'*activité de penser*.

La disparition « prétend tuer la mort en faisant disparaître les morts ». La ville est ainsi peuplée d'une présence spectrale. Quelque chose qu'un écrivain – Ricardo Piglia – a su rendre perceptible dans un des romans des années de l'après-dictature argentine : *La ciudad ausente*. Avec la disparition, on l'a vu avec les mères de la Place de mai, l'atteinte aux symboles est plus évidente. Ce sont les rites et les cérémonies de l'adieu, si liés à la possibilité du deuil. Juan Gelman, lui aussi, a eu à endurer la disparition de son fils, tué par les militaires en même temps que sa belle-fille, enceinte : l'enfant fut donné à des militaires en Uruguay. Les militaires argentins, si solidaires, n'hésitaient pas à donner les enfants des mères qu'ils tuaient à des couples d'autres pays. Gelman a bataillé pendant des années jusqu'à retrouver sa petite-fille en Uruguay. À Montevideo, une foule a célébré leurs retrouvailles. Edmundo le rappelle dans son livre *La poésie de Juan Gelman et l'appel des disparus* (Myriam Solal éditeur, 2001).

Edmundo ne manque pas de rappeler que, avec les « disparitions », les répresseurs argentins prolongeaient ce que les nazis faisaient avec les prisonniers désignés NN destinés à « l'exil de toute mémoire ».

Étrange condensation de sigles. NN sont les initiales qui désignent les personnes disparues, c'est le *nomen nescio* (je ne connais pas le nom) des latins. Par une de ces condensations dont l'histoire a le secret, les mêmes initiales désignaient les prisonniers que les nazis voulaient voir disparaître. C'étaient, pour eux, les initiales de *Nacht und Nebel*, nuit et brouillard, dont Alain Resnais s'est servi pour nommer son documentaire. Suivant une logique de sinistre dérision, ce serait une allusion à des vers d'un opéra de Wagner !

« L'exil, écrit Edmundo, est le troisième volet de la triade tyrannique ». Non seulement le départ concret de milliers de personnes, souvent des familles entières, obligés de s'exiler pour éviter la torture et la disparition, mais aussi l'exil intérieur, de tous ceux qui, opposants au régime, ne purent pas partir se mettre à l'abri et qui ont vécu ces années dans un silence oppressant. Avec eux, comme avec les disparus, « disparaissaient et s'exilaient des fragments, des pans entiers de la vie psychique et historique des familles et des institutions ». L'exil intérieur se payait aussi de l'intériorisation de certains mécanismes répressifs, des mesures d'autoprotection.

La terreur d'état visait certainement une profonde modification de la vie culturelle, sociale et politique, visait à modifier la langue même, et son utilisation, « sa fonction de signification » comme le rappelait Julio Cortázar dans un texte qu'Edmundo cite.

Face à la terreur, la psychanalyse se tient sur la crête de la croyance à la force et à l'efficacité de la parole. Edmundo nous le rappelle : « Le champ psychanalytique, comme toute autre région de la pensée, a été sérieusement menacé ». C'est là qu'on mesure autant la force de la chose inconsciente que la fragilité de sa pratique sous la forme de la cure psychanalytique.

C'est la langue « à sa source », écrit Edmundo, qui a été touchée par la terreur langagière d'état, et elle a dû trouver des voies détournées.

Pour Edmundo ce tryptique de la terreur d'état (torture, disparition et exil), vise « la mise à mort des symboles de la mort et de son langage » (rites funéraires, cérémonies d'adieux, nomination, reconnaissance de mort) puisque « le langage symbolique est la seule issue pour le travail de deuil que la mort impose à l'homme et à sa culture ». Le deuil est ce lieu où s'entrecroisent le plus personnel et son inscription sociale. Pour Edmundo, « la problématique du deuil traverse, et fonde, peut-être, la culture elle-même ».

C'est donc en cela, en « la culture elle-même » que se découvre le fonds archaïque de la mythologie, de l'art et de la religion comme produits de la culture mais aussi comme « culture elle-même ». Ces figures archaïques qui surviennent aussi sur la scène analytique, la cruauté des idéaux, le déni de la mort et la culpabilité. La séance, écrit Edmundo, risque alors de devenir une séance de l'actualité.

Les textes d'Edmundo posent une question : jusqu'à quel point ce qu'on appelle « situations d'exception », – dictatures, régimes de terreur – sont-elles l'exception ? Ne peut-on plutôt penser que les situations d'exception mettent en évidence une potentialité de toute société humaine et, partant, de la vie psychique de tout humain ? Autrement dit : situation d'exception avec des « affects » d'exception ? Ou plutôt question de degré, d'intensité ? Est-ce la même généalogie ? La question reste ouverte. Mais la voie sur laquelle nous met Edmundo est particulièrement riche : c'est sur le terrain des symboles et de la culture que se joue une partie essentielle de la chose. Les sociétés d'Europe occidentale, qui semblent de nos jours à l'abri de cette terreur, ont bien montré tout au long de leur histoire que cette potentialité est virtuellement toujours à l'œuvre.

Évocation du poète

Milagros Cid
(Asociación Psicoanalítica de Madrid)

J'ai fait la connaissance d'Edmundo Gómez Mango au cours d'un *Council Meeting* de la Fédération Européenne, à Oslo. Nous étions tous deux, à l'époque, Présidents de nos Sociétés respectives.

Notre langue maternelle commune, ajoutée à ma proximité de l'APF, a favorisé d'emblée une communication fluide entre nous.

Profitant de la pause déjeuner nous décidâmes de faire une promenade jusqu'au port et d'y prendre quelque chose, comme un moyen de pouvoir parler librement en espagnol et de nous déconnecter des épineux sujets institutionnels. Guillermo Bodner nous accompagnait. D'origine uruguayenne, c'était un ami d'Edmundo depuis les temps de la faculté de médecine et mon ami aussi car nous nous trouvions fréquemment en contact, puisqu'il était alors le Président de la Société espagnole de psychanalyse.

Ce n'était que le début du mois de novembre et bien que froid, le temps était particulièrement clair et dégagé. L'atmosphère était calme, à peine entrecoupée par les cris de quelques mouettes voraces.

Nous marchions tous trois, comme perdus dans nos propres pensées. Un couple de splendides adolescents scandinaves regardait la mer en échangeant des confidences certainement amoureuses. Edmundo fit un commentaire sur leurs regards, au bord de la rêverie et la folie.

Sa phrase me frappa. J'eus l'impression qu'il avait trouvé les mots pour nommer quelque chose de la magie de ce moment, propice à la rêverie et, probablement en connexion avec des impressions sensorielles et affectives antérieures, de la magie d'autres moments, d'autres lieux, d'autres personnes. Admirablement résumés. *Al borde del ensueño y la locura*. Je connaissais déjà le psychanalyste. Je découvris alors le poète.

Lorsque plus tard il vint, invité par ma société, à Madrid, nous parler du muet dans la langue, j'eus l'impression de bien comprendre ce qu'il disait, non seulement à partir de la théorie et de son expérience clinique mais aussi avec l'éclairage de mon souvenir d'Oslo. Ce souvenir fragmentaire est demeuré comme une trace mnésique pour moi, associé aux éléments sensoriels et affectifs du moment, certainement favorisés par la situation d'immersion dans un groupe de langue étrangère, non familière et comme échappé de la familiarité de la langue maternelle et le bref retour au familial.

Dans son article « Un muet dans la langue » (2007), E. Gómez Mango fait référence à la reviviscence de l'*infans*, muet, soumis à une langue qu'il ne peut comprendre. L'intraduisible des langues, y compris de notre propre langue, demeure en nous comme quelque chose d'irréductible au monde et à la langue des adultes : cela resurgit dans les séances, laissant l'analyste muet, incapable de nommer ce qu'il éprouve à ce moment. Le primitif, ce qui ne se peut dire en mots, est souvent connoté par le visible et le contemporain.

Dans cet article, l'auteur considère le primitif comme une figure freudienne du psychique qui représente à la fois la poussée pulsionnelle et le refoulement, ainsi que... « la temporalité spécifique, propre au psychisme humain, où coexistent l'actuel et l'inactuel, le plus éloigné dans le passé et le plus proche, dans le présent. »

À l'occasion d'une activité scientifique de l'APF où nous nous sommes retrouvés, il m'a offert son livre, *La mort enfant* (2003), récemment publié. Le titre énigmatique m'a fait penser à un poème de Gustavo Adolfo

Bécquer, un auteur romantique espagnol, souvent et injustement considéré comme un poète mineur, à l'usage des adolescents. Peut-être, surtout, à l'usage de ceux qui ont le regard au bord de la rêverie et la folie...

Edmundo connaissait, bien sûr, parfaitement l'auteur et son œuvre. Nous sommes tombés d'accord pour le considérer comme notre Schiller en langue castillane et nous sommes plus à réciter à l'unisson quelques uns de ses poèmes vibrants.

Un poème impressionnant parlait de la mort d'une fillette et de l'impact de cette image. Edmundo me confia alors que si, en écrivant le livre, il avait pensé à ce poème, il aurait bien pu en inclure quelques passages.

Dans ce beau petit livre, il évoque le sentiment d'*Unheimlichkeit* éprouvé à la vue d'enfants mexicains photographiés morts et le sentiment inquiétant du doute : sont-ils morts ou vivants ? À partir de ces premières images il reprend la question de l'originaire, du « pays natal », de l'inquiétante étrangeté et de la haine de l'étranger, qui resteraient suspendus comme dans un « hors temps », surgis du déni du deuil lié à la dette, en rapport avec les origines, et avec l'assomption de la culpabilité.

Le sexuel infantile et la pensée freudienne circulent comme un fil conducteur tout au long de son œuvre. Le substrat poétique des écrits de Freud fournit à l'auteur la possibilité de sa permanence, de ces mots qui savent trouver les traces du primitif, de l'originaire, du sexuel infantile.

À l'occasion d'une autre de ses venues à Madrid pour une activité scientifique, nous avons pu nous promener avec une bonne amie, également psychanalyste, écrivaine et poète, bien connue à l'APF, Manuela Utrilla. Nous avons flâné dans le vieux Madrid, découvert des coins secrets et dégusté des vins et des tapas. Nous avons parlé des exils, du pays et de la langue, des thèmes si familiers pour eux deux.

Pendant les dictatures latino-américaines, un grand nombre de psychanalystes, surtout des Argentins, des Uruguayens aussi, se sont installés à Madrid. D'autres Espagnols, aussi, formés à l'étranger, qui sont revenus avec le retour de la démocratie, contribuant à enrichir et à complexifier notre société, encore jeune et hésitante. Nous avons également évoqué alors l'exil préalable d'Espagnols dans des pays latino-américains, où tant d'intellectuels avaient trouvé protection et accueil. Ceux qui fuirent vers la France eurent moins de chance. Ils avaient échappé à la répression franquiste pour tomber dans l'horreur nazie. Franco avait demandé au régime nazi que la nationalité leur fût retirée, qu'ils fussent considérés apatrides, ce qui se traduisit par le voyage sans retour dans les camps d'extermination d'un grand nombre de combattants républicains prisonniers, une situation occultée – comme tant d'autres crimes – par le régime franquiste.

Tant d'épisodes tus et condamnés à l'indicible, tant d'exils rendus muets...

Dans « Les temps de l'Exil » (2007), Edmundo se livre à une réflexion subtile sur l'action de l'exil sur le psychisme, il compare l'exil à un Janus biface. Une face du côté du primitif, des origines, et l'autre assujettie aux avatars du vieillissement et de la temporalité chronologique. Dans le sillon de son habituelle interrelation avec la littérature, il s'en réfère à Borges et à son *Borges y yo* (1960), où celui-ci décrit admirablement le phénomène du double et de la mélancolie, des sujets qu'Edmundo considère partie prenante de la vie de l'exilé.

Son éclat littéraire et son harmonieuse articulation entre pensée psychanalytique et littérature – qui emboîtent, en quelque sorte, le pas à Freud, cet écrivain et ce lecteur infatigable – se reflètent dans ses nombreux écrits, où le fond poétique est une constante.

Que ces mots sur sa personne et sur son œuvre rendent hommage à l'écrivain et au poète, dont le souvenir est resté pour moi associé à un moment ineffable, d'une lumineuse intensité.

Traduit de l'espagnol par Gilberte Gensel

Edmundo, celui qui a habité poétiquement ce monde

Athanasios Alexandridis

Un personnage de la « Renaissance »

Le vers de Hölderlin, « ... mais poétiquement habite l'homme sur cette terre »¹ pourrait résumer la vie d'Edmundo Gómez Mango. Comme Freud, il a continué « à faire entrer dans l'espace du savoir scientifique la figure du *Dichter*... il a fait du poète un des interlocuteurs majeurs de son œuvre. Il reconnaissait dans la *Dichtung* un accès privilégié à la vérité psychique »². Comme Schiller, il croyait que « l'intelligence doit être tolérante et souple, il faut qu'elle soit capable de laisser venir les idées qui affluent, qu'elle ne les rejette pas trop tôt, et qu'elle puisse tenir compte de leur relation, de leur éclairage mutuel ». Comme penseur de l'esthétique, il était intéressé par « ... La « folie intérieure », le déchaînement d'un torrent chaotique d'idées ou des représentations, une sorte de « sublime » de la nature intérieure de l'homme (qui) frappe le créateur qui est confronté par son immensité, sa grandeur. Il le rapproche du destructif, du terrible, de la menace d'une déliaison infinie, d'une fuite imparable des signes et des traces. L'artiste-poète côtoie l'informe, l'irreprésentable, le sans nom, le sans figure. L'art moderne, l'avant-garde, retravaille selon Jean-François Lyotard l'idée du sublime, dans le défi de l'artiste qui essaie de « présenter l'imprésentable ». Comme psychanalyste, il savait que ce qui présente l'imprésentable c'est la Mort. Il lui fallait une stratégie pour la faire y apparaître, il a créé une *nouvelle pièce* : la *mort enfant* !³ Edmundo, à cheval sur le *chiaroscuro* de la condition humaine, avide de voir l'obscur revenir au premier plan et donc renaître dans le psychisme, persuadé de l'« éternel retour » – suivant la conception plutôt freudienne que nietzschéenne – je l'imagine faire sien le proverbe de la Renaissance *Serio ludere* : jouer sérieusement... « montrer patte blanche à ces gardiens de cimetière qui se drapent dans la prétendue dignité de leur discipline et, au nom d'un triste savoir, veulent qu'on ne rie jamais devant la peinture ».⁴ Ajoutons de notre côté : ni devant la psychanalyse !

De la « mort enfant » à la « mort mère »

« Jouer » est une notion-clef pour comprendre la mouvance psychique d'Edmundo. Jeu infantile, jeu théâtral. *To play a play*. Winnicott, qui est, peut-être, l'analyste le plus mentionné – à part Freud et les compagnons de l'APF – dans ses écrits, lui en indique les moyens et Hamlet, à propos duquel il nous a offert des remarques incisives, lui fournit l'astuce : il faut une scène de meurtre pour transformer le théâtre en trappe à souris. La scène est celle de l'extermination des rats, un souvenir d'enfance en 1904 de l'écrivain uruguayen Francisco Espínola (1901-1973)⁵. Le petit enfant est témoin de la jouissance sadique de la servante pendant l'extermination des rats et, comme tout témoin, il s'identifie passivement aux victimes-rats et activement au meurtrier en tuant lui-même sa petite sœur dans le ventre de sa mère. La scène est fondée sur le fantasme inconscient « de l'enfant mort », enfant tué par un frère ou un parent emporté par un désir haineux. Amour et Haine, Éros

1. Hölderlin F., *Stuttgarter Ausgabe*, II, 1, 372 et suivants ; *Hellingrath*, VI, 24 et suivants.

2. Gómez Mango E., J.-B. Pontalis, *Freud avec les écrivains*, Gallimard, 2012.

3. Gómez Mango E., *La mort enfant*, Gallimard, 2003.

4. Arasse D., *On n'y voit rien*, Coll. « Folio essais », n° 417, Gallimard, 2003, p. 13.

5. Espínola F., « Las ratas », *Cuentos*, Publicaciones de la Universidad, Montevideo, 1961.

et Thanatos, Œdipe et Archaïque, tous les couples fondamentaux sont là pour satisfaire un analyste, pour « faire progresser » une analyse, mais pas assez pour notre Edmundo. Car Edmundo n'est pas que d'ici, il est aussi de là-bas. Ici n'est pas un pays ; ici, c'est la culture européenne. Là-bas, c'est le continent du « réalisme magique » !

Aux fondements d'« ici » on trouve la tragédie antique, prototype et paradigme, non seulement du théâtre, mais aussi du fonctionnement psychique ; « le grec *skené*, signifie d'abord tente, demeure, lieu protégé pour abriter les masques, les acteurs, les machinistes ; mais aussi une façade tournée vers les gradins ; celle-ci devint, progressivement, le *proscenium*, façade décorée, peinte, mobile, dont souvent le motif principal était un palais⁶, lieu tragique de l'accouplement sexuel et du meurtre. Le mot scène qui désignait ainsi originairement ce qui se cache, qui s'abrite, évolue vers sa signification contraire, la façade qui montre et ensuite l'espace ouvert où se déploie l'action dramatique... La scène psychique peut ainsi être envisagée comme la façade qui cache un secret et qui montre un décor, comme le lieu scénique où viennent se dérouler les « scènes psychiques. Elle peut être pensée comme le lieu qui fait *apparaître* ». ⁷

Cette façon de « dompter » l'archaïque en le reformulant par le rationnel est retrouvée dans de nombreuses variantes plus ou moins réussies de la philosophie occidentale, ainsi que dans le modèle de la première Topique freudienne. Pourvu que la façade tienne bien ! Mais Edmundo, tel un spectateur de l'ancien théâtre de Delphes – le seul dans l'Antiquité qui n'avait pas de façade pour permettre au spectateur d'admirer l'abîme du gouffre de Delphes – regarde simultanément la scène et l'abîme. Sur scène, il voit l'enfant mort, l'infanticide, fondement de la tragédie princeps *Œdipe le tyran*, de la formation psychique et de tous les meurtres qui vont suivre. Dans l'abîme, il voit son double, la « mort enfant », fondement de la créativité psychique à partir de l'irreprésentable.

J.-B. Pontalis écrit : « Un double, ce n'est pas un *alter ego*, ce n'est pas un jumeau, ce n'est pas un ami, ce n'est pas quelqu'un qui vous protège comme un ange gardien, c'est même tout le contraire. La figure du *Doppelgänger* est inquiétante, menaçante, mieux vaut ne pas la rencontrer... Le double : une figure maléfique, porteuse de la folie, de la mort, qui nous entraîne bien au-delà de ces brefs moments d'inquiétante étrangeté que chacun peut connaître ». ⁸

Cet « au-delà de ces brefs moments d'inquiétante étrangeté que chacun peut connaître » serait pour Edmundo Gómez Mango la manifestation de la fragilité narcissique quand l'excès d'excitation du corps enfantin côtoie la menace de son anéantissement, quand une sensation « non-familière » surgit sans raison apparente et semble se confondre avec la douleur d'exister. D'après moi, il s'agit d'une condition dans laquelle le psychisme fonctionne uniquement au niveau quantitatif⁹ et un acte psychique¹⁰ est nécessaire pour la survie de l'individu en tant que sujet. L'acte serait un clivage du moi qui dénierait l'événement douloureux et qui accepterait la réalité pénible et insupportable.¹¹ Mais de quelle réalité s'agit-il et sous quelle forme ? Le moi clivé oscille entre perception et non-perception et se rapproche de l'*Unheimlich* qui chancelle entre le vivant et l'inerte, entre les images vacillantes, les Apparitions, les *Fata Morgana*... matériel qu'un occidental d'ici aurait mis du côté du rêve ou de l'hallucination, non de la pensée. Mais, on l'a déjà dit, Edmundo est aussi de là-bas, du continent du « réalisme magique ».

La caractéristique de cette littérature, dont Gabriel García Marquez est peut-être le représentant le plus connu, est l'introduction d'un élément irréel dans la réalité ordinaire et la création d'une néo réalité dans laquelle

6. Croiset A. et M., *Manuel de la littérature grecque*, Paris, Fontemoing et Cie éditeurs, 1900.

7. Gómez Mango E., *La mort enfant*, Gallimard, 2003, pp. 150-151.

8. Gómez Mango E., J.-B. Pontalis, *Freud avec les écrivains*, Gallimard, 2012, pp. 228-229.

9. Alexandridis A., *Le psychosoma infantile*, L'Harmattan, 2017.

10. Khan L., *L'écoute de l'analyste. De l'acte à la forme*, PUF, 2012.

11. Gómez Mango E., *Ibid.*, pp. 13-15.

l'élément introduit fonctionne comme les éléments réels. Edmundo introduit dans le roman de la métapsychologie l'élément irréel de « la mort enfant ». Il nous invite à une nouvelle narration de ce mythe fondamental qui relie « mort » et « enfance » à la façon des poètes tragiques qui « inventaient », pour chaque nouvelle représentation d'une tragédie, un nouvel élément suggérant une relecture « contemporaine ».

La forme « la mort enfant » est empruntée à un rituel mexicain qui date de plus de deux siècles et « qui consiste à peindre les enfants morts en habits de fête afin qu'ils soient accueillis dans la maison céleste. Le contraste est douloureux : d'une part, la peau mate, les cernes, le visage inanimé, les lèvres entrouvertes, sans souffle ; de l'autre, le brillant du décor, les pierreries, les colliers et les bracelets de perles, les palmes et les fleurs... Sont-ils morts ou vivants ? Dorment-ils ? Sont-ils des somnambules ou des images de rêve, de souvenir ? Ils sont des étrangers, des « nativités » dans la mort, des figures qui semblent vouloir ressusciter magiquement dans l'image peinte... Et nous-mêmes, comme eux devant la mort, nous éprouvons l'angoisse de l'enfance, inépuisable, qui ne s'éteint jamais ».¹²

Une de caractéristiques du réalisme magique est de nous « hypnotiser » en tant que lecteurs afin de renoncer à la compréhension cognitive de l'élément magique – à propos duquel souvent il n'y a pas d'information concernant sa nature et sa provenance – et nous pousser à le sentir par la sensorialité. « Et nous-mêmes, comme eux », porteurs de l'angoisse inépuisable de l'enfance, avec « l'angoisse des yeux »¹³, devant cette « nature morte » – d'après le français ou cette *still life* d'après l'anglais – qui nous regarde¹⁴, nous nous ouvrons au sublime de l'horrible et à l'horrible du sublime : nous voyons les *Ur Mütter*.

« Les Mères représentent l'activité même de la génération des formes, l'incessante formation et transformation de la vie, le dépérissement et le renouvellement. Elles sont les proto-figures de la mort. Les Mères goethéennes nous apparaissent comme des *Ur Mütter*, les mères primitives qui sont porteuses de l'ambivalence essentielle de la vie et de la mort, de l'engendrement et de la disparition ».¹⁵

Que serait une mère avec « la mort enfant » dans ses bras ? Ce serait « la mort mère », point de lieu, point de temps. Ces sont ces « mères-non mères » que j'ai vu souffrir à cause d'un « enfant non-né », femmes diagnostiquées par les gynécologues comme souffrant de « stérilité psychogène ». Porteuses d'un clivage archaïque, une faille réactivée par les successifs séismes d'une fertilisation *in vitro, ex vivo*, elles venaient, désorganisées, épuisées, portées par la rage. Rage, dernier « barrage contre le Pacifique » de la dissolvante pulsion de mort, rage pour ce corps réifié qui « tuait ça », pour ce psychisme impulsif qui « voulait à mourir ça », pour tous les autres qui avaient « ça sans le mériter ». Leur douleur chronique non mentalisée avait appauvri leur langage et leur fantasmatisation.¹⁶ Leur folie était enkystée dans leur corps, à la façon des « somatoses » décrites par Michel de M'Uzan¹⁷ comme psychoses du soma, équivalentes aux psychoses de la psyché. Ce qui restait de leur psychisme fonctionnait au mode opératoire de la pensée concrète et monotone, pour ne pas dire atone. Souvent elles étaient inconsciemment porteuses d'un trauma transgénérationnel, soit familial (maladie physique ou mentale, discrimination sociale) soit collectif (une guerre civile, un exil ou un génocide)¹⁸. Elles ont mis tous mes efforts thérapeutiques en échec doucement, gentiment, dans une affirmation négative du genre « *I would prefer not to* »¹⁹ et m'ont mis dans une inertie de mort-vivant, a *still life*, tandis qu'elles restaient calmes,

12. Gómez Mango E., *Ibidem*, pp. 7-10.

13. Férida P., *Par où commence le corps humain : Retour sur la régression*, PUF, 2000.

14. Didi-Huberman G., *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Éditions de Minuit, 1992.

15. Gómez Mango E., J.-B. Pontalis J.-B., *Ibidem*, p. 74.

16. Alexandridis A., « Psychopathology and psycholinguistics of pain », *Beyond the Mind-Body Dualism*, International Congress Series, Volume 1286, 2006, pp. 152-156.

17. De M'Uzan M., *Aux confins de l'identité*, Gallimard, 2005.

18. Alexandridis A., « Trauma and Genocide », 2nd IAGP International Research Congress on : Trauma and Crisis, Thessaloniki, Greece, 14-17 June 2019.

19. Pontalis J.-B., « L'affirmation négative », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 2, *Dire non*, 2000, pp. 11-18.

presque apathiques. Heureusement, au cours du travail avec ma première de ces patientes j'ai eu la rêverie d'être un enfant mort dans ses bras et le vécu intense de cette situation a provoqué en moi la reviviscence de la « mort enfant » à travers la mort d'un camarade de classe à l'âge de six ans. Cet événement a effectué l'entrée de la mort du même et de moi-même, dans mon enfance. Après l'analyse de ce matériel je lui ai proposé et par la suite aux autres – car la situation « mort enfant-analyste » se réalisait presque dans tous les cas – la construction d'« être une mère d'un enfant destiné à la mort ». Celle-ci a accouché des interprétations concernant la stérilité comme un sacrifice pour protéger l'enfant à jamais né de la mort : elles devenaient la « mort mère » pour empêcher la « mort enfant ». Cette image qui les rendait « mères en deuil » leur a permis de se réanimer car la douleur atroce de l'enfant non né, de leur enfance souvent avec une « mère morte », de leur progéniture souvent stigmatisée ou exterminée, a passé le barrage entre le soma et la psyché et a frayé la voie pour un chant funèbre, un *Kaddish* pour un enfant qui serait pas né²⁰ ; chants funèbres²¹ et parfois rituels funéraires mélangeant le chagrin avec les joies perdues de la vie et le mariage manqué (souvent restitué par l'habillement du défunt), investissant Thanatos par l'Éros, provoquant l'érotisation, voir l'incarnation de leur psychosoma infantile et adulte, en somme une fantasmatisation qui a ouvert la possibilité de procréation, d'adoption ou de renoncement serein à l'« enfantement ».

Le chant est existence (*Der Gesang ist Dasein*)²².

Culture et civilisation

Comment *exister* quand on est conscient de la perte définitive de cet espace pré linguistique utopique ? *Être* en deuil ou en mélancolie ? Par quelle voie viendrait la solution ? Par les deux si j'ai compris un petit quelque chose de la leçon d'Edmundo Gómez Mango. Deuil *et* mélancolie ! Le deuil créerait un « terre-un » dans lequel le moi et l'autre « vivant » pourraient se voir, dans la lumière, dans le *chiaro*. Un champ « natal » où le sujet pourrait entendre le chant de l'autre et l'autre pourrait « *par-être* » dans le moi sur la voie du Même. Le deuil, c'est une culture. La mélancolie maintiendrait à jamais la relation avec l'ombre du défunt qui tomberait sur le moi, créant un *scuro*, une crypte²³ de nous-mêmes et de l'autre, une *a-topia* qui nous enchante par le chant des sirènes et nous attire sur la voie de l'**Unheimlich**. À être et à n'être. La mélancolie, c'est la Civilisation.

20. Kertész I, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, Actes Sud, 1995.

21. Gómez Mango E., « Le chant de la douleur », *La Place des Mères*, Gallimard, 1999, pp. 228-264.

22. Rilke R.-M., *Les Sonnets à Orphée*, Aubier, 1943, coll. « Bilingue », p. 151, cité par Edmundo Gómez Mango, *La mort enfant*, Gallimard, 2003, p. 225.

23. Torok M., Abraham N., *L'Écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 1978.

Edmundo Gómez Mango avec les écrivains : premiers repérages

Françoise Neau

Dans *Freud avec les écrivains* (Gallimard, 2012), Edmundo Gómez Mango et J.-B. Pontalis ont mis en œuvre un projet partagé : montrer ce que la psychanalyse – et Freud en particulier – devaient à la littérature, à laquelle selon eux « il n’a cessé (...) de reconnaître sa dette ». Les auteurs n’ont pas cherché à y proposer une étude approfondie de ces alliés précieux et revendiqués, mais « à décrire la relation que Freud avait entretenue avec eux et eux avec lui », des auteurs vivants.

En leur empruntant avec audace ce titre, je voudrais évoquer le compagnonnage fervent et constant d’Edmundo avec les écrivains – certains écrivains. Le lecteur pressé les rencontre presque à chaque page dans ses livres et ses articles, au plus vif d’une réflexion théorique ou d’un questionnement clinique, auxquels ils introduisent, qu’ils alimentent, déplacent, ou inachèvent... Sans essayer de faire de la littérature en écrivant sur la psychanalyse, sans appliquer la psychanalyse à la littérature, il ne cesse de les « confronter » l’une à l’autre, de les « entrecroiser », selon ses mots, qui disent l’éclairage réciproque, la mise en présence effective. Très loin d’user de la littérature comme d’un élément de décor, d’un supplément d’âme ou d’une vignette clinique, Edmundo Gómez Mango s’engage dans la confrontation entre deux pratiques du langage qui ont pour trait commun de ne pas se réduire à leur fonction de communication. Il y insiste, nourrit en partie sa réflexion et sa pratique psychanalytiques de cette évidence-là. Et pour nous qui le lisons, l’engagement dans cette voie aiguë, j’avais écrit *aiguille*, nos oreilles d’analyste et de lecteur (puisque nous lisons aussi avec nos oreilles, la poésie surtout).

Il faudrait certes entreprendre le tracé détaillé des voies nouvelles qu’Edmundo Gómez Mango a frayées dans ces relations entre psychanalyse et littérature, des décennies durant, en dialogue avec J.-B. Pontalis, mais à sa manière. Il faudrait en reporter le tracé sur une carte actualisée de ces croisements, promesses, alliances : à l’APF nombreux sont ceux qui explorent les concordances et dissemblances, voire les différences de nature, entre psychanalyse et littérature, selon des chemins qui parfois coupent, retrouvent, réorientent ou perdent ceux d’Edmundo.

Sa bibliothèque nous permettrait-elle de décrire, en détail et dans leur généalogie, ses « relations » avec ses interlocuteurs en littérature, les tours et détours qu’ils ont donné à son travail d’analyste, à sa formation et à ses transformations, telle que son œuvre publiée en porte la trace ? Il faudrait pouvoir décrire les effets de cette confrontation, depuis la traduction de Baudelaire par le jeune interne en psychiatrie à Montevideo jusqu’à cette conférence donnée à l’APF sur Jean Starobinski, « La critique littéraire et l’abîme psychique », en novembre 2017. D’un siècle à l’autre, d’une rive à l’autre du *Río de la Plata*, d’un continent à l’autre, d’une langue à l’autre (y compris de la langue vernaculaire à la langue écrite, dans la littérature sud-américaine notamment), du poème au récit, du mot à l’image, d’auteurs qui nous sont familiers à d’autres qu’il nous fait découvrir, le « royaume intermédiaire » d’Edmundo Gómez Mango, celui que forme l’art selon Freud, est un vaste terrain de jeu et de travail. Invités permanents ou de passage, le lecteur y rencontre Baudelaire, Bonnefoy, Borges, Celan, Cervantes, Char, Conrad, Du Bouchet, Espínola, Hoffmanstahl, Proust, Lautréamont, Novalis, Juan Rulfo, Supervielle, et bien d’autres.

Tracer les voies de passage entre psychanalyse et littérature empruntées par Edmundo ? La tentation du cartographe ou de l'archéologue est vite déjouée : comment prétendre à l'épuisement d'une œuvre, quand lui-même se demande, à la fin de l'Avant-propos d'*Un muet dans la langue*, en écho à Borges, Borges premier secrétaire du Royaume intermédiaire d'Edmundo, Borges exilé de son moi intime par l'Auteur qui porte son nom : « Qui a écrit les pages de ce livre ? Celui qui habite depuis une trentaine d'années à Paris, celui qui parle et écrit en français, ou le Montevidéen, celui qui rêve encore en espagnol ? J'ignore lequel. »

Ces deux langues, la langue du « Pays natal » (c'est le titre de l'un des chapitres de *La mort enfant*), et la langue de l'exil, s'entendaient l'une et l'autre dans la voix vive d'Edmundo. Lorsqu'il prenait la parole, leurs accents, leurs timbres, leurs couleurs s'entremêlaient, parfois accordées, parfois chacune sur sa portée. Presque toujours y prenaient vie aussi d'autres voix chères, venues de ces « enfants du silence » – les livres, selon Proust – auxquels il prêtait sa parole. La polyphonie d'Edmundo, qui faisait sa voix métissée si singulière, aiguïait notre oreille monolingue, agrandissait notre monde, mais nous déroutait aussi, d'un déroutement que nous devinions aussi salutaire qu'inconfortable. Tout en nous donnant à entendre avec « le frémissement poétique des mots » un *Muet dans la langue*, ce beau titre emprunté au poète André Du Bouchet (« Je suis un muet dans la langue »), Edmundo Gómez Mango nous invitait à accepter l'« opacité foncière » du langage, à ne pas céder à ce « pouvoir incantatoire de la langue », redouté par l'écrivain comme par l'analyste, alors que la chair de sa voix pouvait nous y entraîner.

Si le *Dichter* – créateur littéraire – si les écrivains comptent autant pour l'analyste, ce n'est pas seulement qu'ils ont un accès privilégié à la vérité psychique : à la recherche de la rationalité de l'irrationnel, Freud trouvait en eux des alliés précieux. Pour Edmundo Gómez Mango, c'est aussi – et d'abord -, au-delà d'un usage commun du langage, parce que la parole poétique et « la parole en analyse » partagent « une expérience de fond, du fonds du langage, de ce qui fonde l'expérience du sujet parlant » : les uns et les autres, « celui qui s'exprime dans une séance d'analyse et celui qui cherche et trouve des mots pour composer un poème (...) s'abandonnent à l'activité de la langue (...) travaillent au sein même de la *poiésis*, la fabrique, le faire des mots » (*ibid.*).

Dans l'expérience quotidienne de la séance, balbutiante ou fluide, freinée par la censure ou déformée par le refoulement, accaparée par des récits – de rêves, de souvenirs, de fantasmes, de hauts faits, de petits gestes – ou condamnée au silence, la parole semble loin de l'atelier du poète ciselant mots, sons et rythmes avec patience ou fulgurance... Et puis la parole en analyse n'est en principe pas vouée à la production d'un écrit, elle « ne fait pas œuvre », elle est éphémère et tâtonnante, alors que la parole poétique, visuelle ou sonore, sera recueillie dans un texte, sinon un livre.

Pourtant, si différentes soient-elles, Edmundo Gómez Mango en fait l'hypothèse autant qu'il en a l'espoir, « ces deux aventures de la parole humaine, ces deux pratiques du langage humain, si particulières et si radicales », explorent l'une et l'autre « les fondements du sujet parlant », ce qu'il souligne avec vigueur au début d'*Un Muet dans la langue* : l'une et l'autre sont en quête du même type d'objet, partent du même lieu. C'est à la recherche de la langue muette, natale, sur le fond de laquelle naît toute parole, que se trouve l'analysant en séance, écrit-il. La situation analytique elle-même, inventée par l'hystérique comme une *talking cure* invoque ce « fonds du langage » que l'invitation à associer librement vient solliciter : l'idée incidente, « ce qui tombe » dans l'activité même de la langue, sans représentation-but, entraîne avec elle « des vestiges et des traces de sa provenance, de ses origines, de son surgissement : une telle parole dans l'analyse, qui ne vise pas plus à communiquer qu'elle ne saurait tout à fait ce qu'elle dit, ouvre « vers l'imprévisible, le surprenant, ce qui résonne dans l'infantile » (*ibid.*). À cette parole remontant vers l'infantile – sa source muette – se nouera la parole perlaborante et intériorisante, qui transforme le sensible de l'image en pensées et en mots.

Dans le même ouvrage, Edmundo Gómez Mango décrit ce qu'est pour lui « Voir et entendre pendant les séances » – peut-être faudrait-t-il le dire à voix haute pour mieux entendre cette manière de dire, que faute de mieux je qualifierais de poétique, sans faire pour autant de l'auteur un poète :

« La parole sur fond de silence. Les yeux souvent fermés ou entrouverts, une voix qui part à la recherche des mots. Elle essaye de les trouver, elle a du mal, elle se perd loin dans le temps pour les faire revenir. La langue de cette voix remonte à l'enfance, la source perdue, qui n'est plus en arrière, au début, mais en avant, en attente, inattingible.

La voix va vers des formes évanouies dans le brouillard des âges. Un enfant muet regarde le visage de sa mère, les yeux égarés. Elle s'est absentée, elle est partie mais il reste près d'elle. Il attend qu'elle revienne.

Les voix parlent pour écouter, pour entendre les voix perdues. Les voix parlent à un silence qui ne sera jamais rompu (...) La langue explore les confins où les mots font défaut. Elle veut animer le muet, éprouver dans la voix ce qui n'est pas encore parole. »

À charge pour l'analyste de prêter l'oreille à ce fond primitif, primordial, cette « contrée native », sans langage, que le poète aussi essaie d'atteindre, sous l'usure des vocables oubliés de leur origine et l'habitude des phrases déjà faites, « en sachant à l'avance que jamais la parole ne joindra complètement la chose ». À ce dire poétique du patient, parfois audible derrière son récit comme sa source muette, fait écho en effet l'« entendre poétiquement de l'analyste », qui n'écoute pas ce récit « de façon linéaire ». Son écoute « oblique » le fragmente, démembré sa logique, le fait « guetter dans la forêt des paroles » l'intonation de la voix qui exprime l'affect, le rend sensible aux répétitions, aux entrecroisements, aux déplacements et aux condensations, à travers les « touches sonores successives » : « l'analyste entend les mots tricoter le temps ».

Dans cet instant métaphorique, produit par l'hallucinatoire du langage, l'analyste à l'écoute des processus primaires derrière la secondarisation du récit, cherche à saisir les « correspondances (...) où les mots font image, condensent et hallucinent ». Et dans ces correspondances, comment ne pas entendre la référence à Baudelaire, que traduisait le jeune interne à Montevideo, autrement dit à cette « ténébreuse et profonde unité, / Vaste comme la nuit et comme la clarté, / les parfums, les couleurs et les sons se répondent » ?

À travers les récits du patient, dans ses scénarios fantasmatiques, plus que leur contenu, c'est « l'histoire de [leur] engendrement » qui intéresse l'analyste. Ainsi Cervantes, dont Edmundo propose un riche commentaire, dans *La mort enfant* et qu'il nous convainc de le lire et relire toutes affaires cessantes. Dans son *Don Quichotte*, Cervantes joue avec différents auteurs-narrateurs-traducteurs : le premier auteur (fictif), Cid Hamet, disparaît en plein milieu du récit des aventures de Don Quichotte, le récit s'interrompant à l'instant crucial d'un combat, les épées levées... Le manuscrit de Cid Hamet en arabe a été découvert sur un marché de Tolède, traduit et c'est un autre narrateur qui poursuit le récit. Cid Hamet devient un personnage du roman qu'il a commencé à écrire et dans la deuxième partie le Duc est ravi de recevoir à sa cour en chair et en os Don Quichotte et Sancho Pança, rencontrés comme personnages de roman dans la première partie... Roman du roman – « le roman de la désillusion et l'illusion en fête du romanesque » selon Gómez Mango : *Don Quichotte*, ce récit aux multiples auteurs, qui porte les traces de sa propre genèse.

Ce sont les traces de cet engendrement de la narration fantasmatique, présentes mais voilées dans les récits de son patient, qui au-delà de leur contenu intéressent l'analyste.

Les écrivains que fréquente Edmundo Gómez Mango sont autant des romanciers que des poètes : Cervantes qui « porte la prose au plus haut degré poétique de sa puissance narrative », Borges avec ses *Fictions*, en sont l'exemple même. Dans le droit fil de la réflexion freudienne, le *Dichter* c'est le poète, au sens large de créateur, poésie et fiction confondues, quel que soit le genre littéraire : Gómez Mango s'appuie sur la référence freudienne à Goethe et à son écrit autobiographique, *Dichtung und Wahrheit*, en français *Poésie et vérité* ou *Fiction et vérité*.

Pourtant, là où « Freud n'envisage jamais la poésie que sous sa forme narrative », comme l'a souligné Odile Bombarde lors du colloque de Cerisy consacré à Yves Bonnefoy, Edmundo Gómez Mango privilégie chez le créateur littéraire, le poète au sens étroit de la parole poétique, qu'il distingue nettement du récit et même de

la prose, assimilée à la fiction : « j'aime à penser que la poésie précède la prose », écrit-il dans *Un muet dans la langue*. Le « dire poétique » précède la fiction, ce qu'il appelle le « romanesque », capacité du psychisme liée à l'imagination et à la capacité de fantasmer, « comme chez l'enfant le babil ou le chantonement l'élocution parlée », comme dans la mémoire collective des peuples le chant et la littérature orale (...) nous sommes des exilés de la poésie tombés dans la prose, une nostalgie de la première patrie nous habite ; la joie de la lecture du poème ressemble à un rapatriement heureux, à un retour à la langue des commencements ». D'après Gómez Mango, le poème a le pouvoir d'interroger les sources, les moyens et les limites du langage, d'où son intérêt fondamental pour cette autre « aventure de la parole humaine » qu'est la parole en analyse : au plus près de la « langue natale », celle d'avant les mots de la langue commune et usée, le poème « est un retour hallucinatoire verbal vers ce que les mots ont pour toujours perdu, vers ce que peut-être ils n'ont jamais pu nommer ».

Les poètes avec lesquels il qualifie « l'émotion poétique » : Yves Bonnefoy, Paul Celan, René Char, André Du Bouchet, l'écrivent de diverses façons, envisagent ce mutisme dans la langue, dont la charge mélancolique paraît bien plus lourde chez certains que chez Bonnefoy, autrement chez Char, lourde chez Celan, différemment que chez Du Bouchet, par exemple. Edmundo Gómez Mango ne s'attache pas à ces différences – à nous de les relever, depuis notre propre mutisme, de convoquer nos propres compagnons de route. En lecteur fervent, sans en proposer une théorie psychanalytique, il résume le fonds de ce dire poétique : « le poème fait l'épreuve, dans l'élan même de la délivrance qu'il accomplit en se disant, de ce qui reste prisonnier d'un silence sans nom. L'impulsion première de la poésie n'est pas de communiquer, mais de sonder l'obscur, le muet, le sans parole ». C'est ce que *fait* le *Dichter*, l'Auteur, *el Hacedor* selon le mot de Borges, autrement dit celui qui fait.

Le transfert a partie liée avec cette parole poétique, qui « reste souvent muet à l'intérieur de la langue elle-même ». En même temps, à la manière de Hamlet sur la scène théâtrale, dont « le moi commence quand il s'entend parler » selon le critique Harold Bloom, « dans les séances l'analysant fait parfois cette étrange et inquiétante expérience : s'entendre parler », grâce à « ce lien qui s'instaure à travers la parole qui résonne dans l'autre » (*ibid.*). Et parfois c'est un muet dans la langue qu'il peut faire entendre, entendre lui-même, ou faire parler : « Les séances activent une sorte de généalogie des langues dans la langue qui parle. Celle qui dit le rêve reprend par moments celle des fantômes du passé, ou devient celle de l'enfant, qui fait parler et penser l'*infans*, quand il risque de s'épuiser dans l'hallucination désirante. La langue explore les confins où les mots font défaut. Elle veut animer le muet, éprouver dans la voix ce qui n'est pas encore parole » (*ibid.*).

Dans sa communication qui ouvrait le Colloque de Cerisy autour de J.-B. Pontalis, intitulée « La clairière des mots » et publiée dans *Le Royaume intermédiaire. Psychanalyse, littérature, autour de J.-B. Pontalis*, Edmundo Gómez Mango rappelait les lectures successives que Pontalis a données d'Henry James, depuis « Le lecteur et son auteur » en 1958. À la recherche du secret de l'écriture de son ami J.-B., comme dans *L'Image dans le tapis*, les lecteurs du romancier Vereker – qui se refuse à le dévoiler – Edmundo se demande : « Faut-il chercher J.-B. Pontalis dans ses livres ? Est-ce lui qui cherche et trouve ses lecteurs ? ».

À coup sûr, lecteurs minutieux ou flottants des livres d'Edmundo, nous l'y retrouvons, ou l'y croisons, comme il nous retrouve, parfois là où nous nous y attendions le moins. Nous sommes avec lui, grâce à lui qui nous le conte, cet Indien guarani auquel le missionnaire a tendu un livre : l'Indien guarani approche cet objet étrange de son oreille, « comme pour écouter une voix », l'inflexion des voix chères qui se sont tues. Ainsi seraient les livres d'Edmundo, des objets étranges à nos oreilles guarani ? Avec lui, nous sommes le jeune psychiatre qui, pour se reposer des journées passées à écouter les délires de ses patients, chantonait Baudelaire en castillan.

Ces retrouvailles avec les livres d'Edmundo, interlocuteur jamais péremptoire ni sacralisant, nous livreront-elles *le chantonnement* de l'analyste lors des rencontres à l'APF le *son* de sa voix, son usage de la parole, sa manière d'inviter pour nous la littérature dans les débats, de la mêler à l'étoffe même de la psychanalyse et aux difficultés de notre métier ? À nous de tendre l'oreille.

Avec les vivants et les morts

Martin Reça

C'est en français que ma première supervision du cursus s'est engagée. Pourtant, la langue natale d'Edmundo Gómez Mango était, comme la mienne, l'espagnol. Le castillan du Río de La Plata.

Quelle idée a pu me faire penser, ne serait-ce que le temps d'un instant – l'instant du *Witz* – que cela eût pu se passer autrement ? Quel désir cherchait à perdurer dans la ruse silencieuse des connivences implicites lorsque je sonnai pour la première fois chez lui, avenue du Maine, dans le quatorzième arrondissement parisien, comme on sonne chez un autre imaginaire, *Avenida Independencia*, à Buenos Aires ou à Montevideo ?

Je demandais une supervision comme je demandais à apprendre. Certes. Et il est probable qu'au-delà de ce qui s'y déployait virginalement de ma « névrose de formation » (EGM)¹ je devais être tenté par la croyance qu'on ne peut apprendre qu'à partir d'une mise en commun identificatoire, depuis ce point confortable où l'identification se confond avec l'identitaire. L'expérience de ce non-soi de l'apprentissage – parce que appréhendé – semble inéluctablement devoir croiser cet évitement naturel pour permettre au sein de cette confrontation guerrière avec un « même »² l'apparition épiphanique (il aimait ce mot) de cet autre, douloureuse par sa force hallucinatoire avant même d'être déplaisir, voire plaisir.

Peu après notre rencontre, lors d'une conférence-débat, mon superviseur rappelait avec sa voix facilement reconnaissable par ses trémulations émotionnelles que « *dans l'étymologie du mot objet il y a obstacle* » et, bien sûr, je n'entendais cet avertissement que pour moi.

Cette recherche secrète de l'identique – au risque de tout objet ou aux prises avec une forêt d'objets – compromettrait spontanément, on peut le penser, le choix de mon premier superviseur, et, soutenu par son écoute interprétante, se dévoilait de ma demande l'entrelacement captif de Narcisse et Prométhée.

On a déjà suffisamment dû mesurer combien la première supervision confronte ses protagonistes au démêlement des objets de la demande de celui qui commence la formation. Les premiers pas que celui-ci doit faire en direction de l'objet nouveau de la supervision sont exactement ceux qu'il fera – petits et toujours de géant – pour se séparer de beaucoup d'autres objets, pas moins nouveaux, bien que plus nommables. Des objets à Moi, de Moi, par le Moi, contre le Moi ... Tous des objets du Moi, dont la *poïesis*³ induite par le fait de les rêver/penser contribuera à les transformer pour le Moi. Le « je » de l'autoérotisme ainsi repris – et à la condition que « l'expérience intime » échappe à « la dévoration cannibale par le Moi »⁴ - reviendra alors à Prométhée plutôt qu'à Narcisse.

Mais mes premières phrases circonstanciées en espagnol, passivées comme le sont la plupart des phrases lorsqu'on fait parler sa langue natale, accomplissaient probablement aussi une autre illusion occulte, celle d'offrir présomptueusement à celui à qui on le demande, l'objet présumé de sa propre mélancolie. « Ma-man », « pa-pa » dit le bébé en *ap*-prenant ce qu'il restitue, dans un bonheur réparateur, à ses parents orphelins. Dans cette illusion vaniteuse du don, on croit recevoir ce qu'on ne saurait pas demander (et qu'on ne nous demande

1. Gómez-Mango E., « La formation d'une expérience », *Documents & Débats*, n° 30, 1988.

2. Gómez-Mango E., « La théorie : un crime parfait de la pensée », *penser/rêver*, n° 26, automne 2014.

3. Gómez-Mango E., « Notes sur le Dichter », in Gómez Mango E. et Pontalis J.-B., *Freud avec les écrivains*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Inconscient », Tracés, 2012.

4. Gómez-Mango E., « Avant-propos », *Un muet dans la langue*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Inconscient », Tracés, 2009.

pas). Le Moi serait-il à ce point aux prises, d'emblée, avec cette « vivance »⁵ vis-à-vis de l'Autre comme le poète romantique l'est avec le monde extérieur ?

J'ai toujours entendu comme cela le mysticisme laïc du romantisme (Edmundo Gómez Mango m'a appris à aimer Novalis) : une exaltation presque maniaque du labeur de « poétiser » la vie en devinant cet invisible replié dans la perception naturelle. L'intérieur de l'extérieur. Double du monde ; double de l'autre, double du Soi⁶. Où le « un » prend une forme éphémère – avant d'être pathologique – dans la force liante du tout transfert. Mais entre « doubles », « doublés » et « uniques » (on dirait des figures du tango) il y avait, bien entendu, un autre chiffre qui dominait notre rencontre : un tiers, la personne sur mon divan dont la cure faisait l'objet de la supervision.

Si je me suis donc exprimé en espagnol pour lui parler des premières séances avec l'analysant, dans ma démarche consciente, c'était pour rendre compte des mouvements conflictuels qui eussent pu être repérés tout aussi bien par ce moyen langagier ; des actes transférentiels et contre-transférentiels insérés dans des récits et soutenus par des concepts théoriques, où la langue pour communiquer, espagnole ou française, eût été contingente. L'*autre scène* inconsciente *parle-t-elle*, s'exprime-t-elle toujours en paroles ?

Le silence pensif et appuyé de mon superviseur, les yeux fermés ou entrouverts, me laissa coi.

J'ai entendu alors de manière sonore que le double était aussi dans la langue : le parlant rate son dire et sa parole réussit un *autre* dire. Le ressuscite.

Fit alors facilement retour dans nos séances la langue de l'analysant – ses propres mots. (Avait-elle vraiment été si absente ? J'ai appris incidemment des années après que l'analysant avait séjourné, nouveau-né, de longues années en Espagne⁷). La supervision s'est poursuivie désormais en une seule langue, le français ; une seule afin que l'analysant (et nous avec lui) récupère et perlaboré la « vivance » de son mutisme et à travers lui et seulement à travers ce mutisme, le « polyglottisme » de l'*infans*⁸.

Le véritable « objet » de la supervision, le véritable « tiers » n'était pas l'analysant mais la langue. La sienne. Dans l'expérience de la cure en supervision, elle allait cesser d'être le véhicule de quelque information, l'outil supposé des interactions, pour s'ouvrir à l'écoute de l'in-ouï et son efficace psychique.

Le mutisme de la langue, je ne l'ai pas compris comme travaillant essentiellement sur l'expérience du manque. Le mutisme ne rend pas forcément sourd ! Le refusement attentif chez mon superviseur m'indiquait plutôt de mesurer l'impossibilité de la présence, ou mieux dit encore, d'ausculter la présence impossible à exhumer. Deuil, certes, de l'« un » (si j'ose le dire ainsi de manière suffisamment signifiante) ; mais aussi, expérience de séparation/constatation de ce qui est devenu inéluctablement multiple.

Et là aussi Prométhée l'emporte, sans rivalité, sur Narcisse. Car le muet dans la langue, me semble-t-il, dans ce travail processuel de prise/déprise ne concerne pas seulement le travail de traduction de la réalité psychique ; mais aussi la desubjectivation, ou, mieux, le dessaisissement par le Moi, d'une énonciation devenue, elle, le sujet même du parler : « ça parle ». Cela donne lieu à une position qui se rapprocherait de celle du poète : Je fais parler « ça » ou « ça » parle en moi. « Le sujet parlant est à la fois le poète en personne et le sujet anonyme porteur de tous les noms. Dans la concentration et le dépouillement du dire poétique, c'est la parole qui parle, le chant qui chante. »⁹

5. *Érlebnisse* : « La masse des sensations sans paroles de la mémoire affective, la vie souterraine et frémissante des expériences vécues ».

6. Gómez-Mango E., « Freud et le romantisme », *Un muet dans la langue*, op. cit.

7. Une langue étrangère que l'enfant ne connaissait pas qui fait parler les traces et les images mnésiques animant possiblement le choix de l'analyste par l'analysant et l'*acting* transférentiel dans le transfert de supervision.

8. Gómez-Mango E., « L'*infans* polyglotte », *Le muet dans la langue*, op. cit.

9. *Ibidem*, p. 164.

Faire parler, par l'écoute rêvante, le mutisme de la langue permet aussi une autre action psychique : la création des objets de parole habitée. « Poétiser » la langue, n'est pas seulement l'inscrire dans une logique de nomination de nouvelles représentations de chose mais la laisser jouer avec elle-même, tenter des formes propres sans autre référent qu'elle-même.

J'ai souvent interrogé, non sans perplexité, la nature de l'objet de la langue tel que mon superviseur me le faisait entendre. L'objet de la communication (il n'aurait pas aimé ce mot) psychanalytique est définitivement complexe. Je comprenais sa proposition d'écoute comme un exercice de submersion dans un primitif proche des enjeux de l'identification primaire.

Mais il m'apparut plutôt que l'objet la langue contenait le médium. « La langue est un organe d'exploration du réel, elle est un palpeur, un pseudopode perceptif et sensible »¹⁰. Tirée aux quatre coins par tous ces objets qui la font travailler et qu'elle fait travailler, la langue resterait (ou devrait devenir) le « *cambium* entre l'écorce et le bois », ayant les qualités mixtes, pour représenter et pour produire l'objet de l'*insight*.

« La métaphore – en tant qu'image substitutive et non pas figure de rhétorique – activité de la pensée autant que de l'imagination, qui crée l'objet ou la scène psychique ; ce n'est que dans un deuxième temps que cet objet métaphoriquement créé pourrait être saisi par la pensée, de façon conceptuelle. On est à la frontière féconde entre le « poétiser », l'activité de pensée poétique, et le théoriser, l'activité de la pensée conceptuelle ».¹¹

Langue entêtée, langue étrangère, langue muette, langue poétique, langue polyglotte, langue prisonnière de son dire, langue de la passion, langue théorique et conceptuelle, langue au départ incertain mais à destination toujours certaine bien qu'indécise.

Notre rencontre contenait, je le pense mieux maintenant, les passions des transferts interpersonnels aussi bien que la folie du transfert intrinsèque à la langue, de la langue.

Je crois entendre sa voix quand je le lis encore aujourd'hui : « Elle est peut-être la rencontre de cette brouille initiale, de ce *polemos* constitutif de la vie de l'âme, la contradiction originaire et fondatrice de la psyché, à la fois tendance et désir de l'existence séparée, et nostalgie ardente de l'existence ek-stasique, infiniment confondue avec l'autre, ne faisant qu'un de toi et de moi. »¹²

Mais il est toujours triste de rappeler que le grand objet qui nous échappe est la mort¹³. Est-il mort en français ou en espagnol ? Les deux langues étaient probablement au rendez-vous, en union parfaite.¹⁴ Cependant, la « vivance » de la mort, dans ces derniers mots, ne dirait que dans un après-coup toujours raté quelque chose de définitif de la « mortance » de la vie. À cet instant unique le travail de la parole expire et, le dernier souffle aspire en lui pour toujours sa vérité.

Reste la langue. La sienne. Plus exilée que jamais¹⁵. Écrite avec la même authenticité que quand il la disait. C'est en espagnol qu'il m'a dédié génèreusement tous ces livres, édités en France ou en Uruguay. Pourtant, sa langue « post-natale », comme la mienne, était le français. C'est en espagnol que je conclus ici publiquement ma profonde reconnaissance, *Muchas gracias, querido Edmundo*.

10. *Ibidem*, p. 238.

11. *Ibidem*, p. 147.

12. *Ibidem*, p. 151.

13. Gómez-Mango E., *La mort enfant*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Inconscient », Tracés, 2003.

14. Gómez-Mango E., « L'infantile en langues », *Langues et courants sexuels, Annuel de l'APF*, PUF, 2010.

15. Gómez-Mango E., « Les temps de l'exil », *L'Information Psychiatrique*, 2007, vol. 83, 9, pp. 745-750.

Sur les sentiers du natal

Hommage à Edmundo Gómez Mango

Houria Abdelouahed

« Si l'analyste est amoureux de la langue, il le devient par l'écoute de ses patients en raison même de ce que leurs rêves lui donnent à entendre. » Pierre Fédida, « La sollicitation à interpréter », *Ouvrir la parole*.

« L'analyste exprime, met en mots, ce qui est suggéré en silence par l'écriture poétique ».
Edmundo Gómez Mango, « L'infantile en langue », *Langues et courants sexuels*.

« Il dit : Accompagne-moi

Alep »¹

Le poète décide de retourner à son pays. Mais au fur et à mesure qu'il marche, qu'il avance,

« Le Nord s'agite
dans son feu
Et le Sud, proche
étranger ».

La mémoire, mise en mouvement, convoque des images cauchemardesques qui sourdent du plus enfoui du pays natal. Le poète « s'enfuit de terreur ». Désormais, « l'immédiateté absolue » devient « éloignement définitif »².

Ceci contraste avec Le *Heimkunft*³ d'Hölderlin qui s'avère joyeuses retrouvailles avec le village familial qui « s'éveille dans le fond et lève son regard sans crainte, familier du haut, sous les cimes » (...)

« Les saluts qui s'échangent au passage paraissent venir d'amis »

Et « tous les visages semblent parents ».

Heidegger qui a commenté ce long poème d'Hölderlin note :

« Ce que le pays a de plus secret est en vérité depuis longtemps mûri et est adressé en partage à ceux qui habitent la terre natale ».

Rien de tel dans l'épopée d'Adonis où le natal devient le lieu même de l'inquiétant.

1. Adonis, *Le Livre (Al-Kitâb), Hier Le Lieu Aujourd'hui*, traduit de l'arabe par H. Abdelouahed, Seuil, 2007-2015. Les citations figurent dans *Al-Kitâb*, II, Seuil, 2013, p. 25.

2. Gómez Mango E., « Le pays natal », *La mort enfant*, Gallimard, coll. « Tracés », 2003, pp. 103-104.

3. Hölderlin, F., *Retour (Heimkunft)*, traduit par Michel Deguy, in M. Heidegger, *Approche d'Hölderlin*, Gallimard, coll. « Tel », 1973.

Ce qui vient à la rencontre du poète au fur et à mesure qu'il « s'enlise dans les traces, l'Histoire et la mémoire »⁴ c'est l'enfer terrestre des Arabes. Un enfer si âpre que « la mort l'est à peine » (Dante).

« Ce que tu cherches, cela est proche et vient déjà à ta rencontre », disait Hölderlin.

Or, ce qui vient à la rencontre d'Adonis, ce sont les images de l'humain assoiffé, humilié, exténué et déshérité ; du patrimoine ensanglanté qui reste encrypté dans le silence, le mutisme ou le déni (rien de tel n'a existé) ; la voracité du pouvoir politique qui s'évertue à déchiqueter les humains, à les réduire à des lambeaux lorsqu'il ne les condamne pas à la disparition dans des villes macabres, de cendres et d'épouvante, villes sans cœur profanées par l'odeur des cadavres sans sépulture. Dans ce pays, les murs sont fissurés ou effondrés et l'ombre cesse d'être un abri ; les encriers sont secs ; les fils se suicident à défaut de tuer leur père et les fourmis se repaissent des assassinés⁵ ; l'homme tisse sa vie dans le sable et la femme naît vieille et meurt sans vivre sa vie ; l'Ange participe du carnage et Dieu n'offre plus d'assises fiables ; le parfum se dresse contre sa rose et les mères exterminent leurs petits... La cruauté devient l'azur de ces villes où l'on ne vit que pour assister à la mort de la vie. Y habiter, c'est faire l'expérience de l'absurde et de la violence.

Violence que l'on trouve également chez Aimé Césaire où le retour vers le pays natal signifie retrouvailles avec « la force putréfiante des ambiances crépusculaires » des Antilles « grêlées de petite vérole », « dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie »⁶. Ce qui vient c'est l'image-souvenir du fouet qui a claqué « comme un grand étendard ». La convocation de l'Histoire fait dire à l'écrivain « Que de sang dans ma mémoire ». Mémoire de sang et de mélancolie si présente dans les écrits de Toni Morrison ou de Patrick Chamoiseau.

Le pays natal devient le lieu de la mort. Au lieu des retrouvailles joyeuses avec le familier, c'est plutôt la béance, le vacillement et l'éloignement que rencontre l'individu écrit Gómez Mango dans « La mélancolie de la terre »⁷. Comala, la terre natale, est en fait un « lieu sur la braise », lieu où « la perception du pays des morts brûle la vision du fils » et où le pouvoir inquiétant du fond va jusqu'à confondre les frontières entre l'animé et l'inanimé.

Dans l'épopée d'Adonis, le lieu censé offrir un abri devient synonyme de « désabri ». Aussi le poète, s'enfonçant dans l'enfer de l'Histoire, débute-t-il son récit par ce vers d'Al-Mutanabbî⁸

« Et une demeure qui pour nous n'est point demeure ».

Récit qui va être retranscrit par Alî ibn Dînâr, l'ami d'Al-Mutanabbî. Alî n'est autre qu'Adonis confondu avec Al-Mutanabbî. Le moi du poète se confond avec celui d'Al-Mutanabbî. Le moi se dédouble et se redouble de sorte « qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir quant au moi propre (...) dédoublement du moi, division du moi, permutation du moi »⁹ provoquant un sentiment d'inquiétante étrangeté.

L'inquiétante étrangeté

Le thème de l'inquiétante étrangeté traverse les écrits d'Edmundo Gómez Mango qui prolonge les réflexions de Freud.

4. Adonis, *Al-Kitâb*, II., p. 25.

5. Kourouma A., *Allah n'est pas obligé*, Seuil, 2000 ; *Quand on refuse on dit non* (Texte établi par Gilles Carpentier), Seuil, 2004.

6. Césaire A., *Cahier d'un retour au pays natal*, Éditions Présences africaines, 1983.

7. Gómez Mango E., « La mélancolie de la terre », *La Mort enfant*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 2003.

8. Al-Mutanabbî est un poète de l'époque abbasside mort assassiné lors de son retour vers Bagdad en 965. Cf. *Le Divân de la poésie arabe classique*, traduction Adonis et H. Abdelouahed, Poésie/Gallimard, 2008.

9. Freud S., « L'inquiétante étrangeté », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, coll. « Folio », 1985, p. 236. « L'inquiétant », *OCF*, XV, PUF, 1996, p. 168.

Dans une lettre à S. Ferenczi datée du 12 mai 2019, il écrit qu'il a repris « ce petit rien sur l'inquiétante étrangeté »¹⁰. Il s'agit d'un texte exhumé, contemporain de *Totem et tabou* – où une large place sera accordée à la pensée magique, l'animisme, la question du double, celle de l'âme et des démons.

La traduction pose plusieurs problèmes. *Das Unheimlich* a été traduit d'abord par Marie Bonaparte et E. Marty, ensuite par B. Féron qui écrit dans sa note liminaire que cette traduction est « une glose bien plus qu'une traduction » puisqu'elle élimine le *Heim* de la maison et de la familiarité et qu'elle supprime le *Un* de la censure. Les traducteurs des *O.C.P.* écrivent que la traduction généralement admise depuis M. Bonaparte, « inquiétante étrangeté » a l'inconvénient d'introduire une notion supplémentaire, celle de « l'étrangeté » (*Fremdartigkeit*) qui n'est que latente dans le terme allemand *unheimlich*¹¹. S. Korff-Sausse le traduira par « L'inquiétant familier »¹².

E. Gómez Mango rappelle que *Das Unheimliche* est un adjectif substantivé formé sur la racine *Heim*, ce qui est du pays, ce qui appartient au foyer, ce qui est de chez soi et ce qui demeure secret. Le préfixe privatif *Un* dénote la signification contraire¹³.

Ce qui rend la traduction difficile c'est le fait que le mot n'est pas toujours employé dans un sens « qu'on puisse déterminer avec rigueur, de sorte que le plus souvent, il coïncide tout simplement avec ce qui suscite l'angoisse » et que l'inquiétant ressort à « l'effroyable, à ce qui suscite l'angoisse et l'horreur ». Mais alors à « quelles conditions le familier peut devenir inquiétant » ? Et quel est « ce noyau » qui permet de différencier à l'intérieur de l'angoissant, un «inquiétant»¹⁴ ?

Afin de répondre, Freud empruntera le chemin de la littérature et des langues. « La pensée de Freud s'approche du *Heim* (le *home* anglais, le foyer, le familier, le chez soi) proche de *heimlich* (du pays), quand il veut caractériser son contraire, l'*Unheimlich* (L'inquiétante étrangeté) pour décrire et comprendre ce noyau de représentations il choisit d'emprunter le long chemin, le grand détour de la langue »¹⁵.

Ce grand détour le conduira vers l'œuvre de Schelling qui indiquera que « l'inquiétant est précisément ce mode de l'effroyable qui remonte à l'anciennement connu, au depuis longtemps familier »¹⁶. Aussi cet angoissant-là est-il « quelque chose de refoulé qui fait retour ». « On qualifie de *un-heimlich* tout ce qui devait rester... dans le secret, dans l'ombre, et ce qui en est sorti ». « Le préfixe *Un* par lequel commence ce mot est la marque du refoulement », écrit Freud. E. Gómez Mango précise que les deux termes « étrange » et « familier » n'apparaissent pas dans *Unheimlich*. Mais « c'est leur association qui renvoie au phénomène que le mot allemand prétend désigner : l'émotion ou l'affect qui nous envahit quand quelque chose de familier, de connu ou d'intime, devient étrange, angoissant, voire même effrayant »¹⁷.

Dans la langue

Il me semble que E. Gómez-Mango est l'analyste qui a le mieux exploré ce texte de Freud dans ses implications esthétique, littéraire et psychanalytique en dialoguant, lui aussi et à son tour, avec les écrivains et les poètes.

10. Freud S./Ferenczi S., *Correspondance 1914-1919*, Calmann-Lévy, pp. 391-392.

11. Bourguignon A, Cotet P, Laplnache J., Robert, F., *Traduire Freud*, PUF, 1989, p. 109.

12. Freud S., *L'inquiétant familier*, Petite Bibliothèque Payot, 2019.

13. Gómez Mango E., « Avec Hoffmann », in E. Gómez Mango & J.-B. Pontalis, *Freud et les écrivains*, Gallimard, coll. « Tracés », 2012, p. 124.

14. Freud S., « L'inquiétant », *O.C.F.*, XV, PUF, 1996, pp. 151-152.

15. Gómez Mango E., *La mort enfant*, pp. 50-51.

16. Freud S., « L'inquiétante étrangeté », *op. cit.*, p. 221 ; « L'inquiétant », *O.C.F.*, pp. 175-180.

17. Gómez Mango E., « Avec Hoffmann », *Freud avec les écrivains*, pp. 121-122.

Poursuivant le dialogue de Freud « avec la *Dichtung*, l'activité et la puissance « poétique » de la langue »¹⁸, il rappelle, comme cela a été mentionné, que Freud recourt aux langues afin de dégager ce qui est inquiétant à l'intérieur même « de l'angoissant ». Il sera donc fait appel au latin, à l'anglais, à l'allemand, à l'espagnol, à l'italien, à l'hébreu et à l'arabe, deux langues sémitiques.

Toutefois, on peut faire remarquer que Freud ne donne pas le terme arabe.

La langue arabe, langue à racines, foisonne d'exemples de mots aux sens contraires. Aussi est-elle désignée comme *lughat al-addâd* (mots aux sens contraires). Et *Lisân al-'arab*¹⁹ indique les définitions suivantes : *manzil* (la maison), lieu, habitat, logis ; *manzila*, le rang social ; le *nazîl* est l'hôte ; *nâzila*, la catastrophe (ou les frappes du destin) ; *tanâzala*, livrer bataille contre l'ennemi. Ainsi, le logis (*le heimliche*) s'avère lieu de guerre et retour du démoniaque qui prend la figure d'une frappe du destin.

Al-makân (le lieu) convoque aussi bien la douceur d'un nid (logis d'oiseaux) que celui des serpents et des rapaces, ce qui a des griffes, qui attaque, lacère, déchire, dissèque. Il implique l'idée de la primitivité et de la cruauté.

Al-Bayt est aussi bien le vers poétique que l'habitat, mais également la toile d'araignée, la tombe et le lieu du sommeil (ou du rêve).

On ne sait à quel terme arabe se référerait Freud. Mais les trois vocables comprennent dans leurs plis sémantiques l'idée de l'inquiétant, de l'intranquillité, l'angoisse, la violence et la primitivité. Les trois termes nous confrontent à « l'*Unheimlich* langagier »²⁰, celui que Freud découvre dans son travail sur l'inquiétante étrangeté : la *Dichtung* comme « la chose *unheimlich* par excellence »²¹.

Phrase qui m'a aidée, dans l'après-coup de la traduction d'*Al-Kitâb*, à mieux saisir l'*Unheimlich* qui traverse cette immense épopée d'Adonis.

En effet, l'inquiétante étrangeté d'*Al-Kitâb* ne se réduit pas au retour, du plus enfoui du natal, d'un legs taché de sang, ni au dédoublement du moi du poète. Elle est au cœur même de la langue. Si la plénitude enveloppante contient des cassures, comme le laissent voir et entendre beaucoup de textes qui disent l'extrême souffrance de l'être²², dans *Al-Kitâb*, nous assistons à la décomposition de la « demeure première ». *Abajad*, l'alchimiste, qui fut composé des premières lettres de l'alphabet, *yatahallal*. Le terme arabe (*yatahallal*) signifie cette opération chimique de déliaison et de décomposition. *Abajad* s'effrite, s'atomise, se désagrège, se disloque, se dissocie. Ainsi, la matière langagière et linguistique se décompose, se dilue, se délie pour devenir *Alif*, *Bâ*, *Jîm*... comme expérience originaire et extraordinaire de la langue et de l'inconscient. En arabe, la lettre se dit *al-harf*, le bord ou le précipice. Ainsi, le familier, le *heimliche*, s'avère le « *Unheimliche* propre au langage ». Et les lettres-précipice engendrent (ou accompagnent) « une *angoisse de langue* ou *dans la langue* »²³ qui doublerait « l'angoisse aux yeux », comme le notait P. Fédida²⁴ dans sa relecture du conte d'Hoffmann.

Le péril dit *Al-Kitâb* vient du mot. Il y habite. « Y a-t-il quelque chose de plus périlleux que le mot ? » « Guère », répond Heidegger. Et Adonis de poursuivre : « Y a-t-il une eau qui étanche la soif de l'eau ? »

18. Gómez Mango E., *La mort enfant*, p. 53.

19. Ibn Manzûr (XII-XIII^e siècle), *Lisân al-'Arab*, 9 volumes, éd. Dâr al-Maârif, Le Caire (sans date d'édition).

20. Gómez Mango E., « Avec Hoffmann », *op. cit.*, p. 125.

21. *Op. cit.*, 124 ; *La Mort enfant*, p. 53.

22. Je pense à A. Artaud, à Agatha de M. Duras où le langage se fracasse devant l'inceste ; chez Césaire, la violence est telle que le langage se réduit à « Voum rooh oh » ; dans *Al-Kitâb*, nous trouvons, outre l'onomatopée, des exemples qui disent l'envahissement de la chaîne signifiante par les processus primaires.

23. Gómez Mango E., *La mort enfant*, p. 52.

24. Fédida P., « L'angoisse aux yeux », *Par où commence le corps humain. Retour sur la régression*, PUF, « Petite Bibliothèque de Psychanalyse », 2000, pp. 61-80.

Dans son ascension, qui n'est en fait qu'une longue descente²⁵, le *sâlik* (le mystique) poursuit son voyage²⁶ jusqu'au centre le plus reculé du langage. « Ô sublimité ! Quel mouvement idéal, d'une suprême grâce »²⁷, s'écrie-t-il, saisi par la vision de la matérialité du calame écrivant le texte-chose²⁸. Le *sâlik* régresse jusqu'à avoir la vision hallucinatoire de la matérialité de la lettre. Les lettres ne cessent de bouger et de se mouvoir et l'invisible écriture se donne à voir. À l'instar du *sâlik*, Adonis écrit : « Suis-je assez fou pour dire que la lettre a une silhouette et des mains ? » Et si l'Émir Abdel-Kader, commentant le passage d'Ibn Arabi sur le souffle qui dessine l'image, écrit « Soit ange, soit astre, homme ou encore cheval »²⁹, Adonis poursuit en poète : « Angoisse, fleur ou caillou ».

En effet, *Al-kalâm* (la parole) *huwa al-jurh* (est la blessure). La poésie dit ce qui est inquiétant et angoissant dans les ressources premières et humaines de l'enveloppe langagière. Nous invitait à penser l'angoisse, voire la détresse (désaide), face à la familiarité « effrayante de notre première demeure »³⁰, Adonis écrit « Il est une terreur qui en nous creuse l'angoisse des mots ». Aussi « le plus précieux des biens » (Hölderlin), à savoir le langage, devient-il le plus dangereux des biens.

Le sexuel infantile

Comment cet « intime étranger », ce familier refoulé qui vit en nous fait-il retour ? Quelle est cette vérité de l'inconscient qui refait surface ? Rappelons que le texte sur l'inquiétante étrangeté est contemporain de *L'Au-delà du principe de plaisir*, essai où Freud parle de cette expérience du démoniaque de l'inconscient qui fait retour.

L'histoire de l'enfance demeure « comme si elle était peinte à la cire en caractères ineffaçables », disait Platon³¹. Ineffaçable car la langue est porteuse « d'une extraordinaire réserve mémorielle »³². Toujours vivante car l'état d'excitation qui existait jadis tend à se réactualiser, à se raviver. C'est la motion du désir infantile qui « ravive la trace du souvenir visuel et attire d'autres pensées inconscientes pour se frayer le chemin vers l'accomplissement hallucinatoire, sa seule issue »³³, écrit E. Gómez Mango dans un débat avec Laurence Kahn³⁴.

Ce qui ne disparaît jamais, ce qui demeure secret, néanmoins vivant, sombre dans les profondeurs abyssales, mais tendant toujours à se manifester, c'est le sexuel refoulé. Et ce qui s'actualise dans l'*Unheimlich*, c'est l'infantile. Quant à la langue, elle porte la charge de l'excitation sexuelle qui vient de la relation avec la mère. De cette manière l'amour « de la terre et de la langue natale n'est qu'un transfert de l'amour que le petit d'homme vouait à sa mère, sa première demeure parlante »³⁵.

25. « Aller vers le haut n'est qu'un peu plus court ou un peu plus long qu'aller vers le bas », écrit R. Juarroz, *Poésie verticale*, Points, 2006.

26. Ibn Arabi, *Al-Futûhât Al-makkiya*, éd. Dâr Sâdir, Beyrouth (sans date d'édition), chap. 167 ; traduit par S. Ruspoli, *L'alchimie du bonheur parfait*, Berg International Éditeurs, 1981.

27. Ibn Arabi, *L'alchimie...*, p. 137 ; Cf. H. Abdelouahed, « La voix du minéral », *Autour de P. Fédida, Regards, savoirs, pratiques* (sous la Dir. de M. David-Ménard), PUF, 2007, pp. 179-195.

28. Fédida P., « Les stries de l'écrit. La table d'écriture », *L'absence*, Gallimard, 1978, pp. 13-38.

29. Ibn Arabi, *Al-Futûhât al-makkiya*, III, p. 80. Commentaire de l'Émir Abdel-Kader, *Kitâb al-Mawâqif*, Damas, Édi. Dâr al-yaqaza al-arabiya, 1967, p. 1345 ; Cf. H. Abdelouahed, « La source et l'écart », *Cliniques méditerranéennes*, n° 73, 2006, pp. 115-127.

30. Ce thème traverse *La mort enfant*.

31. Platon, *Le Timée*, Les Belles Lettres, 1970, 26bc.

32. Gómez Mango E., « L'infantile en langues », *Annuel de l'APF, Langues et courants sexuels*, PUF, 2010, p. 28.

33. Gómez Mango E., « La figure et l'incarnation », *Revue Française de Psychanalyse*, tome LXV, 2001, p. 1083.

34. Kahn L., « L'action de la forme », *Revue Française de Psychanalyse*, tome LXV, 2001, pp. 983-1056.

35. Gómez Mango E., *La mort enfant*, p. 55.

Si le plaisir d'ouïr devient « désir d'entendre », comme le disait Piera Aulagnier, c'est parce que la langue est porteuse de la charge libidinale, érotique. Aussi demeure-t-elle traversée par « l'énigme inquiétante, imprononçable, du sexuel »³⁶. C'est le sexuel infantile qui fait retour et qui fait l'étrangèreté des langues³⁷. La langue sauvée de Canetti abrite en fait la langue oubliée et perdue, celle de l'enfance. Oubliée, mais gardant ses forces de survivance (G. Didi-Huberman). Aussi dans le transfert, sommes-nous invités à réécouter dans la langue « l'activité des fossiles actifs, l'inquiétude, l'intranquillité de notre premier parler »³⁸.

Comme le rêve, la poésie ou l'écriture poétique tentent de refaire parler cette langue oubliée, muette de l'enfance.

Vers une reconstruction poétique de l'histoire

Face à la violence qui tue doublement (en assassinant l'humain et en l'annihilant par le silence ou le mutisme), le poète raconte l'oubli, déterre les noms des humains et leur redonne un visage. Dans son désir de désacraliser l'histoire des Arabes, Adonis est proche de l'analyste qui, dans une régression hallucinatoire, imagine le disparu. Cette imagination régressive permet que l'irreprésentable rompe avec le désabri. Le blanc de l'histoire devient silence nécessaire au surgissement du poème. Désormais, les disparus habitent le chant poétique. Raconter l'oubli « fonde la mémoire d'un peuple ». Ainsi « l'expérience des âmes devient possible »³⁹. Et *Al-Kitâb* de devenir le « texte-linceul », selon l'expression de Janine Altounian.

Le poète poursuit désormais seul son odyssée.

« La poésie devient chemin
dans lequel s'incarne tout chemin »⁴⁰.

Il poursuit dans l'obscurité. Seule condition pour le surgissement de la parole poétique. Nul blanc s'il n'émane du noir, nulle lumière si elle ne vient de l'obscurité. Les ténèbres de l'Histoire se transforment en une exploration de l'inconnu de la parole et se métamorphosent en une exploration poétique de « l'ouvert des mots » (expression de Y. Bonnefoy) jusqu'à l'abyssal d'une langue anthropophage qui avale ses propres aîtres.

Toutefois, dans cette traversée, les mots de la langue qui disent l'inquiétant, expriment également une poétique nuée, une belle brume ou furtive éclaircie, l'onde et le désert, la vigne et le palmier, courbes de femmes et de collines. La parole du poète nous fait sentir l'odeur de l'étoffe, l'ondulation des mantilles, le froissement des plis et... ce qui peut être tissé ou brodé en langue par la langue. Nous humons, touchons, entendons, sentons, palpons le bleu azur ou l'étoile qui scintille, la première aurore ou la nuance crépusculaire. Comme si le poète cherchait à nommer l'énigme sensorielle, l'érotisme infantile initial.

La Poésie devient la seule demeure. « Si j'ai une patrie c'est la poésie », dit Adonis. Habitant poétiquement (comment ne pas penser à Hölderlin ?), le désabri se transforme en un génie du non-lieu⁴¹.

Écrivant sur l'*Unheimlich* propre au langage et sur la *Dichtung* comme « la chose par excellence », E. Gómez Mango a poursuivi le chemin de Freud et son intense investissement des langues et de la langue. Suivant les pas de Freud et poursuivant ce chemin, il n'a cessé de dialoguer, lui aussi et à son tour, avec les poètes et les écrivains. Et pas les moindres : Rilke, Hofmannsthal, Swift, Hoffmann, Schiller, Baudelaire, Lautréamont,

36. Gómez Mango E., « L'infantile en langues », *op. cit.*, p. 22.

37. J. Laplanche écrit : « Tout ce qui fait le tissu même de la langue est intraduisible », « Les échecs de la traduction », *Sexual*, PUF, 2007, p. 112.

38. Gómez Mango, E., « La figure et l'incarnation », *op. cit.*, p. 1084.

39. Gómez Mango E., *La mort enfant*, p. 105.

40. Adonis, *Toucher la lumière*, Poésie/Littérature, Imprimerie nationale, 2003, p. 27.

41. Tel est le titre de l'un des ouvrages de G. Didi-Huberman, Les Éditions de Minuit, 2001.

Heine, Celan... En psychanalyste engagé, il a écrit sur *La place des mères*, les bûchers des nazis⁴² et les dictatures outrageantes qui dépossèdent les vivants de leurs droits à la vie.

« Le disparu, écrit-il : cette figure recouvre dans les circonstances particulières des dictatures latino-américaines, la signification du cadavre outragé, volé, qu'on fait disparaître, qu'on empêche de véritablement mourir en l'exilant du deuil de ses êtres aimés »⁴³.

Lorsque j'ai commencé mon analyse avec Edmundo Gómez Mango, je ne savais pas qu'il avait écrit sur la dictature argentine, ni qu'il s'intéressait à la poésie, ni qu'il avait traduit Baudelaire en espagnol.

Je ne savais pas. Mais à un moment donné du travail analytique, fille d'un écrivain disparu politique, j'ai commencé à traduire la poésie...

Le dernier mot (n'était-il pas en fait le premier ?) revenait au transfert.

42. Cf. les passages sur Heidegger dans *La mort enfant*, pp. 45-80 et sur Heine, « Avec Heine : Les co-irrégionnaires », *Freud avec les écrivains*, pp. 145-175.

43. Gómez Mango E., *Le muet dans la langue*, p. 19.

***Conseil, Institut, Comités
et liste des membres de l'APF***

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Claude BARAZER
Vice-Présidentes Olivia TODISCO – Corinne EHRENBERG
Secrétaire général Brigitte EOCHE-DUVAL
Secrétaire scientifique Pascale TOTAIN
Trésorière Gilberte GENSEL
Président sortant Leopoldo BLEGER

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Pascale TOTAIN
Bernard de LA GORCE, François HARTMANN
Serge FRANCO, Catherine MATHA.

COMITÉ DE PUBLICATION DE LE PRÉSENT DE LA PSYCHANALYSE

Placé sous la responsabilité de Patrick MEROT, il est composé de Viviane ABEL PROT, Claude ARLÈS, Isée BERNATEAU, Dominique BLIN, Solange CARTON, Catherine CHABERT, Jean-H. GUÉGAN, Françoise NEAU, Martin RECA.

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est confiée à Corinne EHRENBERG avec
Olivia TODISCO, Églantine MAZOYER, Martine MIKOLAJCZYK, Valérie-Anne QUEUILLE, Charlotte SOULTANIAN.
Mise en ligne du numéro par Fabrice PERRINEL sous la responsabilité de Brigitte EOCHE-DUVAL avec Wilfried MORICE.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanasios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT
Dominique CLERC, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS
Lucile DURRMEYER, Brigitte EOCHE-DUVAL, Michel GRIBINSKI
Jean-H. GUÉGAN, Didier HOUZEL, Laurence KAHN
Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE, Jean-Michel LÉVY
Josef LUDIN, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT
Pascale MICHON RAFFAITIN, Raoul MOURY, Nicole OURY
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER
Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire : Jacques ANDRÉ
Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURRMEYER, Bernard de LA GORCE, Nicole OURY,
Jean-Yves TAMET, Dominique SUCHET,
Felipe VOTADORO.

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Pascale MICHON RAFFAITIN
Membres ex officio : Claude BARAZER, Pascale TOTAIN
Membre représentant du Collège des Titulaires : Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER
Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON, Catherine HERBERT, Frédéric de MONT-MARIN,
Catherine PEDEZERT, Véronique RAVASSE.

MEMBRES D'HONNEUR

M. Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra – 75001 Paris	01 42 97 48 55
M. Daniel WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques 75014 Paris	01 49 59 26 84

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Annie ANZIEU – Jean-Louis LANG – Jean LAPLANCHE – J.-B. PONTALIS – Robert PUJOL – Guy ROSOLATO

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau – 75007 Paris	01 47 05 86 02
M. Athanasios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 – Athènes 10676 – Grèce	00302107291993
M. Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin – 75006 Paris	06 82 96 29 55
M. Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine – 75005 Paris	01 55 43 93 14
M. André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet – 69001 Lyon	04 78 28 54 57
M. Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger- 75003 Paris	01 42 77 85 96
Mme Catherine CHABERT	76, rue Charlot – 75003 Paris	01 42 77 27 70
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
M. Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef – 75005 Paris	01 55 43 96 90
M. Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Mme Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée – 44100 Nantes	02 40 69 75 17
		06 86 97 14 11
M. Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette – 75003 Paris	06 76 52 92 69
M. Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau – 44000 Nantes	06 85 92 65 37
M. Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean – 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir – 75011 Paris	01 47 00 51 70
M. Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe – 69006 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	55, quai des Grands Augustins – 75006 Paris	06 72 53 62 25
		01 42 49 31 89
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames – 75017 Paris	01 42 63 09 43
M. Josef LUDIN	Schillerstrasse 53 10627 Berlin Allemagne	0049 30 755 65 430
Mme Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger – 75016 Paris	01 46 51 55 68
M. Patrick MEROT	13, av. Charles V – 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
	8, rue Lacharrière 75011 Paris	
Mme Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz – 75016 Paris	01 42 30 70 70
M. Raoul MOURY	2, rue Ker Jouanneau 92160 Antony	01 46 83 01 77
Mme Nicole OURY	77, cours du Docteur Long – 69003 Lyon	04 72 33 55 45
M. Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres – 75006 Paris	06 86 37 25 49
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier – 69006 Lyon	04 78 93 64 42
	8, rue Lacharrière 75011 Paris	06 23 09 27 81
M. Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière – 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	9, rue du Maine – 75014 Paris	01 40 65 99 00
Mme Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Edouard Jacques – 75014 Paris	01 43 35 11 62
M. Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde – 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg – 75010 Paris	01 42 49 71 42
M. Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet – 75014 Paris	01 43 35 12 06

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard – 75006 Paris	01 40 51 26 24
M. Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc – 75013 Paris	01 45 85 50 74
Mme Patricia ATTIGUI	12, rue Bichat - Imm. Lux – Allée B – 69002 Lyon	06 80 66 63 22
M. Miguel de AZAMBUJA	11, rue des Lyonnais 75005 Paris	01 43 22 13 36
M. Hervé BALONDRADE	17, rue Vergniaud 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
M. Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur – 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus – 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Cécile BLANCHARD JOSSO	6, rue du 11 Novembre 57950 Montigny les Metz	03 87 65 48 39
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d'Ainay 69002 Lyon	04 78 37 95 51
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau 75003 Paris	01 42 77 01 95
M. Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
M. Jean BOUSQUET	13, place Dupuy – 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Mme Françoise BRELET FOULARD	5, rue Menou – 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Mme Cécile CAMBADÉLIS SISCO	17, rue Montmartre – 75001 Paris	06 66 97 37 97
Mme Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON	5, rue Clapeyron 75008 Paris	01 42 94 08 09
Mme Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey – 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Mme Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort – 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun – 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Mme Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ	30, passage Charles Dallery – 75011 Paris	07 85 46 42 51
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus – 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Maya EVRARD	45, avenue Bosquet – 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	6, rue Gabriel Marcel Rivière 69002 – Lyon	06 08 71 67 80
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta – 75003 Paris	01 42 76 05 27
M. Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne – 75007 Paris	01.45.51.79.89
M. François HARTMANN	13, passage Saint-Sébastien – 75011 Paris	01 42 74 16 86
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre – 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré – 75116 Paris	01 47 04 23 32
M. Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère – 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Mme Françoise LAURENT	17, rue de la République – 69006 Lyon	04 78 28 28 47
Mme Paule LURCEL	24, villa Lourcine BP 50 – 75014 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar – 75012 Paris	01.43.44.58.74
Mme Maria MARCELLIN	176, rue Legendre 75017 Paris	01 42 26 63 72
M. Vladimir MARINOV	58, rue de Silly – 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
M. Frédéric MISSENERD	18, boulevard Arago – 75013 Paris	07 69 05 82 95
M. Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente – 75006 Paris	01 42 77 05 77
M. Frédéric de MONT MARIN	22, rue Saint-André des Arts 75006 Paris	01 46 33 97 75
M. Kostas NASSIKAS	11, place Raspail – 69007 Lyon	04 78 61 25 00
M. Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH – Londres – UK	00 44 20 7622 0226
M. Philippe QUÉMÉRÉ	69, rue Pascal 75013 Paris	01 43 36 12 04
Mme Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix – 75015 Paris	01 45 75 40 16
M. Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance – 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Catherine RODIÈRE REIN	111, rue Saint-Antoine – 75011 Paris	01 48 04 57 14
Mme Marie-Christine ROSE	9, rue du Joli Cœur – 54000 Nancy	03.83.98.58.48
Mme Monique SELZ	21, rue Castagnary – 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Claire SQUIRES	54, rue de l'Arbre sec – 75001 Paris	01 48 78 86 38
Mme Pascale TOTAIN	22, rue des Chandeliers – 91120 Palaiseau	06 62 06 31 18
M. Eduardo VERA OCAMPO	4, rue Audran – 75018 Paris	06 83 15 51 23

MEMBRES HONORAIRES

Mme Martine BAUR	1, rue du Plat – 69002 Lyon	06 79 50 98 13
Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan – 75012 Paris	01 43 40 68 70
M. Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux – 14000 Caen	02 31 50 08 79
Mme Catherine CHATILLON	7, rue Francis Martin – 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Françoise COUCHARD	61, av. du Roule 92200 – Neuilly sur Seine	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	17/19, avenue du Général Leclerc – 75014 Paris	01 43 35 08 69
M. Guy DAR COURT	19, rue Rossini – 06000 Nice	04 93 82 12 59
M. Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils – 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Mme Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d’Arc – 59000 Lille	03 20 52 75 69
M. Bernard DUCASSE	7, rue Francis Martin 33000 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp – 63300 Thiers	
Mme Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou – 95580 Andilly	01 34 16 12 25
M. Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis – 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
M. Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie – 75012 Paris	06 81 37 18 17
M. Jacques LE DEM	77, chemin des Esses – 69340 St-Didier au Mont d’or	04 78 89 11 50
Mme Élisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 43 31 94 34
Mme Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangue – 75015 Paris	01 45 31 89 26
M. Henri NORMAND	18, rue Descartes – 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Mme Agnès PAYEN CRAPLET	6, rue de l’Aude – 75014 Paris	01 45 38 50 10
M. Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans – 75006 Paris	01 45 44 64 72
Mme Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53

Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. : 01 43 29 85 11
courriel : lapf@orange.fr
site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org